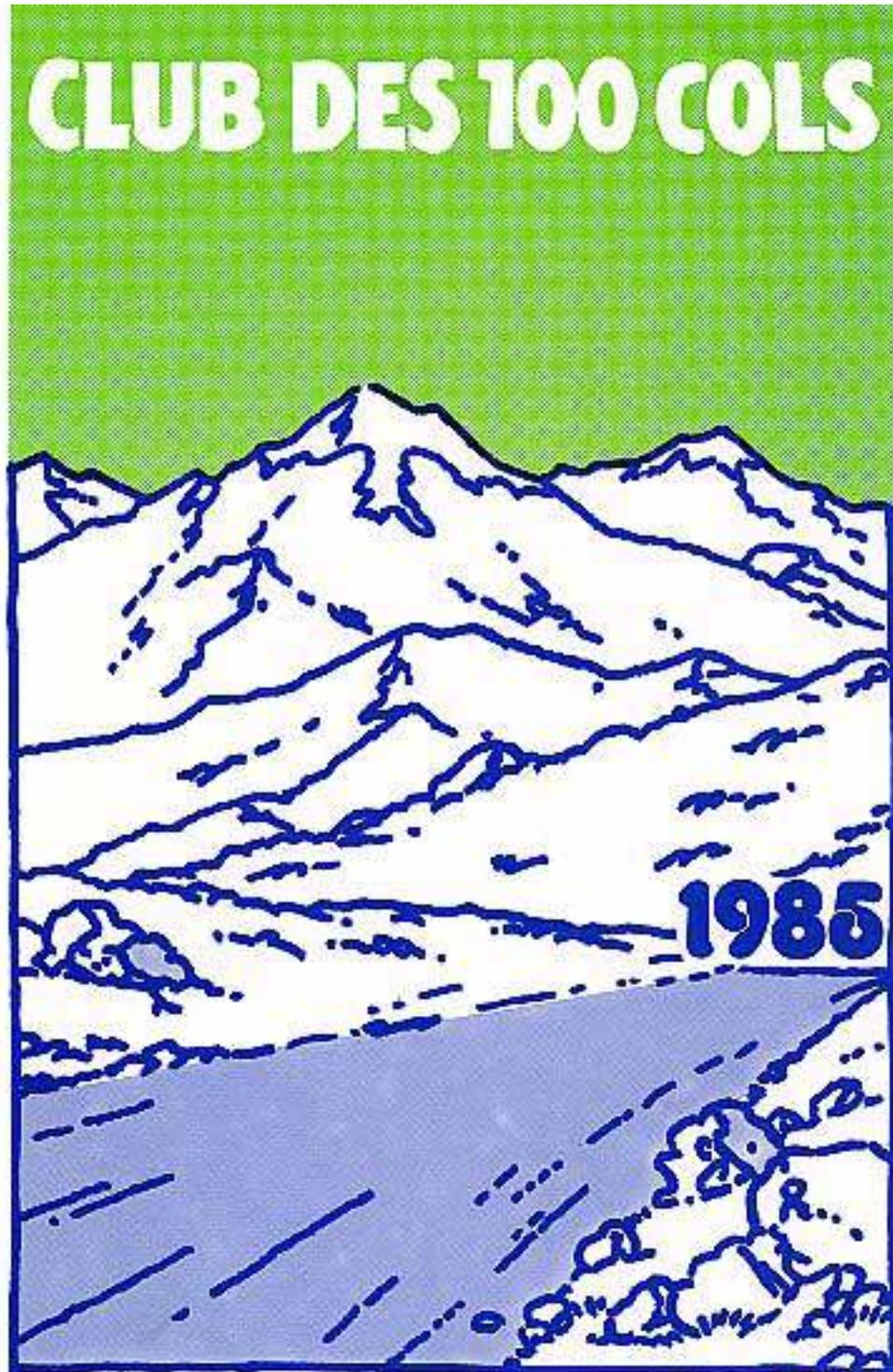


REVUE N°13, 1985



CLUB DES 100 COLS

1985

N°13

F.F.C.T.
VELO-CLUB d'ANNÉCY

SOMMAIRE

Editorial.....	3
Editorial bis.....	4
Les confessions d'un toxicomane.....	5
La Glacière, un interdit qui donne le frisson.....	6
Des petits vélo sur l'Etna.....	7
Plus sec que moi tu meurs !.....	8
Babusar Pass (4173 m) Pakistan.....	10
Propositions pour les futures encyclopédies.....	15
Mon 100ème col à plus de 2000 mètres ou enfer de boue, enfer de neige.....	16
Cheveux sur la soupe.....	18
La bicyclette.....	20
Forza, Forza, Bartali !.....	21
La nostalgie de la montagne.....	23
La Grave par le plateau d'Emparis.....	25
Le col-lectionneur.....	26
D'Argelès à Zugarramurdi.....	28
Le col du Chaput 2209 M.....	30
Les balcons de Bardonecchia.....	31
Où le mulet n'est pas celui qu'on croit.....	33
Sans rancune.....	35
Gros braquets s'abstenir... ..	36
colladurathérapie.....	37
Un petit tour en pays Briançonnais.....	38
Un de perdu.....	39
Un oeil mathématique... ..	40
Nous irons tous au paradis !.....	42
Cigarettes, whisky et... Nivolet.....	47
Mon centième.....	49
Quel est ce col ?.....	50
Les Alpes... Vues par Gaby Vion.....	51
Voyager.....	52
Double-échec à Port-Cros.....	53
26 juillet 1984 - Chaberton - 1er 3000.....	54
Le Raid Cerbère - Hendaye.....	57
La bicioletta.....	60
Ma bicyclette et toi.....	61
L'éphémère et l'éternel.....	63
Rencontre au sommet.....	64
Hong Kong - quelques cols chinois !.....	68
L'étoile Alpine Suisse.....	70

EDITORIAL

Quelle joie de vous offrir ce 13ème bulletin de notre confrérie !

Toute l'année, je reçois des centaines de lettres, des encouragements, des suggestions et quelquefois des reproches... Tout cela exprimé dans des termes d'une gentillesse et d'une grandeur d'esprit, toujours remarquables.

Il m'est impossible de répondre à tous...! Sachez cependant que votre courrier demeure le reflet de la qualité des membres de la Confrérie.

Si franchir cent cols donne le sens de la tolérance, de l'amitié et de la simplicité... que tous les cyclotouristes franchissent très vite, ces cent cols.

Notre Confrérie se doit, grâce à tous ses membres, au travail discret ou public de ses délégués régionaux et de ses animateurs, être dans la Fédération Française de Cyclo Tourisme, à laquelle la majorité d'entre nous appartient, une force exemplaire, qui donne encore plus de vigueur au mouvement SPORTIF de PLEIN-AIR.

N.B. : En partie grâce à vos suffrages, j'ai eu l'honneur et la joie d'être élu en décembre 84, au Comité Directeur de la F.F.C.T. Je vous en remercie.

Vous pouvez compter sur moi, pour, au plus haut niveau, représenter dignement notre Confrérie.

Henri DUSSEAU

EDITORIAL BIS

On m'écrit que les Cent Cols ne sont plus ce qu'ils étaient. C'est vrai, et l'on doit s'en réjouir, car c'est la preuve de notre vitalité. Un peu noyée dans la masse des «jeunôts», la poignée de copains du début n'y retrouve peut-être plus ses billes, mais je dirais presque «tant mieux !» car il aurait été autrement plus inquiétant qu'aucun cyclo ne rejoigne la confrérie.

Avec l'inévitable décalage dû à la hauteur de la barre d'entrée, le club accueille aujourd'hui la foule des cyclos qui depuis quinze ans ont pris en marche le train du cyclotourisme, et cela change fatalement l'optique du club. La petite médaille n'est plus la reconnaissance des brillants états de service du passé, mais un but pour les débutants, dès lors qu'ils ont passé leurs premiers cols sans trépasser dans la manoeuvre, comme certains tartarins l'avaient laissé croire... Alors forcément, les vieux de la vieille sont un peu noyés dans la masse, chatouillés jusque dans les hauteurs du «vilain classement» par des gamins à peine sortis du biberon. A trop se répandre, la breloque perd un peu de son côté «rosette» pour virer à la médaille en chocolat, et certains verraient d'un bon oeil un super club des 1000 cols, avec 100 plus de 2000 pour faire bonne mesure, certains alors de ne plus rassembler que la crème de l'élite cyclo-montagnarde...

Cela durerait Un moment, pour retomber assez vite dans l'ornière passée, car la hauteur de la «cotisation» d'entrée est finalement plus une carotte que la foule se fera une joie d'aller dévorer qu'un moyen de trier le bon grain de l'ivraie. Et puis, trop basse la barre ? Cent cols, c'est peut-être peu de choses pour les astucieux et les anciens, mais pour le néophyte parti à l'assaut de sa première colline, c'est encore la lune. Une petite lune qu'il décrochera à force d'efforts et de savantes additions, des fois qu'il en ait oublié en cours de comptage... Mais non, pas d'erreur, et il faut encore pédaler pour grimper le centième !

Après l'ère de ceux qui collectionnaient sans le savoir, voici le temps de ceux qui le savent. L'approche de la montagne en est vaguement tachée de compétition, mais ceux qui jadis auraient fait éternellement le tour de leur pâté de maison s'ouvrent sur les cimes pour décrocher une breloque, goutte d'eau dans l'océan de découvertes et d'amitiés nouvelles qu'elle engendre. Tous y viennent et outre la clientèle traditionnelle, assise entre les deux chaises des maux de la jeunesse et de ceux de la vieillesse, la tête encore pleine des exploits d'antan et les muscles perclus des douleurs du futur, la breloque attire aussi les jeunes loups frais émoulus de la maternelle, des gamins de 65 ans (ou plus!), lancés dans le vélo après une vie de labeur, et même des dames de tous âges, délaissant enfin les casseroles dominicales pour égayer les pelotons et découvrir le bonheur par le vélo (et la paix des ménages en prime, car bien des choses changent quand madame largue monsieur dans un col !). Tout un petit monde passionnant, lancé à la conquête d'endroits eux aussi passionnants, même s'il s'en trouve pour n'avoir pas tout à fait compris la finalité du club. Nulle gloriole à attendre de la possession de la breloque, pas plus d'ailleurs qu'à grimper sur le «podium». Baser sa vie là dessus serait perdre son temps et s'exposer à de cruelles désillusions le jour venu. Ce n'est pas comme cela que l'on devient une «huile», car la puissance et la gloire ne sont pas offertes en prime avec le diplôme frappé du poisson annécien.

Il donne seulement accès à un gros dictionnaire géographique, fait de mille et un passages, d'autant de vallées et de vallons inconnus, de cailloux, de rocs moussus, de prairies douces à la sieste, de cerisiers accueillants, de pins aroles torturés par l'altitude, avec au sommet des cols une mine d'amitié. Le club des Cent Amis, dont 5 à plus de 2000 !

François RIEU
Alberville

LES CONFESSIONS D'UN TOXICOMANE

Profitant des derniers instants de lucidité encore accordés par le mal inexorable qui me ronge depuis quelques années, je jette cet appel à mes frères cyclotouristes qui n'ont pas encore plongé dans l'enfer de la drogue.

Tout a commencé par un beau jour du mois d'octobre 80.

Le Président de mon club me demanda innocemment si je connaissais le club des 100 cols. J'aurais dû me méfier et me rendre compte qu'en fait c'était Belzébuth lui-même qui avait pris cette apparence humaine pour mieux répandre le malheur. Intrigué par la question, je demandais des précisions, c'était déjà trop tard, le mal était fait, le loup était dans la bergerie. C'est ce jour que le fléau a commencé ses ravages.

Les choses ont commencé plutôt doucement : nous arrivions en hiver, je me mis à rechercher et à noter les différents cols que j'avais pu franchir dans ma vie de cycliste. C'était plutôt amusant. A la saison suivante je commençais à sélectionner des randonnées qui m'amenaient à franchir de nouveaux cols. Avec le recul, je me rends compte que le premier signe réel de l'intoxication naissante fut le fait que c'est à cette époque que je me mis à faire quelques petits détours dans les itinéraires prévus pour cueillir au passage un ou deux cols supplémentaires.

C'est peu après que naquit un sentiment nouveau pour moi, celui de l'insatisfaction à l'issue d'une randonnée de montagne, fut-elle splendide, qui ne me permettait pas d'inscrire de nouveaux cols sur mon petit carnet !

J'en étais là, à la fin de la saison 81, qui vit mon arrivée aux 100 cols, j'ai alors pensé que le mal allait se calmer. Erreur grossière ! De drogue douce la chose allait devenir de plus en plus dure pour arriver aux extrémités de maintenant.

C'est à partir de 82 que j'ai commencé à mettre sur pied des expéditions montagnardes uniquement destinées à conquérir de nouveaux cols : cela devenait du vice ! Je m'en rendais compte mais absolument incapable de résister. Ayant pratiquement épuisé les ressources d'une région pourtant fertile, je commençais alors une recherche frénétique sur mes cartes routières qui se couvrirent très vite de petits cercles de couleur. Chaque circonférence était un lieu où je pouvais trouver ma drogue. Cela devenait effrayant. Une quête de plus en plus lointaine commençait et seuls les dieux du cyclotourisme savent où elle s'arrêtera !

Plus tard arriva l'époque des «circuits spéciaux». Je partais dans une région fertile en cols (les Cévennes, par exemple) et je parcourais des itinéraires démoniaques truffés de détours compliqués qui me permettaient de trouver des quantités de plus en plus grandes de cols. Non seulement j'étais asservi à ma drogue, mais il m'en fallait de plus en plus.

Où en suis-je maintenant ? J'ai acheté le Chauvot, les cartes au 25/1000e et je commence à attaquer les muletiers. Je prépare une expédition dans les Dolomites pour aller chasser honteusement le col étranger. C'est vous dire la gravité de mon état et le point de non-retour que j'ai atteint. LE PAROXYSMES EST PROCHE ET JE NE SUIS MÊME PAS INQUIET ! C'est épouvantable.

Aussi j'ai tenu à lancer ce message à mes compagnons cyclos encore épargnés par le mal. N'écoutez pas les sirènes, ne lisez pas les articles des 100 cols. Sachez que les Perdoux et autres Dusseau sont des suppôts de Satan décidés au malheur des gens !

Faites du vélo en plaine, laissez la montagne aux autres, créez le club des sans cols.

Méfiez-vous! la montagne est trop splendide pour ne pas être un plaisir coupable, nocif et dangereux!...

Jean-Claude RICHEZ
NYONS (26)

LA GLACIÈRE, UN INTERDIT QUI DONNE LE FRISSON

Pendant l'hiver, j'avais consciencieusement cerclé de rouge sur la carte tous les cols de Provence et cette occupation avait meublé plusieurs soirées car dans cette belle région au relief particulièrement tourmenté, la plupart des passages entre deux vallées ont été baptisés.

Un de ces cercles avait frappé mon attention : il n'était traversé ni par une route rouge, ni une jaune, ni une blanche, ni même une ligne pointillée mais par un double tireté rouge. La légende de la carte était formelle : route interdite; donc le col de la Glacière, le plus haut col du Var, altitude 1070 mètres, me demeurerait à jamais inaccessible. Il est en effet situé dans le périmètre du camp militaire de Canjuers, un gigantesque terrain de manœuvres de plus de 400 kilomètres carrés dont les maigres garrigues sont grillées par l'implacable soleil provençal.

L'été suivant, la carte annotée avait pris place sur le sac de guidon et à quelques kilomètres seulement du grouillement cyclique qui envahit chaque année les plages de la côte Méditerranéenne, je suivais les méandres de petites routes anonymes, désertes et pittoresques à souhait. Tandis que je flânais du côté du remarquable village de Mons perché sur une pointe rocheuse, je décidai d'aller faire un tour vers la route de la Glacière toute proche pour essayer au moins de voir de quelle façon elle escalade le flanc de la montagne de Malay. Au carrefour, qui est également l'entrée du camp militaire, à mon grand étonnement, il n'y avait ni poste de garde, ni sentinelle; rien, absolument rien n'empêchait l'aventurier de se risquer sur cette route.

A condition toutefois que le regard ne s'attarde pas trop longtemps sur un grand panneau qui indiquait : «Entrée strictement interdite à toute personne. Danger de mort, tir de jour et de nuit»; et sous ces mots une gigantesque tête de mort particulièrement évocatrice.

Le silence était complet à cet instant, aucun mouvement, aucun signe-de vie, c'était le calme parfait. Et ce col que j'apercevais, qui me narguait à quelques kilomètres vers l'ouest.

Les chasseurs de cols les plus acharnés savent bien que la prudence et la raison sont parfois étouffés par l'excitation d'une nouvelle conquête. Alors, je remontai sur le vélo et m'engageai sur la route... Pour être stoppé net quelques hectomètres plus loin par une énorme tranchée de plusieurs mètres de largeur et de profondeur, en travers de la chaussée. Finies les sentinelles réquisitionnées le week-end ou la nuit et qu'il faut relever périodiquement, les militaires de Canjuers avaient inventé une garde permanente et infatigable. Je me résolus à franchir la tranchée non sans difficultés, en portant et traînant le vélo et m'élançai à nouveau sur la route qui n'opposait plus aucun obstacle.

L'ascension ne présentait pas de difficulté, une pente moyenne et régulière. La maigre végétation desséchée ne laissait espérer aucune ombre et le soleil particulièrement agressif en cet après-midi de juillet me laissait perplexé quant au nom de baptême de ce col.

La solitude était totale, le centre vital du camp se trouvait à une quinzaine de kilomètres et était masqué par les collines. Malgré la chaleur étouffante, j'étais de temps en temps parcouru de frissons en réalisant qu'à tout moment l'angoissant silence pouvait être déchiré par une rafale de mitrailleuse ou quelques coups de canon et derrière chaque virage je m'attendais à rencontrer un véhicule militaire ou un groupe de soldats.

C'est avec soulagement que je franchis le col et dévalai la descente au pied de laquelle dort le village de Brovès, en partie en ruine et entièrement vidé de ses habitants : il est à l'intérieur du périmètre du camp et est utilisé comme terrain d'entraînement. Je ne m'y suis pas attardé : un village sans vie qui se désagrège est trop sinistre.

Peu après les dernières maisons, un poste de garde marquait la fin de la zone interdite. Je ne suis pas près d'oublier l'effarement qu'exprimait le regard de la sentinelle chargée de contrôler les entrées et les sorties

et qui se trouvait face à une situation non prévue par les instructions.

Elle est restée muette et pétrifiée, lorsque je suis passé à quelques mètres d'elle, je n'ai pas attendu qu'elle retrouve ses esprits et je me suis esquivé sur le grand braquet.

Jacques BRETON

Vichy (03)

DES PETITS VÉLO SUR L'ETNA

Altitude 0 - Il ne nous restait guère plus que 3300 mètres à grimper sur la lave et les cendres ! Nous entamons la grimpe à 4 heures dans la nuit pour ne pas nous faire arrêter par des gardes. Après deux heures de montée sur l'asphalte nous nous engageons sur la route creusée par les bulldozers, petite route où ne passe que des jeeps remplies de touristes. Grâce à nos petits développements nous réussissons à grimper malgré les pentes qui dépassent souvent le 15%. Bientôt les sapins ont disparu, nous ne sommes entourés que d'un champ de lave : paysage magnifique : «on se croirait sur la Lune. L'ascension s'avère de plus en plus dure car nos pneus patinent dans la cendre. A l'altitude 2900 m un replat géographique seulement car la route, elle, monte et descend continuellement.

Après une nouvelle pente, nous arrivons sur le rebord du cratère où une fumée opaque jaillit des entrailles de la terre; quand la fumée se fait moins dense, nous apercevons de l'autre côté une masse blanche qui nous paraît se situer à des kilomètres de là, simple illusion d'optique provoquée par la fumée, le cratère ne fait que 100 mètres de diamètre. La masse blanche nous intrigue, nous partons le vélo sur l'épaule (non à cause du relief mais à cause d'une épaisse couche de glaise où les pneus s'enfoncent). La masse blanche que nous croyons être de la neige n'est en vérité qu'une immense surface couverte de cendre blanche. Après avoir fait le tour du volcan nous décidons de grimper à un des sommets éventuels de l'Etna. L'altitude on ne la connaît guère car elle diffère selon les cartes mais doit se situer entre 3250m et 3350m. Le sommet n'est qu'un immense gruyère de soufre, ce qui rend l'ascension très périlleuse. Le moment est venu de quitter ce lieu divin La face sud ne possède aucune route qui mène jusqu'au sommet. Les touristes bernés par les panneaux publicitaires affluent au bas de l'Etna où des cars, à des prix exorbitants, les emmènent jusqu'à 2700 mètres. Là on leur loue de chaussures et tout le matériel du parfait alpiniste. Un garde vêtu d'une doudoune et de lunettes de glacier vient les chercher. Après une marche assez brève ils atteignent la côte 2900 m et ici le garde leur dit d'un air catastrophé : «l'accès du volcan est interdit» et après avoir raconté l'histoire de l'Etna, il invite les touristes à rejoindre leurs cars respectifs ! Quel piège à touristes naïfs !

Philippe GUITTON

avec Yves Guitton et Bruno Blaise

PLUS SEC QUE MOI TU MEURS !

Le Vigan ! 6 mai 1984.

Le Vigan j'y suis né (le 1er mars 1938 - 1, rue du Mûrier) ! Le Vigan j'y ai passé une partie de ma jeunesse !

Le Vigan mes parents y sont retournés à l'âge de la retraite!

Le Vigan c'est mon berceau ! Bref...

Le Vigan des Cévennes... J'aime!!!!

Et ce n'est pas le 6 mai 1984 qui me fera changer d'avis.

C'est au Vigan bien sûr que j'ai appris à faire du vélo. Oh ! Sur un vieux vélo qui était celui du vicaire qui s'occupait des jeunes. Son vélo il le laissait dans le couloir de la cure et le jeudi, à tour de rôle, les gamins du quartier allaient emprunter le vélo de l'abbé Cartairade pour faire le tour de la place. Pauvre vélo et «super-curé» comme dit mon fils !

Bien plus tard lorsque je me suis remis à la bicyclette, j'ai constaté qu'un club existait au Vigan.

On sait qu'il n'est pas facile d'être disponible le jour où un rallye est prévu. Ce fut souvent mon cas. Mais en 1984 le 8 mai était un mardi : il me suffisait de «prendre le pont» du lundi et d'arriver au Vigan, chez mes parents, le samedi 5 au soir avec femme, enfants, bagages et vélo sur le toit de la voiture.

Dimanche 6 - 7h.30, départ de la Maison de Pays, place des Halles.

Tout va bien, j'attaque la côte de Montdardier que je n'avais plus grimpé depuis quelques années, le poids des ans... et des sacoches se fait sentir et je suis heureux de me retrouver à la hauteur du vieux lavoir dans la ligne droite qui précède le village.

Le plateau, le BPF est «super». J'entre dans le magasin désigné sur le guide et avec la dame, le dialogue est celui-ci :

- Ah un cyclo! C'est pour le tampon ?

- Oui, s'il vous plaît.

- Servez-vous, je suis occupé, vos copains ont l'habitude.

Et elle me désigne un tiroir. Je prends le tampon, la boîte d'encre et je tamponne ma carte. Je pose tout à sa place, je récupère mes affaires.

- Voilà, vous êtes servi ?

- Oui madame, au revoir et merci.

- De rien on a l'habitude. Vous avez visité le cirque ?

- Bien sûr !

- Bonne route !

Il ne reste plus qu'à reprendre la bicyclette direction Vissec, descente rapide, le Caylar, la Couvertoirade, contrôle sous les remparts et on continue sur St-Jean-du-Bruel.

Plusieurs cyclos sont arrêtés pour manger. Je prends du pain de campagne à la boulangerie sur la place, tout en me faisant préciser la direction... Je me trompe. Au lieu de prendre la petite route à droite, je continue tout droit. Je suis seul, je m'arrête pour manger et puis je repars tranquillement. Nous passons les 1000 d'altitude, il commence à faire froid. J'arrive à Dourbies, je fais une nouvelle halte casse-croûte et je sors mon K-Way car le temps se couvre. Bien m'en prends, dès la sortie de Dourbies, il tombe des cordes... Et c'est là que commence à la fois le calvaire (!) et le côté rigolo de l'affaire.

Jusqu'au Col du Minier, il pleut, il pleut, il pleut... Pour ceux qui connaissent la route entre le Col de l'Homme Mort (dernier contrôle de la randonnée) et le Col du Minier c'est l'enfer ! Route défoncée, cailloux, graviers, pluie, brouillard. Je quitte mes lunettes je n'y vois plus rien, plus la fatigue et le froid, je suis obligé de marcher à pieds à certains endroits. Heureusement au contrôle de l'homme mort (sic), l'équipe de contrôleurs qui n'attendait plus que moi, me donne une boisson chaude, prend mes habits mouillés et m'en donne des secs. La voiture me suit jusqu'au col du Minier... Et l'opération échange d'habits mouillés/secs, recommence. Ouf ! La chaussée est meilleure, l'équipe est rassurée de me voir au bout de ce mauvais passage. Ils me demandent d'être prudent et ils rentrent au Vigan.

J'attends un moment sous un arbre, je mange quelques fruits qui n'ont de sec que le nom et je commence la descente à pied en faisant fonctionner mes freins pour en évacuer l'eau. Au bout d'un kilomètre je remonte sur le vélo et doucement je descends.

Par beau temps c'est une superbe ballade. Environ 20 kilomètres de bonne descente jusqu'au pont de Cavaillac et trois kilomètres de plat jusqu'à l'arrivée. Cette fois, avec le brouillard, je descends très, très, très lentement, je suis gelé et par moments je marche «à côté de mes pédales» pour essayer de me réchauffer. Heureusement à la hauteur du village d'Aulas, la route est sèche et c'est tout engourdi que j'entre au Vigan. L'arrivée était contrôlée au Musée cévenol, à côté du Vieux Pont (XIIème siècle si mes souvenirs de Viganais sont exacts !). Coup de tampon, boisson, médaille, dernier échange habits mouillés/secs et retour chez mes parents qui se faisaient du souci de mon retard avec le mauvais temps.

Le point final de mon récit pourrait être là. Je ne suis pas journaliste, ni écrivain et certainement mauvais conteur. Mais par ces quelques lignes, je voulais seulement relater environ 150 kilomètres dans une région magnifique que le très mauvais temps n'a pas réussi à me faire détester. La joie aurait pu être double avec du soleil. Mais enfin je suis parti confiant, il ne pleuvait pas. Ce sont les aléas du circuit cyclo. Quant au club organisateur, il avait mis tout en oeuvre pour que cela soit une réussite. Le mauvais temps n'était pas inscrit sur la feuille de route, chacun a trouvé ce jour là ce qu'il a voulu. Pour moi, beaucoup de satisfaction. Et puis chaque année il ne fera certainement pas mauvais temps. Aussi pour conclure j'invite tous ceux et toutes celles qui aiment les petites routes de montagne à faire cette Randonnée à Travers Causses et Cévennes du Groupe Cyclotouristes Viganais. Bien sûr on ne passe pas plus de 2000; mais ne vous y trompez pas : Montdardier, Le Cros, Cassanas, l'Homme Mort et le Minier par la répétition des efforts font de cette randonnée, sur un ou deux jours, une sortie admirable dans cet arrière pays viganais... Ce qui me fait répéter :

Le Vigan : j'aime !

Georges AGNIEL

UCT Montélimar

BABUSAR PASS (4173 M) PAKISTAN

Je roule depuis plusieurs jours sur la Karakoram Highway qui relie le nord du Pakistan à la Chine en passant sur des territoires appartenant à l'Inde et envahis par le Pakistan, dans le Cachemir dit pakistanais. Cette route à deux voies goudronnées suit la vallée de l'Indus. Route dont la construction a nécessité 20 ans de travail pour 15000 hommes (chinois et pakistanais) et qui a coûté la vie à 800 personnes. Mon secret espoir était d'atteindre la frontière chinoise au Khunjerab Pass à 4700 mètres et goudronnée. Mais j'ai dû m'arrêter 120 kilomètres avant à Batura-Bridge au-delà duquel les étrangers n'ont pas accès. J'ai tout de même pu traverser la vallée des Hunza, célèbre pour ses centenaires. Je dois faire demi-tour et rouler plusieurs jours dans cette vallée encaissée et désertique où les montagnes rocailleuses réfléchissent la chaleur sur le pauvre cycliste qui doit escalader les côtes avec 50 kilos de son chargement sous des températures allant jusqu'à 45° à l'ombre... Sans aucune ombre bien évidemment. Quelques vues magnifiques viennent égayer ce calvaire : le K2 à 8611 mètres au loin, le Nanga Parbat à 8126 m à côté ou les affluents de l'Indus qui jettent leur eau pure et verte dans la grisaille du grand fleuve. Je repasse à Chilas et j'espère y faire souder mon porte-bagages cassé sur ces routes infernales. J'y passe la nuit et essaye de me renseigner sur le Babusar Pass. L'altitude, le chemin, la distance, l'hébergement sont inconnus de la population locale bien que chacun réponde à mes questions de manières totalement différentes et même contradictoires. Ce serait mon premier «4000» et j'y tiens. D'autant plus que j'ai essayé de l'atteindre depuis le versant sud il y a deux semaines et que j'ai dû faire demi-tour après un jour et demi de route à cause de la neige non fondue au mois de juillet malgré la chaleur terrible.

Je décide de tenter l'aventure étant certain de l'altitude de départ (950m), de celle du sommet (4173m) et du fait que la route est non goudronnée et très mauvaise. Je passe une nuit presque sans dormir à cause de la chaleur. Il fait 39° en début de nuit et au petit matin la température descend à 35°. Je peux laisser une partie de mes bagages pour m'alléger mais aussi pour laisser une trace de mon passage en cas de problème sérieux. Et c'est donc ce 28 juillet à 5 heures du matin que je me lance à l'assaut de l'inconnu avec les quelques provisions que j'ai pu trouver, c'est-à-dire trois petits paquets de biscuits. J'arrive au village de Chilas à 1200m par une route goudronnée et dois déjà demander mon chemin. La fierté des gens ou leur volonté de rendre service font qu'on m'indique toujours mon chemin même si on ne comprend pas où je veux aller et même si on comprend et qu'on ne sait pas. Alors je demande toujours plusieurs fois et quand une direction obtient plus de suffrages que les autres, je m'y risque (ça marche souvent, mais pas toujours). Je me trouve dans la caillasse et troque mes chaussures cyclistes pour mes chaussures de sport et passe de l'état de porté à l'état de porteur. Je rejoins un chemin potable mais un peu sableux, il est plat puis redescend dans la vallée de l'Indus. Après une demi-heure, croyant m'être trompé, je reviens au village, embêté par un type qui veut absolument que je l'emmène sur mon porte-bagages. Après beaucoup de demandes, il s'avère que j'étais sur la bonne route. Demi-tour, une heure de perdue à la «fraîche». Le chemin redescend presque jusqu'à l'Indus sur la rive d'un affluent. Ce détour est dû à un pont se dressant au milieu de la rivière mais dont les deux accès ont été emportés par des crues. Je fais le plein d'eau fraîche et commence la montée sur un mauvais chemin dont la pente nécessite d'emblée le 26 x 24 et quelques passages à pied, le développement trop petit ne permet pas de garder l'équilibre dans la caillasse. De temps à autre je croise une jeep surchargée; le chemin est si étroit que je dois me plaquer contre la paroi rocheuse pour la laisser passer. Petit à petit je prends de l'altitude et un peu de végétation apparaît, puis la vallée s'élargissant, un peu de culture et quelques maisons de pierres posées les unes sur les autres. L'une d'elles au bord de la route m'intrigue à cause de l'étrange dispositif qui se trouve devant. Je me fais expliquer son utilité. Un grand bâton servant d'axe est fixé verticalement sur une pièce de bois cylindrique sur laquelle sont fixés des morceaux de boîtes de conserve formant une roue à aubes. Cette roue pouvant être immergée dans le ruisseau créant ainsi une force motrice. Mais à quoi sert-elle? Cet ensemble est maintenu par un petit échafaudage qui maintient le bâton en haut duquel est fixée une poulie de bois entraînant une courroie croisée pour traverser le mur de la maison. On me fait entrer et j'ai la surprise de voir, accrochée au plafond, une roue à aubes, semblable à celle qui est dans le ruisseau, qui, entraînée par la courroie, donne un peu de mouvement à l'air de la pièce dans laquelle un homme travaille sur une machine à coudre. Ici on n'a pas d'électricité mais on a de l'idée. Bien que je doute de l'efficacité du système, je félicite l'inven-

teur pour son ingéniosité.

Je remonte la rivière qui, avec la pente, devient un torrent. Le lit est encore important et il faudra que j'aille plus loin que sa source pour atteindre le col ! Mais ce chemin infernal crée dans mon estomac une sensation de vide que je n'arrive pas à combler avec mes biscuits. Dans la traversée d'un hameau, une seule échoppe (5m² protégés par quelques planches) vend de tout mais surtout pas grand-chose et on y découvre un petit paquet de biscuits (à la crème !) ayant séjourné là au moins quelques mois. Mais il faut manger. Pour boire, pas de problèmes, le torrent fournissant de l'eau fraîche en abondance.

Je grignote les kilomètres, tour de roue après tour de roue, éveillant la curiosité. Les enfants courent à côté du vélo, jamais hostiles mais embêtants en s'accrochant au porte-bagages. Pour la première fois depuis deux mois, je vois des femmes. Ces contrées étant si reculées et si pauvres que les femmes sont autorisées à sortir de la maison pour travailler dans les champs. Et elles ne sont même pas voilées. Mais lorsqu'elles me voient, elles s'enfuient à toutes jambes en se cachant le visage pour se réfugier derrière des murettes de pierres. Ça m'étonne puis ça m'amuse surtout lorsque j'arrive sans bruit derrière un groupe de femmes marchant sur le chemin. Quand l'alerte est donnée, elles s'égayent courant dans tous les sens comme des poules affolées. Mais parfois elles ne peuvent pas se cacher, le chemin étant bordé par le torrent et par une paroi rocheuse. Que font-elles alors ? Elles se plaquent contre le rocher en me tournant le dos, les mains sur les yeux et attendent que le monstre que je représente se soit éloigné. Quelquefois et par surprise, je peux apercevoir un visage, jeune et souvent très beau, pendant une fraction de seconde. Ceci n'étant pas sans risques car les femmes sont souvent accompagnées (ou surveillées ?) par quelques hommes et que le fait de regarder une femme est puni de mort. Il m'est arrivé de surprendre, dans un endroit isolé, trois jeunes filles seules qui se sont immédiatement plaquées contre le rocher mais qui, elles, n'ont pas attendu que je sois loin pour tourner la tête et regarder cet étranger qui se promenait sur un drôle d'engin et, de plus, dans une tenue parfaitement indécente car il n'avait rien sur les bras ni sur les jambes. Je ne m'ennuie pas sur ce chemin. En plus du spectacle offert par les humains (pauvres femmes !) et quelques animaux, les montagnes environnantes offrent un spectacle naturel changeant à tous les virages, quelques arbres ou un peu de végétation rase, quelques maisons cachées dans les rochers mais aussi la recherche du chemin, de sa pente, de son état. La pente est toujours démentielle et je ne roule plus qu'en 26 x 24, marchand parfois à côté du vélo. Si cette découverte de l'inconnu nourrit mon esprit, il me faut trouver de la nourriture bien matérielle car la fringale n'est pas loin. Au détour d'un virage, je vois une maison avec une cheminée qui fume. Etant donné qu'il fait très chaud, le feu ne peut servir qu'à... faire à manger.

Mes connaissances en urdu, la langue parlée au Pakistan, me permettent de demander à manger. On me fait asseoir sur la murette qui borde le chemin et on m'apporte rapidement de l'eau et des chapatis chauds (galette de farine, base de l'alimentation). Je me jette dessus et on me dit d'attendre et on m'apporte un plat contenant quelques feuilles gluantes et chaudes. On prend une pierre et on les écrase avec. J'apprendrai plus tard que c'est une pierre de sel gemme. J'avale tout ça entouré d'une vingtaine de personnes qui observent tous mes gestes. Le repas se termine par des abricots frais. Je veux payer avant de partir. C'est hors de question et je sais que dans ce cas, il ne faut pas insister. Peut-être cet homme m'a-t-il donné son repas. Hospitalité extraordinaire envers le voyageur que j'ai trouvée dans tous les pays musulmans que j'ai traversés, cette hospitalité inexistante et inconcevable en Europe. Dans l'après-midi, j'atteins un hameau et on m'indique que Babusar est à 3 km, ce qui m'étonne beaucoup. Le chemin est en épingles à cheveux et a un pourcentage terrible; une jeep a beaucoup de mal à monter. De plus le chemin a été raviné par l'eau. Je dois souvent pousser le vélo et arrive avec beaucoup de peine à un village. Quelques échoppes en planches bordent le chemin. Je suis entouré par une petite foule : je suis bien à Babusar, mais le col appelé Babusar Top est encore loin, tout là-haut. Il faut passer la nuit ici. Alors on m'entraîne à la Rest-House. Il existe des maisons telles que celle-ci un peu partout en Asie du Sud, autrefois «propriété» britannique. Les Anglais les avaient créées pour leurs déplacements. Elles sont en général d'un luxe et d'un confort inaccessibles à la population locale, avec salle de bains et parfois avec eau courante. Ici c'est la seule maison en dur, immense par rapport aux minuscules cahutes des habitants. Et pourtant elle ne renferme que deux pièces ne pouvant accueillir que quelques personnes alors que plusieurs dizaines de pakistanais pourraient y loger à l'abri. Les Anglais partis ont été remplacés par des fonctionnaires qui profitent de nombreux privilèges et méprisent honteusement les gens du peuple.

Lorsque j'arrive à la Rest-House en bas du village, le gardien me dit qu'il n'y a pas de place. Effectivement un fonctionnaire est installé sous l'avant-toit. Il m'appelle et m'explique en anglais qu'il est là avec son équipe; il est ingénieur et a la charge de retracer le chemin. Il m'indique que je peux passer la nuit ici. Il appelle le gardien, lui indique que le prix officiel de 30 roupies (18F) est trop élevé et le fixe à 10 roupies (6F). Il me fait amener un charpoi (lit sommaire fait de cordes tendues sur un cadre en bois) et je vais me reposer. Alors que je somnole, un type entre dans la pièce où je suis. C'est une chose très courante, les gens du pays entrent fréquemment dans la chambre où je dors quand elle ne ferme pas. Sans frapper ni s'annoncer, ils entrent, me regardent, regardent mes affaires puis sans rien dire s'en vont.

Parfois c'est un véritable défilé assez difficile à supporter. Cette fois-ci on me réveille. Le type dit qu'il faut aller à la police. Comme je veux me reposer, je lui dis de s'en aller et me tourne de l'autre côté. Il revient à la charge, je le rabroue et lui dis de s'en aller. Je lui demande s'il est policier et comme il me dit qu'oui je pousse quelques jurons et me résigne à le suivre. En route pour le poste de police. Bon ou mauvais ? J'ai déjà été racketté deux fois dans le pays par des policiers voulant leur bakchich. Une fois je m'en suis sorti, l'autre j'ai dû payer. Les sommes sont faibles mais je n'aime pas ça. Ici, par contre, ce seront peut-être les seules personnes qui pourront me défendre en cas de problèmes et si elles le veulent bien. Contrôle de passeport, personne ne parle anglais et ne comprend ce qui est écrit. De plus je ne mets aucune bonne volonté à répondre aux questions, réveillé dans ma sieste. Ici c'est plus la curiosité qui fait agir mais c'est pénible car ça n'en finit pas. Je dois remplir les registres et parviens à partir. A la Rest-House, je vérifie l'état du vélo. Pas de problèmes sauf mon pneu avant qui est coupé sur deux à trois centimètres. Heureusement qu'en plus de la chambre à air, j'ai deux pneus l'un sur l'autre. L'ingénieur me montre alors ses travaux. Les trois derniers kilomètres avant l'arrivée au village où j'ai tant peiné, vont être retracés. Et quelle n'est pas ma surprise de voir que le projet consiste en un chemin tout droit coupant les épingles à cheveux !

Nous passons à table. L'ingénieur qui doit avoir quelques notions d'hygiène, m'explique qu'avant de manger, il faut se laver les mains et ne pas se les essuyer pour éviter d'être contaminé par les microbes. Il se fait apporter un récipient d'eau. Ce qu'il ne sait peut-être pas c'est que cette eau vient du ruisseau et que, étant donné que nous sommes au bas du village, cette eau a servi à tous les usages nécessitant de l'eau. C'est à dire qu'elle contient, outre de la terre, toutes les eaux de lavage, les déchets divers car elle sert d'égout et en plus les bouses de vaches qui se mettent au frais dans le ruisseau, sans compter tous les microbes que contiennent toutes les eaux du pays (dysenteries, amibes, hépatites virales...). Nous mangeons comme toujours avec les doigts, du poulet (viande très chère) extrêmement épicé avec des chapatis. A la suite de quoi, je peux me laver car le gardien m'amène un seau d'eau. Le temps étant beaucoup moins chaud qu'hier, je m'endors facilement. J'ai besoin de récupérer car la montée d'aujourd'hui m'a fatigué. Le lendemain je vais essayer d'atteindre le col au sommet duquel je ferai demi-tour. Par précaution, je prends mes bagages. Je mange quelques chapatis et bois du thé. Il est tôt. Je suis le seul chemin existant. Alors que la pente n'est pas très forte, je dois pousser le vélo à cause de la taille des cailloux.

Un torrent à l'eau glacée doit se traverser à pied faute de pont. Des jeunes me suivent, demandant des médicaments puis insistant pour que je les prenne en photo. Mon refus catégorique ne les décourage pas. Mon chemin entre dans une forêt et son tracé en épingles à cheveux permet une progression assez aisée (26 x 24 quand-même) surtout qu'il y a peu de pierres. Les jeunes prennent un sentier et me rattrapent après chaque virage pour se faire prendre en photo heureusement sans agressivité.

Je sors de la forêt et aperçois enfin le col encore très loin. La pente très forte et le chemin caillouteux ralentissent beaucoup ma progression. Je rattrape un convoi d'ânes chargés de bois avec quelques hommes portant aussi du bois destiné à l'autre vallée qui n'a pas de forêt. La caravane fait une pause sur le chemin. J'essaie de passer. Un homme m'arrête et veut ma montre, un autre ouvre ma sacoche de guidon, un autre essaie de l'arracher. Ça se présente mal. C'est le revers de la médaille ! Cette contrée ouverte récemment aux étrangers n'a jamais connu la «civilisation» et est habitée par des gens ne quittant jamais leur montagne. Ils sont chez eux et ils font leur loi. De plus la vie d'un homme et a fortiori celle d'un étranger, a peu de valeur et ce n'est pas un contrat d'assistance qui va m'aider. Un homme vient et me dit avec autorité de passer, les autres s'écartent, l'incident est terminé. Je remonte la caravane et me trouve juste en dessous du col. Je dois faire quelques passages à pied à cause de l'état du chemin. Je croise un homme qui vient de

passer le col à pied avec pour seul bagage un parapluie. Un autre me dit que je ne pourrai pas passer. Le chemin escalade la montagne sur le côté droit du col et au sommet, trois névés gênent le passage. Je dois m'arrêter fréquemment à cause du manque d'oxygène. Je m'essouffle à cause de l'effort intense qu'exigent la pente et les acrobaties qu'il faut effectuer pour éviter les plus grosses pierres. Je m'affale sur mon guidon et mets beaucoup de temps pour reprendre mon souffle. Je vois deux policiers qui montent tout droit. Je les rattrape alors qu'ils se reposent, l'un d'eux me donne un bonbon! Je parviens à la première congère et peux la franchir sans difficulté. Pour la deuxième, plus importante, les policiers très agiles m'aident. La troisième, combinée à un glissement de terrain est presque infranchissable. C'est bête, je suis presque au col, juste sur le côté. Les policiers me demandent 200 roupies (120F) pour passer le vélo. Ce qui représente deux semaines de salaire d'un ouvrier. Il en est hors de question. Il faut descendre une paroi presque verticale pour passer sous la congère. Mais l'eau coule et c'est sur un mélange de pierres cassées ou friables et de boue qu'il faut s'assurer. La moindre glissade et je m'écrase quelques centaines de mètres plus bas. C'est extrêmement dangereux, mais pour un «4000» ça vaut le coup. Les policiers sont bons joueurs et m'indiquent où mettre les pieds et comment passer. Ça passe et je suis à Babusar Pass à 13690 pieds (4173 mètres). En même temps que moi arrivent par un sentier que je n'avais pas vu sur la gauche de la montagne, la caravane d'ânes et l'ingénieur (armé d'un fusil) et son équipe. Ils ont dû laisser leur jeep en bas. Seuls les ânes et les cyclistes passent !

La vue est très dégagée et le paysage est grandiose sur l'autre versant, la Kaghan Valley. De l'herbe rase donne un peu de couleur à cet ensemble de montagnes désertiques dont les plus bas sommets dépassent 5000 mètres d'altitude. Je prends quelques photos, souvenirs d'une lutte hors du commun et totalement inutile mais l'essentiel est d'y être arrivé et j'en suis très satisfait. Un col de plus mais il n'a pas plus de valeur que le ridicule col que j'ai passé en Jordanie au bord de la Mer Morte à 360 mètres au-dessous du niveau de la mer ! Je fais demi-tour, guidé par des gosses qui ont bien vu que je n'étais pas à l'aise. La descente se fait essentiellement sur le vélo et sans problème majeur. Je fais une pause vers l'altitude 3500. Malgré mon bronzage très foncé, je sens le soleil qui commence à me chauffer la peau et il fait chaud malgré l'altitude. Je parviens au village que j'ai quitté ce matin et peux manger des oeufs. Evidemment on ne comprend pas pourquoi je suis monté la-haut pour redescendre. Ces gens qui ont la vie si dure, peinent beaucoup pour s'assurer une maigre pitance et le fait qu'on puisse dépenser inutilement son énergie les dépasse. Comme il est déjà tard, je vais à la Rest-House pour y passer la nuit. Je la trouve fermée et on m'indique que le gardien est à la prière. La porte de la «salle de bain» est ouverte et, comme il y a un seau d'eau, je me lave. Quand j'en ressors, je suis accueilli par le gardien qui pousse des cris : «Rest-House, no !». J'essaie de le calmer et lui dis que je vais attendre l'ingénieur sous l'avant-toit. Je m'installe, commence à écrire mon journal de route (ce que je fais chaque jour) et les inévitables curieux s'installent également, le gardien gesticule beaucoup et commence à m'énerver. Puis il vient prendre une de mes sacoches. C'en est trop. Je le repousse violemment et l'éloigne des sacoches. Immédiatement, un «spectateur» m'empoigne et me jette en bas d'un mur qui retient la terre à environ deux mètres plus bas. Je remonte illico, le gardien s'empare de pierres. Et là, oh miracle, quelqu'un s'interpose et calme tout le monde. Chance. Cette chance qui m'a toujours souri dans les cas les plus difficiles et chaque fois que j'avais la volonté farouche d'avancer toujours et encore, chance sans laquelle je n'aurais pu accomplir la totalité des 35000 kilomètres de mon voyage. Maintenant tout se calme sauf moi qui tremble et qui peux à peine écrire. Le gardien est parti. Le reste de l'après-midi se passe avec le défilé classique de tous les curieux et comme j'ai eu le malheur d'accepter d'en prendre un en photo, ils demandent tous à se faire enfermer dans la boîte magique et me donnent leur adresse ou plutôt vont se la faire écrire et me la rapportent. Devant le nombre et le peu d'intérêt de prendre des pakistanais au garde-à-vous, je fais semblant. Un homme sachant parler anglais vient discuter. Il est juge et prend plaisir à plaisanter sur un sujet tabou ici : les femmes. Personne ne nous comprend.

L'ingénieur et son équipe arrivent. Bien sûr tout le village est au courant de ce qui s'est passé. Le gardien s'explique mais je n'arrive pas à suivre la conversation dans la langue du pays puis, sans que j'ai pu m'expliquer, l'ingénieur m'indique que j'ai tous les torts et que le gardien est le meilleur homme du village, qu'il a voulu prendre mes affaires pour les ranger... Bref, je suis «condamné» à lui serrer la main, trop heureux de m'en tirer à si bon compte. Mais, maintenant, je suis abandonné, ne pouvant plus dormir dans la Rest-House ni ailleurs. J'étends mon duvet sous l'avant-toit et me couche car il fait nuit en mettant mes affaires et mon vélo entre le mur et moi... Une autre équipe de deux hommes est venue en jeep cet après-midi et

le chauffeur, voyant que je n'ai pu manger me réveille alors que l'autre équipe est partie «s'encanailler» au village. Je lui dis que je veux dormir, il insiste et me dit qu'il faut manger. Alors j'y vais et il me fait préparer à manger par le gardien qui s'exécute. Plus tard dans la nuit, l'équipe rentre et passe à côté de moi comme si je n'existais pas. Je suis très fatigué et un peu fiévreux à la suite de la dure étape, de l'altitude et du système digestif malmené par la chaleur, l'eau et ses microbes et la nourriture trop épicée depuis que je suis au Pakistan. Mais la nuit passée dehors dans une fraîcheur relative me permet de récupérer.

Dès le lever du jour je plie bagages. Le gardien est déjà levé, me donne du thé et un chapati, non sans raison car il me demande le bakchich, quel culot ! Le plus extraordinaire, c'est que je lui en donnerai un. Je pars rapidement et peux rouler presque tout le long de la descente. Les gosses courent derrière le vélo, les femmes s'enfuient, on m'offre le thé, des pommes, à manger. Un seul incident viendra troubler mon retour. Alors que je vais atteindre l'Indus, le chemin est éboulé et quelques hommes le réparent. L'un est monté dans le lit d'un torrent asséché et provoque des éboulements pour récupérer des pierres. Je passe quand même lors d'une accalmie. Des jeeps sont bloquées de l'autre côté et, alors que je crois être passé, un homme m'arrête et veut échanger sa vieille tocante contre ma montre, puis un autre me bloque la route. Un troisième vient et fait dégager les hommes avec autorité. J'atteins Chilas peu après et descends dans la vallée pour retrouver mes bagages.

Pierre BRIVET

PROPOSITIONS POUR LES FUTURES ENCYCLOPÉDIES

Cache-col : Accessoire indispensable à ceux qui ne savent pas trouver de nouveaux cols car un col connu peut en cacher un autre méconnu; exemple : La Cayolle... et la petite Cayolle.

Club des 100 Cols : Fondé à Annecy comme la Visitation par le Révérend Père Doux Jean, c'est un ordre sportif et contemplatif du 20e siècle, héritier des anciens ordres monastiques et en particulier des ordres mendiants par la quête incessante de nouveaux cols. «Les membres, hommes ou femmes, ne font pas de voeux solennels mais des voeux simples» de Nouveauté, de Continuité et de Persévérance «soit temporaires soit perpétuels». Il s'apparente aussi aux ordres prêcheurs et aux ordres missionnaires «pour l'instruction des fidèles et la conversion des pêcheurs».

Col Blanc : Col couvert de neige signalé FERMÉ et que l'on peut toujours ouvrir.

Coliculture : Culture des cols pour leurs variétés, leurs couleurs et leurs parfums

Colin Colahan : Sculpteur irlandais dont on peut admirer une madone au col contestable de la Mortola Supérieure... En face du Pas de la Mort sur la frontière franco-italienne entre Menton et Vintimille.

Coliste ou Colliste : Suite de noms de cols groupés selon des critères divers. L'une des obligations annuelles facultatives des membres du club des 100 cols.

Colkhoze : Organisation d'état pour la Coliculture (voir ce mot).

Colturisme : Système de ceux qui attendent tout de la recherche et de la conquête des cols. A ne pas confondre avec COLTOURISME qui n'est qu'un loisir itinérant de col en col

Cyclocratie ou Vélocratie : Gouvernement dans lequel le pouvoir et la priorité sont accordés aux 2 roues.

Collogie : Science des cols qui comprend plusieurs rayons : - L'ALTIMÉTRIE : science de la mesure des hauteurs accessibles ou inaccessibles - LA GÉOGRAPHIE : description systématique et scientifique de l'état actuel de la répartition des cols à la surface de la terre. - LA DOGMATIQUE : définition et démonstration des cols vrais à croire. - la MORALE : enseignement d'un règlement à pratiquer et à respecter. - L'ASCÉTISME ET LA DIÉTÉTIQUE comme moyens de préparation physique et spirituelle à l'effort. - LA MYSTIQUE et la SCOLASTIQUE pour l'union de la raison et de la foi à gravir les montagnes faute de pouvoir les déplacer.

Crevecol : Rue de Crest (26 Drome)

Faux Col : Ressemble beaucoup à un vrai et peut le devenir.

Icolne : image peinte représentant un cyclo, son vélo, et un panneau de col.

Icolnoclaste : Personne qui proscrit le culte des icolnes (voir ce mot).

Vélocimètre : Appareil inspiré de celui du Colonel Lebert, pour déterminer la loi de développement des dépressions dans l'âme des cyclos au moyen de la connaissance des pertes de vitesse dans l'ascension d'un col, voire des reculs et des renoncements.

Paul ANDRE
Novembre 1984

MON 100ÈME COL À PLUS DE 2000 MÈTRES OU ENFER DE BOUE, ENFER DE NEIGE

Dogubayazit, au pied du mont Ararat (5165 m), est pour moi le point extrême de l'est turc. Au-delà, c'est l'Iran, impossible aux français.

Ce matin du 17 octobre, je monte visiter le magnifique palais Ishakpasa Sarayi qui surplombe la plaine du pied de l'Ararat. La vue est surprenante, le ciel est chargé, gris, noir. Il a neigé vers 3000 mètres sur le mont Ararat.

Je quitte Dogubayazit pour descendre au sud, sur Van, par une route indiquée sur ma carte comme «route de terre» sans aucune indication de col ni d'altitude.

Après 15 kilomètres, j'arrive sur un poste militaire où l'on m'interdit de passer sous prétexte qu'il y a de la neige. Je discute fermement et finis par avoir l'autorisation. Cette route passe à quelques centaines de mètres de l'Iran, d'après la carte. Maintenant il pleut et je traverse un village où les maisons sont construites de terre non cuite et à ras du sol. J'y repousse l'attaque de plusieurs énormes chiens que l'on rencontre très fréquemment dans l'Est turc.

Le chemin monte très fort et, avec mes 50 kilos de bagages, je suis obligé de pousser de temps à autre. Bientôt, avec la pluie, le chemin se transforme en bournier d'argile très collant. J'arrive tant bien que mal, en poussant le vélo avec les roues presque bloquées, à un village à 2500 mètres d'altitude.

Le temps de prendre de l'eau à une fontaine et, pour la première fois depuis plus de trois mois, je me fais voler du matériel. La trousse Mafac dans une petite poche du sac de guidon a disparu. Des gamins se défilent pieds nus dans le village. J'en attrape un, lui serre très fort le bras et me fâche. Prenant peur, il m'emmène dans la maison de la petite voleuse. J'y entre et découvre toute la famille. La gamine me rend mon rouleau de PQ que je n'avais pas vu disparaître.

Je me demande ce qu'ils auraient bien pu en faire : ici, la main gauche et de l'eau font l'affaire. Point de trousse Mafac. Je prononce le mot «Gendarma» car il y a un poste dans le village. Le père s'affole et paraît bien désolé. Je sors de la maison et dehors c'est l'émeute générale. J'aperçois une femme voilée qui dissimule la trousse dans sa main mais elle ne veut pas me la rendre. Je la lui arrache des mains sans ménagement. Revenu au vélo gardé par un sympathique habitant, je vérifie si rien d'autre n'a disparu.

Je repars en repoussant plusieurs chiens, cette fois sans bâton car un gamin me l'a chapardé. Un Turc me déconseille de continuer et, ne l'écoutant pas, il m'aide à pousser le vélo puis à démonter les garde-boue. Ensuite, avec un autre, ils poussent avec moi pendant encore 2 ou 3 kilomètres.

Là, la pente est moins raide et il y a moins de boue. Je leur offre plusieurs cigarettes et l'un d'eux évoque Allah et le ciel pour me protéger. Je les remercie vivement et continue mon dur labeur.

Après la rencontre de deux bidasses gardant la frontière, j'arrive enfin au col, à 2750 mètres d'altitude, d'après l'altimètre. La neige tient depuis l'altitude 2600 environ. Au col, je suis invité dans la baraque des bidasses, à manger et à mettre un pantalon. Il est 16 heures, il y a 35 kilomètres pour retrouver l'asphalte et le soleil se couche à 17h30. Impossible, dans ces conditions. Mon seul objectif est de descendre le plus bas possible pour éviter la neige cette nuit car il en tombe sur le col actuellement.

Après maintes glissades et déblocages de la boue qui s'accumule sur les sacoches et sur le dérailleur avant jusqu'à le faire disparaître (la chaîne passe alors dans la mélasse puis sur les plateaux et la roue libre mais ça tourne toujours : merveilleuse mécanique !), j'arrive enfin dans un village à 2300 mètres d'altitude. Je me réfugie dans le poste militaire où l'on m'offre à manger et le traditionnel çay (thé) et à faire sécher mon pantalon et mes chaussures.

Ils vont chercher un habitant du village pour que j'y passe la nuit. Il m'emmène dans sa maison aux murs de terre très épais. Au sol, c'est une profusion de tapis où l'on marche en chaussettes. Nous mangeons assis

par terre, les aliments sur un grand plateau de cuivre. Dehors, c'est la tourmente, il neige et je me fais du souci pour demain.

Au réveil, la ligne de neige est heureusement à environ 50 mètres au-dessus du village, sur les pentes. Les rues ne sont qu'un borbier malaxé par le passage des troupeaux de moutons. Je récupère vélo, chaussures et pantalon sec au poste militaire et pars dans la tourmente de neige fondue.

J'ai le luxe de me tromper de chemin après 3 ou 4 kilomètres. Après 25 km pratiquement plats mais dans un infâme borbier, fourbu, trempé, recouvert de boue de la tête aux pieds par l'absence de garde-boue, j'arrive enfin à la route asphaltée et au village nommé Caldiran.

J'y fais une longue halte pour nettoyer à grande eau les sacoches, le vélo et le bonhomme. C'est l'attroupe-ment général et j'emploie un gamin pour remplir mes bidons que je vide pour nettoyer le vélo. Il repartira heureux de son pourboire. Je remonte les garde-boue et le vélo est à nouveau pimpant, bien plus propre qu'avant le col. Le sable, l'eau et la boue ont lavé chaîne, dérailleurs, roue libre et plateaux du cambouis accumulé depuis le départ de France.

Après cette tâche, je me réchauffe devant le four du boulanger qui refait cuire mes deux pains un peu mouillés. Tout est mouillé d'ailleurs et la boue est entrée un peu dans les sacoches. Vers 13 heures, je repars dans le vent, sans pluie ni neige, sur une route correctement revêtue où le vélo avance sans problème, mais pas pour longtemps, car au bord du lac de Van, à 1750 mètres d'altitude, il neige.

La route se trouve recouverte et je trouve refuge dans une pisciculture. Je suis très bien accueilli par les six hommes qui travaillent et habitent ici.

Le matin, il y a 20 ou 30 centimètres de neige et le sol est gelé. Je pars sur la route enneigée et, après 10 kilomètres, j'arrête un camion qui me prend sans difficulté. Sur le plateau, avant Van, des voitures sont bloquées par les congères. Plusieurs fois, le camion patine mais passe toujours. Arrivé à Van, je passe à la poste mais pas de courrier. Puis je me restaure dans une pâtisserie où l'on sert lait chaud et thé à volonté. Direction le car-ferry pour Tatvan situé à l'opposé du lac. Le car-ferry arrive vers 17 heures mais, trop chargé d'un côté, il ne peut être déchargé de ses wagons, car cela fait une marche de 40 cm. Vers 20 heures, en faisant descendre les camions sur des madriers de bois, il peut enfin décharger ses wagons. Départ à 21 heures et arrivée à Tatvan à 1 heure, je finis la nuit au chaud à l'intérieur car dehors il gèle.

A 6 heures, le soleil se lève. Le paysage est très joli, avec les montagnes toutes blanches derrière le port. Je pars vers 7h30, il fait beau avec du soleil mais froid et la route est sèche: le mauvais temps est fini.

Mon premier col de plus de 2000 m c'est le Parpaillon, à 2645 mètres d'altitude. Le 100ème : ce col sans nom. J'ai parfois eu des conditions difficiles pour grimper les 98 intermédiaires, mais celui-là dépasse largement en difficultés tous les autres.

François COPONET
St-Etienne-du-Rouvray (76)

CHEVEUX SUR LA SOUPE

Les cols! les Cols! il n'y a pas que cela dans la vie! Il y a aussi les forclaz, les ports, les hourquettes, les lépoas et autres boccas corses...

Mais trêve de plaisanterie, passons plutôt à une bonne blague : un article où il ne soit pas question de col, manière de varier un peu le festin et de détourner la conversation pour ne pas vous dire où j'ai encore passé tout plein de cols l'année dernière. Reprenons donc le tableau noir du N° 12 pour un nouveau pensum historique sur les routes de jadis. Sans intérêt ? Peut-être, mais cela vous évitera d'ingurgiter un récit muletier à faire passer l'Odyssée pour une bien pâle aventure.

Il était donc une fois des chemins de montagne, bons gros sentiers à vaches et à mulets que tous les amateurs de muletades empruntent encore avec délice, marchant pour une fois à côté de leur vélo plutôt que dessous. Quelques routes bien hardies se fafilaient dans les fonds de vallées les plus gâtés, les autres devant se contenter de chemins piétonniers à peu près solides tant que la nature voulait bien les laisser tranquilles, mais vite impraticables face aux intempéries vaguement cataclysmiques. L'ère Napoléonienne amena dans ses bagages sanglants quelques routes larges et bien tracées, jetées au travers des Alpes en divers endroits devenus depuis légendaires chez les cyclistes, mais ailleurs le réseau restait le plus souvent sagement rangé dans les cartons des agents voyer, attendant sous d'épaisses couches de poussière la venue du Père Noël, appellation administrative des crédits... En suivant ce régime avaricieux, les grandes voies n'étaient pas toujours exemptes de défauts, et sur les routes secondaires, cela pouvait être facilement le musée des horreurs, rendant plutôt chichiteuses nos rouspétances contre les nids de poules d'aujourd'hui. Souvent mal bâties les chaussées d'alors résistaient mal aux rigueurs du trafic par mauvais temps, et les lourds chariots aux roues étroites cerclées de fer tranchaient dans le vif des chaussées détrempées par la pluie ou la fonte des neiges, jusqu'à faire d'assez belles ornières où les piétons pataugeaient s'ils avaient le malheur d'y mettre les pieds. Jusqu'à la fin du siècle dernier, les récits sont pleins de ces visions dantesques de chariots englués sur des routes sensées donner célérité et ponctualité au trafic. En 1895 sur la route de Tignes, les voitures moyennement chargées mettaient plus de deux heures pour parcourir une longueur de trois km, les roues plantées dans des ornières d'un demi mètre, aux dires de l'agent voyer, plutôt navré du désastre causé par le manque de crédits : pour pouvoir ouvrir toute la longueur dans la gorge de l'Isère, la voie n'avait pas été empierrée, et le cloaque durait depuis bientôt quinze ans... Le gain de temps sur le bon vieux mulet n'était donc pas bien grand, et les esprits chagrins se disaient que pour aller à cette allure là, c'était vraiment pas la peine d'avoir payé tant d'impôts! Mais toutes les routes n'étaient pas comme cela, et le macadam vint recouvrir la couche de boue, si bien qu'en 1904 le courrier pour Tignes pouvait se faire à une allure nettement améliorée : les 26 km depuis Bourg-St-Maurice étaient avalés en 5h. 1/4 pour monter et seulement 3h.3/4 à la descente. Pas vraiment supersonique, mais déjà plus vélocé (et des vélos devaient d'ailleurs monter à Val d'Isère, puisqu'un hôtelier du village se plaint alors que l'empierrement de la chaussée est si grossier que les vélos ne peuvent plus rouler. Les voitures non plus d'ailleurs...

Le réseau routier Alpin date pour une grande part de la seconde moitié du XIXe siècle mais il fallut quelques décennies et des montagnes de procès verbaux pour faire entrer les chaussées dans les mœurs. De toute éternité, les gens allaient par de petits chemins, cahoteux et champêtres à souhait, bordés d'arbres penchés sur les pavés disjoints, et voilà qu'un beau jour les gens de la ville se mirent à dérouler partout des routes calibrées et toutes semblables, bousculant au passage le paysage de toujours. Pas mécontents d'aller enfin en voiture, les montagnards râlerent quand même, les routes amenant toutes sortes d'inconvénients pour eux. D'abord, ça coûtait cher, les géomètres voyant trop large et pas assez raide. Ensuite ça mangeait du bon terrain, car pour faire moins cher on passait de préférence dans les plats, ces rares plats que les anciens chemins évitaient assez soigneusement pour ne pas rogner un pouce de cultures. Et puis cela bousculait tout un système de petits canaux d'irrigations, car on irriguait au pays des torrents bondissants. L'eau était capturée très haut, puis menée par des rigoles jusque loin dans les prés, mouillant l'herbe au passage. Si l'on ouvrait de petites vannes. Imperturbables canaux déroulés tantôt dans les prairies, tantôt dans les falaises les plus escarpées, tel celui de Pellafol, perché haut dans les gorges de la Souloise, dans la descente du col de Festre. Ces caniveaux traversant depuis toujours les chemins pour aller inonder un

peu plus loin, les montagnards creusèrent donc des rigoles au travers des chaussées toutes neuves, simplement pour continuer l'indispensable arrosage... Une manière de voir les choses peut-être honorable, mais absolument pas partagée par les cantonniers fraîchement nommés et les agents voyers chargés de l'avancement de la civilisation routière! Et puisque les paysans se souciaient aussi peu de la direction que prenaient les eaux au sortir de leurs propriétés que du bon état des routes, on dressa donc quantité de procès verbaux, avant de bâtir une égale quantité de petits aqueducs pour que ces rigoles puissent poursuivre leur oeuvre au travers des routes nouvellement venues. Cette bonne habitude de faire des trous dans les routes neuves ne s'est d'ailleurs pas perdue, puisque de nos jours les Ponts et Chaussées se font encore une joie de défoncer les chaussées fraîchement goudronnées pour y passer des conduites d'eau. Ou n'importe quoi d'autre, pourvu que l'on rebouche mal la tranchée !

Les petites rigoles mouillaient les routes, et d'autres choses aussi : les canaux des moulins fuyaient, ou les fontaines répandaient des flots de glace bien lisse, comme à Bourg-St-Maurice en décembre 1851. Les rivières emportaient régulièrement digues et ponts, routine catastrophique auquel les indigènes n'avaient cessé de participer. Les déboisements intempestifs favorisaient les crues et glissements de terrains et dans les fonds de vallée on bâtissait parfois des digues pour envoyer l'eau chez le voisin plutôt que pour se protéger.. Et puisque ces routes toutes veuves et trop larges mangeaient tant de bonne place pour pas grand chose, autant s'en servir comme débarras. A Moutiers en 1822 les tas de fumier étaient si nombreux et rapprochés que les voitures étaient obligées de passer dedans. Ça sentait la campagne et dégoûtait à tout jamais les voyageurs aux narines sensibles, bien décidés à aller faire du tourisme ailleurs. Les agents de la voiries rouspétaient aussi. Un quart de siècle plus tard, les cantonniers du cru en étaient toujours à chasser les dépôts sauvages de fumiers, tâche exaltante s'il en fut, et pas de tout repos, car parfois un grincheux répondait «d'une manière ni honnête ni satisfaisante» aux injonctions du préposé. Celui-là s'en mordit les doigts car l'administration offusquée lui fit couper quatre noyers, plantés trop près du fossé de la route. Règlement, règlement...

Le fumier sentait et encombrait, mais d'autres choses gênaient sans odeurs des tas de bois, de branches, de terre, de gravats, de pierres à peine sorties des carrières. Trop larges au gré des contribuables, les routes faisaient cependant d'excellents greniers, les plus malins clôturant même un bout de la route pour faire «plus intime». Les cantonniers s'en arrachaient les cheveux, du moins ceux qui montraient un minimum de zèle dans l'exercice de leurs fonctions. Une petite moitié des effectifs, selon les rapports Tarins de 1840, car leur réputation de braves gens aussi peu futés que courageux vient de loin, la seule différence étant qu'à l'époque les plus mauvais se faisaient proprement congédier quand le poil dans la main était trop gros, ou qu'ils refusaient une mutation qui les éloignerait du lopin de terre qu'ils cultivaient en plus de leur travail routier, petit à côté interdit par le règlement, mais rendu presque indispensable par la modicité du salaire.

Leur tâche exaltante de gardiens du macadam tarin était périodiquement soutenue par l'intendance de la province, puis la préfecture, qui inondaient leurs administrés d'affiches à placarder «à l'issue des offices divins et au plus grand concours du peuple pendant deux dimanches consécutifs», étalant en long et en large toutes les misères qu'il ne fallait pas faire aux routes, depuis les entrepôts et empiétements de tous acabits jusqu'au pacage de bétail sur la chaussée (corses et basques n'ont toujours pas compris!), en passant par les exploitations forestières, interdites hors des époques de l'année où les routes sont couvertes de neige et de glaces, sauf à disposer d'un chariot capable de supporter les grumes, car une hantise des cantonniers était de voir traîner des troncs sur leurs chaussées. Ça laisse des traces désagréables (voyez les pistes forestières après le passage des bûcherons !) que l'hiver amenuise. Gelé à coeur, le sol est beaucoup plus résistant aux chocs, et le passage d'un tronc traîné par un mulet n'est plus synonyme de route à refaire. C'était aussi la saison des traîneaux et des adjudications des «gros» travaux sur les petits chemins, de manière à apporter sur le chantier tout gros matériel avec moins de dégâts qu'en été, et aussi avec moins de peine, car dans les chemins un peu scabreux il est plus facile de faire glisser les charges que de les porter. Malgré tout il se trouvait toujours des gens pressés pour faire du bois à la bonne saison et labourer dans la foulée tous les chemins de la contrée.

L'utilité de routes bien tracées, larges, aux faibles pentes et réservées à la circulation n'apparaissait pas nettement dans l'esprit des alpins du siècle dernier, un peu bousculés par la nouveauté de ces voies. Ils allaient à pieds ou à mulet depuis toujours, louvoyants sur les chemins d'un pays qui réclamait souvent plus d'ouvrages d'art que n'en pouvait bâtir les finances locales, et pour ne pas jeter l'argent par les fenêtres, ils refusaient souvent d'améliorer un chemin sous prétexte qu'il était plutôt moins mauvais chez eux que chez le voisin. Surenchère dans la ruine et le délabrement.- Et avec cet esprit, il aurait pu se passer quelques siècles avant d'atteindre par la route les village savoyards les plus reculés

L'annexion par la France allait amener les moyens financiers qui manquaient, avec la volonté politique de prouver à ces français tout neufs qu'ils avaient fait le bon choix.

François RIEU
Alberville

LA BICYCLETTE

Dans la lumière rose de l'aurore,
Dans la paix vermeille des couchés de soleil,
Où dans l'après-midi qui fait dorer
Les moissons en plaine et les vendanges aux monts.

Au long des haies aux parfums divers,
Au long des verts sentiers les sources fraîches,
Où le regard dégagé peut explorer
Des merveilleux et libres horizons.

A côté du joli jardin où des champs labourés,
Où dans la bruyère caressée par le vent,
Parmi le chant des oiseaux et les près fleuris

Sur mon cheval en acier je vais content,
En trouvant une nouvelle jeunesse,
Sain et bon et libre je me sens.

Olindo GUERRINI
Poète italien 1845-1916 - Pionnier du vélo

FORZA, FORZA, BARTALI !

Titre ronflant mais récit modeste ! Voilà des années que le col d'Olen, ce passage au nom qui chante et qui s'inscrit à près de 2900 mètres d'altitude au flanc sud du Mont-Rose, est à mon programme. Et le circuit sur deux jours que j'y ai réalisé l'an dernier peut éventuellement vous être utile.

Le camping de Saint-Vincent est petit mais accueillant et joliment situé en balcon sur le Val d'Aoste. C'est de là qu'à 6 h du matin j'entre dans le vif du sujet en me colletant avec la rude grimpée jusqu'au village. Plus haut, au fur et à mesure de l'enchaînement des superbes épingles à cheveux du «Colle Di Joux» la perspective sur le Val d'Aoste s'élargit et, au loin, le ruban de l'autoroute brille dans une brume ténue. A cette heure matinale un brave paysan valdotain et moi sommes seuls à profiter du panorama. Tout en guidant ses vaches hors de l'étable il m'aperçoit de loin et me lance au passage un joyeux «Forza, forza, Bartali !» Effectivement pour l'âge et le nez c'est O.K. mais pour les jambes c'est H.O. (hors de question). N'empêche que l'espace d'un instant, il m'a bien semblé avoir accéléré l'allure ! Aussitôt fini de me prendre pour Gino le Pieux, le paysage me captive à nouveau d'autant que derrière moi, au fond de la vallée, le Mont-Blanc fait maintenant briller au soleil son altier versant sud. La crête toute proche, une dépression dans la ligne des résineux marque l'approche du col : 1658 m. Aucune vue sur le Mont-Rose pourtant bien proche mais un immense cirrus lenticulaire indique bien cependant, dans le ciel, l'aplomb du grand sommet.

Courte descente. A Brisson, joli village de montagne, tout est écrit en français; le nom des rues n'est même pas rappelé en italien. En direction du prochain col une belle route s'élève à flanc de montagne et, de chalets en chalets, s'achève dans un alpage vers 1800 mètres. Le facile sentier qui lui succède mène en une petite heure au col «Colle Ranzola» (2171 mètres). Vent frais de-Nord-Ouest; Il est 10h 1/2. C'est un peu plus bas, dans les rhodos en fleurs, qu'il faut apprécier la beauté du Mont-Rose resplendissant de blancheur. Et à l'est, juste en face du col, la belle échancrure du Passo Valdobbia qui sera peut-être demain mon passage de retour...

Pour la descente du Ranzola, on éviterait sans doute beaucoup de portage en tirant très à droite sous le col, dès l'entrée en forêt, afin de rejoindre aussi haut que possible l'Alp Ciarolina d'où une belle route descend à Gressoney-Saint-Jean où j'arrive, moi, par le sentier, tout bêtement. De la station pimpante et animée sous le chaud soleil et la lumière du sud la route s'élève en cinq kilomètres à Gressoney-la-Trinité qui, comme son nom ne l'indique pas, est complètement germanisé (Gasthaus Winkel !...). Curieux contraste avec la terminologie française de toute la vallée ! Contraste aussi entre le grand sommet entrevu tout à l'heure depuis le col et les quelques pâles langues glacières qu'on aperçoit d'ici.

Pour le col d'Olen on peut aller au fond prendre le sentier où sont assurées solitude totale et super suée d'un long portage (je le sais, j'y étais!) ou alors prendre plus en aval sous le télésiège le chemin de chantier par lequel, dans une ambiance de manège, vous atteindrez le refuge Gabiet. Du sommet du télé-porteur les deux itinéraires se rejoignent et un bon sentier s'élève vers le col. Une jeune italienne en randonnée pédestre palpe mon sac de guidon et explique à sa fille qu'il lui faudrait le même pour ses virées... dans la vallée. Ma monture l'intéresse, c'est sûr; elle la soupèse longuement. Par contre, le cavalier, lui, la laisse nettement plus indifférente... Vous pensez bien, un contemporain de Bartali ! Cinq heures du soir, Col d'Olen (2871m.). Un dernier pinceau de soleil vers les glaciers où j'ai un jour connu de dangereux débuts de gelure dans une mémorable équipée à skis et les nuages prennent possession de l'arrête rocheuse et de l'immense pierrier où se faufile le col. Long portage jusqu'en dessous des chalets d'alpage avant de trouver enfin un chemin raide mais cyclable à freins bloqués. C'est tellement raide qu'en arrivant à Alagna j'ai l'impression d'atterrir ! Amis «100 Cols», je vous signale qu'il y a un refuge ouvert au col, un peu au-delà de l'hôtel en ruine et une arrivée éventuellement tardive au col d'Olen ne doit donc pas vous inquiéter. Quant à moi petit problème à Alagna : avec 30000 liras en poche j'avais l'impression d'avoir plein de sous. Petite chambre à la pâtisserie, en haut du village : 13000 liras, repas frugal au resto : 11000 liras, il me reste 6000 liras (trente balles) pour la 2ème étape !

Départ 5 heures du matin sous les étoiles. C'est à Riva que s'embranche le Val Vogna. Trois kilomètres de bonne route mènent à Cà Inzo. Au-delà, chemin de terre et sentier, parfois cyclable. Quand le vallon s'infléchit à gauche, il faut choisir: le continuer pour s'élever vers le col de Maccagno ou attaquer le sentier à droite pour le Col de Valdobbia. Une heure de moins pour ce dernier, mon choix est vite fait ! Séance de portage, petite chapelle au fronton de 1629, casse-croûte matinal sous les mélèzes, nuages blancs qui courent dans le ciel bleu, rhodos à profusion, sentier bon enfant... Quel bonheur d'être centcoliste ! De la grosse bâtisse juchée en travers du col s'échappe un filet de fumée. Un filet seulement car le plus épais sort... par la porte. Le gardien, tout juste arrivé d'en bas par l'autre versant, a quelques problèmes avec la cheminée. Après un café, ni très fort, ni très chaud mais partagé dans la fraternité des gens de la montagne, descente un peu raide face au panorama du massif du Grand Paradis. La préoccupante sécheresse dont me parlait le gardien oblige les sonnailles d'alpage à s'égrener vers les crêtes et les chèvres tout là-haut ont l'air de faire de l'alpinisme. Un sentier archi-raide où s'essoufflent quelques promeneurs ébahis descend en courts lacets jusqu'à Gressoney-Saint-Jean alors qu'approche l'heure de midi.

Quelques kilomètres de route et c'est l'attaque d'un sentier ombragé et agréable s'élevant jusqu'aux alpages. Au-delà, ça se corse : sentier minuscule, très raide, souvent escarpé, que la montagne domine à droite, ce qui veut dire qu'à chaque fois que la roue avant bute dans une roche ou accroche une branche il y a intérêt à avoir le pied montagnard ! Plus haut, les pentes sont plus calmes mais les nuages arrivent et j'enfile le pull pour passer vers 2h 1/2 le Passo di Frudièra (2132m). Casse croûte par-delà le col près d'un petit lac tout calme. Du portage à plein tube, c'est le cas de le dire, pour déboucher en pleine forêt sur une curieuse installation : une scie horizontale qui ne semble pas désaffectée depuis bien longtemps et qui permettait de scier sur place des troncs qu'aucun chemin ne pouvait acheminer vers la vallée. Beaucoup plus bas enfin le torrent s'assagit, le sentier aussi et je peux rouler dans la poussière, apostrophé par des faneurs de l'impossible qui n'ont jamais vu de vélo dans ce coin-là. A cinq heures j'entre dans le hameau de Graine où je retrouve définitivement le goudron. Belle descente pour toucher la vallée à 1132 mètres d'altitude à Arcesa. A Challand-Saint-Alselme (1040m.) allègre montée dans la fraîcheur du soir jusqu'au «Colle Zuccore» (1623m) où ça sent bon le foin coupé avant la super descente sur le camping de Saint-Vincent. Avec quelle joie on retrouve sa tente après de tels programmes !

André VOIRIN
Gérardmer (88)

LA NOSTALGIE DE LA MONTAGNE

Les sanglots longs
Des violons de l'Automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone...

Paul Verlaine

La montagne est en train de revêtir son étincelant manteau blanc et de fermer les accès de ses cols aux plus téméraires des cyclos. Ma bicyclette est rangée au fond du garage; elle hiberne et attend que je lui refasse une santé d'acier en vue des contraintes de l'année prochaine.

Durant ces mois d'automne et d'hiver, mes souvenirs me reviennent par milliers, comme les oiseaux du jardin du Luxembourg qui accourent en foule vers les passants qui jettent des miettes de pain. En cette période de méditation monotone, le souvenir de mes randonnées maintient en moi l'amour de la bicyclette; et l'absence de sorties cyclotouristiques, qui diminue les médiocres passions, augmente en moi celle de la montagne, comme le vent qui éteint les bougies et allume le feu.

Quand j'écoute le premier mouvement de la première symphonie de Mahler, avec ses longues tenues, ses sonneries lointaines de trompettes, ses chants de cors, ses appels de bois, je me souviens de mes premières sorties printanières dans nos montagnes vosgiennes et de mes sentiments d'admiration devant la nature qui s'éveille après un long sommeil hivernal. L'aurore aux doigts de fée qui sort de son berceau de brume, l'heure où blanchit la campagne, la lumière qui frémit à travers les branchages, sont des spectacles qui laissent aux premières randonnées de chaque saison le cachet inoubliable des merveilles de la nature qui renaît.

Progressivement, le temps abandonne le vent, le froid et la pluie au profit d'un soleil luisant, clair et beau au milieu d'un ciel net, pur et limpide. Les projets de grandes randonnées en montagne, élaborés durant les longs mois d'hiver, verront bientôt leur réalisation. Cette année, en compagnie de mon ami Jacques, j'ai effectué une randonnée alpine de quinze jours dans les Alpes de haute Provence et j'ai profité des splendeurs de nos quatre grands massifs montagneux grâce aux Brevets cyclomontagnards français. J'ai également eu l'occasion de rouler dans les hautes Vosges durant mes trois mois de stage d'étude à Colmar.

Mes randonnées en montagne me laissent chaque année des souvenirs inoubliables, car en montagne la souffrance est notre maîtresse. Nous y mobilisons toutes les forces accumulées durant l'hiver pour vaincre la résistance de la nature et pour livrer le plus rude des combats : celui de s'efforcer à se vaincre soi-même. Je me souviendrai toute ma vie des randonnées durant lesquelles j'ai souffert pour vaincre la nature, notamment du circuit des Aravis 1982 et de la randonnée du Velay-Vivarais 1983.

Lors du circuit des Aravis, que j'ai parcouru en solitaire, j'ai souffert du froid. Il pleuvait depuis le début de la randonnée; j'étais habillé avec ma tenue d'été, cuissard court et maillot à manches courtes, car nous étions en plein mois de juillet; j'arrivai au col de la Colombière trempé de part en part par la sueur et la pluie; mais au col la température frisait zéro degré, et la descente fut un véritable calvaire de frissons et de claquements de dent.

Lors de la randonnée du Velay-Vivarais, que j'ai parcouru en compagnie de mon ami Jacques, j'ai souffert de la chaleur. Il était midi; notre soleil, le roi des étés, était épandu sur la montagne et tombait en nappes d'or des hauteurs du ciel bleu; tout était muet sous la chaleur; l'air flamboyant me brûlait avec l'odeur de la souffrance; la terre et le goudron des routes étaient assoupis en leur robe de feu quand j'attaquai le col de la Croix de Bauzon; l'ascension de ce col fut un véritable chemin de croix où j'avançais de ruisseau en ruisseau pour me donner, par la brève fraîcheur de quelques gouttes d'eau, l'espoir d'en finir avec la souffrance de la chaleur.

Malgré tous ces moments pénibles, j'aime la montagne, car tout ce qui me demande aucun effort n'est que temps perdu; car la victoire sur la montagne est d'autant plus belle que l'effort pour la surmonter a été intense; car l'effort est la méditation par laquelle la volonté allume l'essor d'une passion; car l'ascension de la montagne, comme le décrit Richard Strauss dans sa symphonie alpestre, est une succession de plaisirs sensoriels: les doux présents de l'aurore, la grandiosité du spectacle alpin, les gloussements des ruisseaux de montagne, l'orage qui vous accueille pathétiquement au sommet du Galibier avec son tonnerre et ses foudroyants éclairs, les cris de marmottes, ce sympathique habitant de nos montagnes, les parfums enchanteurs de nos fleurs alpines, l'air pur et frais qui règne sur un col à plus de deux mille mètres... Comblent notre âme de jouissances.

Mais voilà déjà que les derniers rayons de soleil achèvent de mûrir les grappes de raisins de nos coteaux. Nos derniers plaisirs cyclotouristiques de la saison nous sont offerts par la sortie en famille du Kochersberg. Le rossignol se tait comme les sirènes de la montagne. Il neige. On est vaincu par le froid. Et comme chaque année, mes souvenirs éveillent en moi la nostalgie des grands espaces montagnards et des ascensions de grands cols.

Fabien DIEDERICHS

LA GRAVE PAR LE PLATEAU D'EMPARIS

Ce qui a donné envie à Fistourle de traverser le plateau d'Emparis ? Il voulait revoir la Meije. La route de la Grave, il connaissait. La sauvagerie de Malaval n'était pas pour lui déplaire mais on cherche aussi parfois le nouveau. Une photographie aérienne de Besse-en-Oisans trouvée au hasard d'un livre de géographie révélait - outre le beau grisé des toits du village - un chemin en lacets à travers pâturages et rejoignant le ciel. Un examen attentif des cartes de la région, la lecture du topo-guide du G.R. 54, des renseignements de dernière minute sur l'état de la neige à ce moment de l'année, voilà qui donne des idées. Ajoutez à cela qu'à l'image d'un grand-père de son quartier, Fistourle a tendance à penser qu'à pied un vélo peut encore à la rigueur servir de canne et vous aurez compris pourquoi un matin de tout début juillet, ses trois sacoches sur sa machine, à l'instar des paniers à provisions du papet, notre Fistourle aborda avec une satisfaction évidente le chemin de terre à la sortie de Besse (il avait répondu poliment, tout en souriant intérieurement, lorsque au dernier virage avant le village, un homme lui avait lancé, de son champ de pommes de terre, un encourageant «plus que trois cents mètres et c'est fini»).

On pouvait rouler sur cette piste. Au-delà du dernier jardin, il rencontra un bulldozer et des gens du coin en train de redessiner un virage. Il entendit les paroles ironiques lancées à son adresse : il répondit par un bonjour aimable. On lui demanda où il allait. Il n'osa révéler son intention, par peur du ridicule, et aussi parce qu'il n'était pas très sûr de lui. Il allait juste essayer d'aller voir par là-haut... Mieux vaut ne pas chanter trop tôt. Il continua son chemin et les paroles moqueuses restèrent derrière lui. Le bull avait malgré tout endommagé la route et Fistourle mit pied à terre. Un instant le vélo devint canne. Il y eut deux barrières qu'il ouvrit et referma méticuleusement. Une voiture le dépassa, soulevant la poussière de la piste. Fistourle était remonté sur sa machine et grignotait paisiblement les lacets. Deux heures après avoir quitté Besse, il rejoignit la piste de Mizoën, sous le ciel. Il chercha la trace du GR, trouva un respectable poteau de signalisation qu'il prit en photo puis partit sur le sentier. La machine était à nouveau promue au rang de canne. Fistourle s'est maintenant assis face au soleil au sommet du pâturage. Il y a des pensées jaunes et de grosses gentianes bleues. Il a sorti le quignon de pain, vieux de quatre jours (c'est bien pratique, le pain rassis, en voyage : ça ne tient pas de place et ça dure longtemps). Il a déballé le saucisson et le fromage. Il s'offre un menu de roi aux premières loges : en face de lui et au-dessus, le ciel est parfaitement bleu. La Meije est un long brillant de glace. La montée au col avait été sans surprise. Il se doutait bien que l'eau des cascades de Malaval venait de quelque part et il l'avait trouvée là-haut, large et fraîche, à tutoyer l'herbe. Pas de pont bien sûr (ça aurait servi à quoi ?). Ce qui avait été pénible, ce furent les dernières neiges, comme des grands draps blancs qu'on aurait mis à sécher sur le sol. C'était mou, ça enfonçait, le vélo était lourd, pas question de le mettre sur l'épaule mais Fistourle admit une fois pour toutes qu'il était en fait venu pour ça, qu'il redoutait pire et ce ne fut qu'une question de patience.

Plus tard dans l'après-midi, il croisa un troupeau de vaches. Le sentier courait sur le plateau. Un endroit, il dut calculer avec précision l'emplacement de ses pieds et des roues pour franchir un torrent. Des promeneurs arrivaient, venus du Chazelet. Leur présence le rassura pour la suite : la descente ne devait pas être trop mauvaise. Quand il l'aborda, il préféra abandonner la sente trop étroite et trop caillouteuse à son goût et se mit à décrire des méandres de son invention dans les herbes, avançant un peu à l'aventure, tout en gardant dans un coin de l'œil le pont du Chazelet qu'il voyait distinctement depuis un moment. Il fut longtemps au même niveau qu'un couple qui descendait aussi mais par le sentier, puis fut distancé.

En bas, il s'arrêta à la fontaine, décrocha grossièrement son vélo et ses souliers et but à satiété. Il retrouvait le goudron, exactement six heures plus tard. Il n'avait pourtant pas flâné : sur ce genre d'itinéraire où on ne sait jamais au juste ce qu'on va rencontrer, mieux vaut ne pas perdre son temps. Et en fait de temps, ce jour-là, malgré sa lenteur besogneuse, il trouva encore celui de franchir le Lautaret au soir naissant et d'aller chercher en Briançonnais un gîte pour la nuit.

Bernard CHANAS
Oyonnax (01)

LE COL-LECTIONNEUR

Depuis que le vélo accapare la plus grande partie de mes loisirs, et depuis qu'il occupe mon temps, même lorsque je ne suis pas sur les routes, j'ai eu longuement l'occasion de réfléchir à tout ce qu'il pouvait m'apporter. A ce stade, la réflexion se bornait à mettre en évidence l'aspect qui en lui, me fait profiter pleinement du temps qui s'écoule. Et dès lors il est tout naturel d'essayer d'approfondir le pourquoi de la chose. Le fait de faire de la bicyclette, implique de parcourir du paysages, des régions les plus diverses et parmi les contrées traversées les reliefs parcourus, il faut reconnaître que tous ne sont pas, à porter au pinacle !

C'est le propre de chacun de s'adapter à telle ou telle situation, de prendre ici son plaisir et de s'ennuyer là-bas ! En ce qui me concerne, à propos des paysages que le vélo m'amène à traverser, je peux dire que des lieux rendus fades par leur monotonie, ne peuvent m'inciter à les privilégier - pour ne pas dire qu'il est plus simple pour moi de les laisser carrément tomber - Je citerai pour exemple le type de voyage qui sur plusieurs centaines de kilomètres emprunterait une plaine, aussi riche soit-elle, mais totalement dépourvue de relief !

Nous y voilà ! Ne concluons pas hâtivement que je rejette d'entrée tout ce qui n'est pas montagnoux, mais il est un fait, que l'homme dans sa multitude est une individualité qui ne peut s'exprimer que dans l'existence qu'il voit tracée juste pour lui! Alea jacta est !

Depuis quelques années c'est par la bicyclette que je peux approcher les choses de la nature et par voie de conséquence la nature des choses.

Il est vrai que ma monture a longuement contribué à modifier mon initiale vision des choses. Par elle j'ai appris à connaître les arbres, à écouter les bruits des oiseaux, le cri d'une marmotte, à apprécier le théâtre des saisons. Plus je vivais avec elle, plus mon corps ressentait la nature.

Mais cette approche des êtres et des choses qui nous entourent ne s'est pas faite en un jour; je dois reconnaître aujourd'hui que les motivations qui me poussaient lors de mes débuts étaient totalement différentes ce celles qui maintenant me poussent avec force à enfourcher ma bicyclette.

Ce qui a littéralement déclenché une passion c'est la découverte de la montagne. A elle seule tout un univers. Mes premiers kilomètres dans une région de montagnes remontent à plus de dix ans, et pourtant, l'émotion qu'ils ont laissée est toujours présente !

Je me souviens de l'ascension de mon premier col, de mon étonnement à découvrir qu'il puisse exister des côtes aussi longues et qui n'en finissent jamais. Mais j'ai encore en mémoire cet ébahissement permanent au détour de chaque virage, cette découverte de la montagne telle que le vélo seul peut la faire connaître, cette approche des choses où l'effort contribue pour une large part à mettre en valeur notre environnement.

Depuis ce jour là, la montagne est devenue un lieu de prédilection, et chaque fois que j'ai pu me soustraire au rythme intensif de la vie active, c'est vers elle que je me suis réfugié.

La montagne qui pour nous, cyclistes, ne peut exister que grâce aux routes ou aux chemins qui la parcourent, nous met aussi en présence de certains lieux, relativement nombreux, appelés cols.

Il n'existe pas de massifs montagnoux dépourvus de ce type d'endroits. Le col est avant tout un terme géographique. Sa définition est toujours très controversée.

D'ailleurs en prenant une bonne douzaine de dictionnaires et encyclopédies, modernes et anciens, j'ai à chaque fois trouvé une définition différente : certaines utilisant des termes scientifiques, d'autres étant pour le moins très laconiques, et voire même douteuses.

L'on peut comprendre aisément comment celle qui décrit le col «comme passage le plus bas»... Peut faire rugir le cycliste néophyte en la matière, qui après avoir grimpé un col avoisinant les 2000 mètres est tout ahuri de voir utilisé sur un dictionnaire un superlatif suivi d'un qualificatif aussi décevant !

D'un autre côté, ce ne sont pas les termes de «thalweg» ou «ligne de faite» qui pourront lui traduire l'émotion qu'il a rencontré dans son premier col. En fait il est vain semble-t-il, lorsque l'on est cyclotouriste de chercher un définition à un terme qui tel que nous l'utilisons est indéfinissable. «Faire des cols» est devenu

un moyen détourné de pratiquer la montagne, et en ce qui me concerne si je choisis les cols comme «points de passages obligés» dans la réalisation d'un itinéraire, ce n'est point pour faire des cols, et les accumuler, ce qui pourtant à la longue devient inéluctable, mais pour parcourir la montagne à travers les coins les plus beaux.

C'est pour cette raison que je considère le col comme un moyen, comme un ingrédient nécessaire à un festin.

Le col est pour moi ce qu'une boîte d'allumettes est pour le philuméniste. C'est un simple objet, mais dont on ne peut plus se passer, et qu'il nous faut posséder. Tout mon orgueil est d'en vouloir un maximum, c'est pour cela que je deviens collectionneur.

Une telle collection est à la portée de tout le monde. Et je connais déjà beaucoup de collectionneurs, j'en connais même qui font des raffinements, et qui vont par exemple jusqu'à collectionner certaines pièces bien particulières. Je pense notamment à ceux qui ne veulent mettre dans leur gibecière que les plus de 1000 mètres, ou que les muletiers. Pourquoi pas!

Les désirs de chacun sont aussi variés et divers qu'il existe d'individus. Ils sont d'ailleurs d'autant plus légitimes que les cols sont nombreux. Le seul paradoxe, et qui pourtant fait notre joie c'est que dans ce type de collection l'objet convoité peut être visé par plusieurs collectionneurs...

Il est divisible à l'infini, chacun peut l'apporter avec lui, pour sa collection, sans léser son voisin. C'est pour cette raison que des Iseran, Tourmalet, Pégère et autres Galibier, figurent à ma «collection». Terme que je revendique d'autant plus, que celui de «palmarès» me paraît bien peu honnête.

Le col par lui-même, pour figurer à cette collection n'a pas à montrer ses cartes de noblesse, il n'a pas à appartenir à tel ou tel massif, il n'a pas besoin non plus de dépasser telle altitude, il peut être routier ou muletier, dans ce type de collection aucune ségrégation ne vient troubler notre rassemblement.

Je voudrais en cela insister sur le fait qu'un col est collectionné, non pas en tant qu'exploit, mais uniquement en tant qu'étape d'un parcours sans limite, vers une connaissance plus grande de la montagne.

Bien sûr, un col dépassant les 2000 mètres et qui plus est, offrant des passages muletiers apporte certainement plus de satisfaction, qu'un col ne dépassant pas les 50 mètres d'altitude, et ne nécessitant même pas de dénivèlement. Cependant pour le collectionneur que je suis, ces deux cols ont un point commun. Celui d'être le moyen idéal de trouver un itinéraire correspondant à une bonne randonnée.

En effet grâce à eux, je peux poser les premiers jalons qui donnent l'ébauche d'un circuit facile à trouver. C'est pour, cette raison, que je considère le col comme une curiosité, au même titre qu'une église, qu'une grotte, que des ruines ou divers autres lieux dignes d'intérêt qu'une carte routière nous indique par de petits signes conventionnels.

Quant à l'idée des «Randonneurs Sans Frontières» de Montauban d'organiser une randonnée permanente regroupant l'ensemble des Emetteurs de télévision, elle recoupe en une large part, le but recherché par les collectionneurs de cols.

Il est vrai que pour accéder à ces relais de télévision, souvent placés sur des points culminants il est souvent nécessaire d'emprunter le trajet d'un col. La randonnée en elle-même peut même faire l'objet d'une collection, dans laquelle les intéressés peuvent accumuler tous ces émetteurs, où les prendre en photo et établir ainsi un album complet des relais TV de France !

Si je parle de cette randonnée, à propos des collectionneurs de cols, c'est qu'elle est tout à fait dans l'esprit de ces derniers, et qu'en outre elle permet de quadriller tout un pays en passant par ses points de vue les plus remarquables.

Stéphan KOTHE
Montauban

D'ARGELÈS À ZUGARRAMURDI

Il y a toujours des Pyrénées pour effectuer des randonnées à vélo, à pied ou à ski.

A comme Argelès sur mer. Suivant où l'on se tourne, c'est le début de 200 km de plage, d'une admirable côte rocheuse (Vermeille, puis Brava) ou de 400 km de Pyrénées.

B comme Bidassoa. Le fleuve qui sépare la France de l'Espagne sans désunir les Basques. Remontez-le (c'est facile) depuis Hendaye : une révélation : un paysage de montagne à moins de 100 m d'altitude !

C comme Cauterets. Presque au fond d'une vallée en cul-de-sac ce n'est pas un centre idéal pour des excursions à vélo. Mais les promenades à pied y sont merveilleuses : ne manquez pas la montée au refuge Wallon par la vallée du Marcadou (à ski de fond l'hiver).

D comme Donibane. St Jean, en basque. Lohitzun, c'est «de Luz»; Garazi, c'est «Pied de Port». Les deux extrémités d'une promenade cycliste avec des amis luziens, un bon repas une excellente journée malgré la pluie.

E comme Euskadi. Nom local des 7 provinces basques réparties des 2 côtés de la chaîne. Une côte battue par les rouleaux, des maisons typiques (Ainhoa) des montagnes vertes et de belles vallées (Nive, Bidasoa).

F comme Font-Romeu. A 1800 m d'altitude, le domaine du soleil Le CNRS lui fait fonctionner un four, l'EDF une centrale. De grandes forêts. Un air salubre aux sportifs, n'est-ce pas Platini ?

G comme Gavarni. En juillet-août, évitez le boulevard aux ânes un chemin parallèle est à 20 mètres. Malgré la foule, mérite qu'on laisse son vélo 2 heures au village pour aller jusqu'au cirque.

H comme Hendaye. La plus vaste plage de France, la dernière aussi. Terminus des trains espagnols et du raid de Cerbère. Aux environs, la Bidassoa et le Jaizkibel. Allez aussi découvrir Biriadou.

I comme Isard (vous avez dit «isard»?). Le chamois des Pyrénées. Facile à voir depuis la création du parc national (Marcadan, Pic d'Ossan).

J comme Jaizkibel. Une incursion en Gipuzkoa. La route en corniche domine d'abord l'estuaire de la Bidassoa, Hendaye et Fontarrabie; puis, après l'église de Guadalupe, les flots de l'Atlantique de plus de 400 mètres.

K comme Kakouetta. Au bord d'une route étroite qui mène à Ste Engrâce, un chemin remonte un torrent entre 2 falaises hautes et rapprochées.

L comme Luchon. Un des rares centres propices aux randonnées cyclistes en étoile. Même si les godillots sont lourds dans le sac de guidon, prolongez ces randonnées à pied. Le lac d'Oo et le port de Vénasque en valent la peine.

M comme Mar i Monts. En Catalan, les deux attrait des Pyrénées Orientales. Profitez des deux sur la D 86, de Collioure à Banyuls par le «Balcon Madeloc».

N comme Néouvielle. Les vélos peuvent monter (mais les voitures aussi) à Cap de Long ou au lac d'Aumar. Laissez-y le vélo et continuez à pied.

O comme Orgambideska. Avec son compère Burdinkurutzeta, deux cols aussi faciles à escalader qu'à épeeler.

P comme port. Le nom commun de la plupart des cols pyrénéens. Le nom propre d'un col ariégeois, qui devient plus facile vers le sommet, si l'on vient de Tarascon.

Q comme Quéribus. Citadelle cathare des Corbières, face aux Pyrénées. Accessible avec un petit développement depuis le Grau de Maury, lui-même assez pentu.

R comme Roussillon Roman. Un ensemble unique d'églises et de cloître bientôt millénaires : Arles sur Tech, Elne, Serrabone, St Martin du Canigou, St Michel de Cuxa.

S comme St martin du Canigou. On peut y aller à vélo, m'avait dit l'hôtelier de Vernet. Même avec un «tour de roue», ce n'est pas sûr. Certes, le chemin est goudronné, mais il faut, outre négocier les lacets, contourner les touristes nombreux l'été. Laissez votre vélo 2 heures à Castell et allez voir ce haut (ô combien) lieu de l'art roman.

T comme Tourmalet. Indiscutable dans cette liste consacrée surtout au vélo. Après 20 km de montée ininterrompue, il y a encore des cyclistes qui se lancent sur la piste poussiéreuse des Lacquets. Encore 20 minutes à pied, on est à l'observatoire. Si le temps le permet, on découvre la plaine aquitaine, le Néouvielle et le phare de Biarritz (?).

U comme Ur, village de Cerdagne, inconnu des verbicrucistes cruciverbistes.

V comme Venta : l'épicerie frontalière espagnole. On en trouve à tous les passages transpyrénéens de Béhobie à Cerbère. Les amateurs de pastis y sont nombreux, tant à Ibardin et Dancharia qu'au Perthus. Gare aux douaniers !

W comme Wisigoths : les responsables du Roussillon Roman.

X comme Xatard : col des Aspres : ce n'est pas drôle d'y monter d'Amélie. Il vaut mieux y venir du col de Llauro par le col de Fourtou et l'ermitage de la trinité.

Y comme Yo soy Espanol. A arborer lors des excursions tra los montes en ces temps de brouille Franco-Espagnole ? Pas sûr! Basques et Catalans feignent d'ignorer tout ce qui vient de Madrid.

Z comme Zugarramurdi. Village navarrais près de la frontière, à peine plus grand que sa plaque. Un chemin goudronné ramène à Sare, passant devant des ventas.

Et aussi Artouste, Aspin, Castelnuou, Céret, Foix, Galamus, Itxassou, Lescun, Paillole, le Pic d'Ossau (alias Jean-Pierre), la Rhune, St Bertrand de Comminges tous m'ayant, à leur manière, laissé de merveilleux souvenirs.

J.C. BERTHOMIER
Orléans (45)

LE COL DU CHAPUT 2209 M

Entre St-Colomban-des-Villards et la Toussuire

Ce dimanche 22 août 82, après dissipation des brumes, nous sommes 4 : Marie, Nicole, Lucien et moi qui, vers 9 h 30, quittons la Paute près de Bourg d'Oisans pour Allemont, la vallée de l'Eau d'Olle et le col du Glandon - 1924 mètres, St Colomban-des-Villards (midi). Dans le village, on doit quitter la D 527 pour s'engager sur la droite en direction du hameau de la Pierre. Le goudron disparaît, la route devient pentue et délicate à négocier car l'humidité et le passage des exploitants forestiers ont dégradé le sol en terre battue. Cette route, longtemps dans la forêt, offre de rares panoramas mais ceux-ci sont superbes.

La montée à bicyclette s'achève après 7 km dont la pente moyenne se situe autour de 10%. La route finit dans la prairie sur un épaulement panoramique. Il est 13 h 15 et nous profitons du site pour prendre un léger repas. Il faut compter une heure de marche, sans portage de bicyclette, pour arriver au col du Chaput situé sous le sommet du Grand Tru.

Le sentier, toujours dans la prairie, conduit en direction de la Tête de Bellard que l'on n'atteint pas. Le coup d'œil est intéressant, d'un côté sur St-Colomban-des-Villards qui apparaît au loin, alors que sur l'autre versant, juste au-dessous, les constructions de la Toussuire altèrent un peu la quiétude du paysage. Il faut environ 20 minutes pour arriver à la Toussuire par une route poussiéreuse que nous partageons avec les piétons, les vaches et quelques motos vertes. Quatre kilomètres de belle chaussée goudronnée et descendante nous conduisent au Corbier où les grands immeubles habillés de bois essayent de s'intégrer au paysage. A l'entrée de la station, nous quittons la route au profit d'un chemin carrossable, en terre, très pentu, en direction du col d'Arves - 1752 mètres. La pente d'abord, puis l'état du chemin obligent à marcher. Nous mettons 45 minutes pour atteindre le col situé dans la brèche sur la gauche, à partir duquel 10 minutes suffisent pour descendre à La Chal où l'on retrouve le bitume qui, en 3 km nous ramène à St-Sorlin-d'Arves. Il ne reste que 7,5 kilomètres pour déboucher au col de la Croix de Fer - 2068 mètres avant de plonger sur le barrage de Grand Maison en cours de construction, Allemont puis La Paute. Chasseurs de cols, à vos cartes ! Vous pourrez glaner au passage quelques unités dont un col à plus de 2000 mètres.

Résumé :

120 kilomètres. Dénivelée : 3200 mètres.

Durée : 8 à 10 heures dont 1 h 45 de marche - A éviter les jours de pluie.

Aucun problème d'orientation.

Pierrot CRET

LES BALCONS DE BARDONECCHIA

Il est possible, en trois sorties au départ de la Vachette (3,5 km au N.E. de Briançon), de faire le tour des remarquables belvédères que sont le col de Désertes, la Chapelle de la Madonna Catolivier, le col de l'Echelle, la pointe Colomion, le col de la Mulattiera, le Mont Pramand et le Mont Jaffereau.

I - VALLON DES ACLES, COLS DE DESERTES ET DE L'ECHELLE

Après la facile remontée de la Vallée de la Clarée jusqu'à Plampinet (0 h 35, altitude 1482 m, 10,8 km), on aborde un exercice d'un tout autre genre avec les 3km de route caillouteuse et pentue qui conduisent de la vallée au replat qui précède la chapelle Saint-Roch (alt. 1846 m). La pente moyenne est donc d'environ 12%, mais elle est pire par endroits; par exemple, la ligne droite de 250 mètres qui sépare les deux derniers lacets frôle le 16%; en compensation, la pente s'adoucit peu avant la chapelle et on roule ensuite en terrain pratiquement plat jusqu'aux chalets des Acles, habités l'été par des bergers (1 h 25). Sur leurs conseils, nous sommes repartis (1 h 35) en direction du col de Désertes en utilisant le sentier de la rive droite, bien que celui d'en face soit théoriquement, d'après les cartes, de meilleure viabilité. On parvient sans encombre et à bicyclette, à l'altitude 1940 m (1 h 45, 16,7 km) à partir de ce point, il est préférable de continuer à pied.

Le sentier (non balisé) est facile à suivre et agréable, sauf dans un secteur dévasté par une gigantesque avalanche où l'on doit cheminer dans le lit du torrent (à sec, mais caillouteux). On retrouve le sentier à l'altitude 2110 m (18,3 km); un peu plus haut, il fait un coude (signalé par un cairn) pour contourner par le nord les rochers qui barrent le fond de la vallée; la pente s'accroît et on arrive à bifurcation (second cairn, 3 h 05, alt. 2270 m, 19,1 km) où on laisse à gauche le sentier du pas de l'Ours. En progressant à travers des pâturages ou des éboulis peu raides, on parvient à ce que l'on prend facilement pour le col et qui n'est en fait que le début d'une moraine longue de 800 mètres, sur laquelle le sentier, quasi-cyclable, continue à peu près horizontalement jusqu'au col (3 h 45, alt. 2549 m, 21,5 km). On y découvre un panorama splendide, dont nous avons pleinement profité le jour de notre passage, grâce au temps très clair, en particulier, la moitié sud-ouest de la crête qui va du col de la Finestre à Sestrière, dont la route stratégique est bien connue des cyclotouristes, apparaissait nettement, pour une fois débarrassée de ses traditionnels bancs de brouillard.

Après 40 minutes d'arrêt, nous avons abordé la descente. Le haut du versant italien est raide (on l'aperçoit quelques instants depuis la S.S. 24, quelque part entre Cesena et Oulx) mais le sentier (balisé, un trait brun-rouge) y est bien tracé. Un quart d'heure plus tard, on arrive au «Bivacco Passo Désertes» (alt. 2460 m) abri en béton sommairement équipé. Un peu plus bas, nous nous apercevons que notre sentier de piétons est en fait la partie non recouverte par les éboulements d'une ancienne voie d'au moins deux mètres de large, avec murs de soutènement de part et d'autre, probablement vestige de route militaire. Dans un lacet (4 h 50, alt. 2330 m, 22,5km) on laisse à notre droite un sentier qui part en direction du Chaberton. Cette sommité, bien reconnaissable à ses huit tourelles bétonnées, a fait son apparition pendant la descente et on aperçoit même une partie de la route qui conduit jusqu'au sommet (3136 m), dont on parlera une autre fois. Un peu plus bas, on quitte le sentier principal pour se diriger à vue (hors sentier, traces de passage) vers un sentier de terre battue que l'on aperçoit sur la gauche, au pied de la pointe de Cloutzeau. La végétation réapparaît, le premier mélèze rencontré (6 h 00, alt. 2260 m, 22,9 km) marque le début de la partie cyclable; le sentier, en excellente terre battue, s'élargit et descend en pente douce; les arbres sont suffisamment clairsemés pour permettre de jouir de la très belle vue.

Au carrefour (6 h 25, alt. 2060 m, 26,5 km) on se dirige (poteau indicateur) vers la chapelle de la Madonna Catolivier (alt. 2105 m); sa situation sur un promontoire en fait un excellent belvédère, bien que la vue au N.O. soit un peu gênée par la forêt. Un livre d'or recueille les impressions des visiteurs. En aval du carrefour, la route est ouverte à la circulation et devient un peu plus caillouteuse; on atteint les hameaux de Vazon (alt. 1650 m, 32,5 km) puis Pierremenaud (7 h 20, alt. 1440 m, 35,4 km). A partir de là, la route qui descend sur Oulx est goudronnée mais il est préférable de rester au calme et en altitude, en l'abandonnant 850

mètres plus loin, dans un lacet, pour prendre à gauche une route forestière en terre, qui conduit à Château-Beaulard (1) (7 h 50, alt. 1390 m, 41 km) en s'écartant peu de la courbe de niveau 1400. De là, on plonge sur Beaulard (descente rapide, en lacets, sur mauvais goudron) et on retrouve, pour quelques kilomètres, la grande route de la vallée. On effleure le sud de Bardonnèche et, par Mélezet et le col de l'Echelle, on rejoint la vallée de la Clarée entre Plampinet et Névache. La route du versant N.E. («italien») du col n'est pas revêtue mais la montée est assez douce (sauf sur un km environ) et ne dure pas longtemps. On a, avant les tunnels, un beau point de vue sur la vallée que l'on vient de quitter.

(A suivre).

(1) Je respecte la toponymie des cartes italiennes, les cartes françaises appellent cette localité Castello.

Lucien CHEVALIER

OÙ LE MULET N'EST PAS CELUI QU'ON CROIT...

Pendant mes congés de juillet j'ai effectué, en compagnie d'Alain, la Randonnée permanente du Reblonch; une création du Club Cyclo de Thones.

Une trentaine de cols à se mettre sous les roues; de quoi satisfaire les plus gourmands du club des Cent Cols !

Aravis, Colombière, Arpettaz, Saisies, Forclaz, Glières, figurent parmi les plus huppés du circuit, sans oublier... celui de Bassachaux.

Ce col est le trait d'union entre la vallée de Morzine et celle de Châtel. Les notes fournies par l'organisateur nous préviennent que : «Le col compte cinq kilomètres de route non revêtue à ce jour. Le port de chaussures, genre «pataugas» est vivement conseillé.».

Sur quel os allons nous tomber !

Bof! Après tout, nous en avons vu bien d'autres avec en particulier la descente aux enfers du col du Granon, côté hameau de Granon ou même la montée du Port d'Aula où il est bon d'avoir des talents d'équilibriste. C'est par la pimpante station de Morzine que nous avons décidé de «l'attaquer». La route serpente dans les alpages puis dans les bois. Nous découvrons le joli lac de Montriond dont les eaux vertes s'enchaînent dans une ceinture de mélèzes. Trois kilomètres plus haut, nous débouchons aux Lindarets dans une zone de pâturages.

C'est un de ces lieux touristiques où l'on vend les habituels produits de la montagne. Des chèvres (certainement les seuls vrais indigènes de l'endroit) déambulent très à l'aise, parmi les voitures et les chalands. L'une d'elles a la malencontreuse idée d'aller se gratter contre le vélo d'Alain et y met tant d'ardeur qu'elle finit par le faire tomber. Fureur noire de mon camarade ! Il voue aux gémonies la stupide bestiole qui s'éloigne en rigolant dans sa barbichette; c'est du moins ce qu'il me semble...

A la sortie du hameau, nous laissons la route goudronnée pour nous engager sur un vaste plateau. Un randonneur pédestre va nous indiquer la direction à prendre car nous avons le choix entre plusieurs voies sans aucune signalisation.

C'est donc par la gauche et «tout à gauche» que nous nous élançons gaillardement vers le col de Bassachaux... Pour être presque aussitôt stoppés par la rudesse de la pente, la caillasse abondante et les ornières profondes. C'est d'ailleurs dans l'une d'elles qu'est venue s'échouer une Jeep 4 x 4, présentement abandonnée à son triste sort par son propriétaire. Mauvais présage car si un véhicule tout-terrain n'a pu réussir à passer, comment nous, pauvres humains sans crabot, allons faire ?

De plus le ciel se met au diapason. Il roule de gros nuages noirs et le vent forçit; c'est un orage qui se prépare. De toutes façons nous n'avons plus le choix car il est déjà 18h.30. Il nous faut absolument arriver à Châtel avant la nuit et si possible avant la pluie. Rassemblant notre énergie, nous nous hissons sur le sentier, poussant le vélo en ahanant; nous devons nous arc-bouter tant le pourcentage est sévère, le coeur battant la chamade !

Faute de pataugas, je dois reconnaître que les chaussures cyclo à semelles crantées s'avèrent efficaces dans ce genre de terrain. La route est coupée par des tranchées profondes et larges qui nous obligent fréquemment à soulever le vélo lourdement chargé et à le propulser sur l'autre rive.

Travail de romain ou plutôt de mulet !

C'est bien d'actualité. Nous sommes sur de ces chemins muletiers naguère fréquentés par des quadrupèdes transportant du matériel ou des marchandises. Or ils ont, depuis belle lurette, disparu de cette contrée. Pourtant, les sentiers dits muletiers sont toujours empruntés. S'ils gardent cette appellation, c'est certainement parce que des bipèdes ont remplacé les animaux de service. Les bipèdes, vous l'avez deviné, ce sont les cyclos que l'on rencontre en pareils lieux, pliant sous le fardeau de leur propre monture !

Foin de ces élucubrations ! Mulets ou pas, nous progressons quand même malgré les embûches dressées sous nos pas et finissons par aboutir sur une sente nous obligeant de nouveau à faire du portage.

Nous atteignons enfin un plateau herbeux d'où part un chemin en pente douce. Un panneau directionnel en bois nous indique que c'est bien celui qu'il faut prendre pour arriver au but.

Ce sera l'affaire d'une dizaine de minutes seulement car, de mulets, nous redevenons cavaliers; situation nettement plus en conformité avec notre discipline et permettant, par ailleurs, un cheminement plus rapide. Lorsque nous débouchons au col, nous découvrons côté Châtel un paysage d'une beauté farouche et même quelque peu diabolique. Sans doute est-ce un effet de la lumière ambiante, couleur lie-de-vin. L'orage est sur le point d'éclater, déjà de grosses gouttes de pluie s'écrasent à terre, aussi nous lançons-nous, sans plus attendre, dans la descente goudronnée qui mène vers la vallée. Alain n'a pas franchi 500 mètres, qu'il fait la plus belle chute de sa carrière de cyclotouriste !
Je soupçonne la chèvre des Lindarets de lui avoir jeté un sort... Mais ça, c'est une autre histoire !

Jean-Jacques LAFFITTE
NIORT (79)

SANS RANCUNE

C'est par un samedi, premier jour de septembre, que je décide de partir taire, pour la dernière fois, le col de la Croix de Fer. Il est plus de 9 heures quand je quitte le camping de Bourg d'Oisans car j'attendais depuis 2 heures que les timides rayons du soleil me réchauffent, le fond de l'air est frais...

Après Allemond, je longe allègrement la première retenue d'eau de Grand-Maison, je constate que le niveau de l'eau a monté depuis le mois de juillet (à l'occasion de la Marmotte). Je passe un grand bâtiment blanc d'EDF et je m'arrête au feu, il est rouge et je rappelle que je suis un cyclotouriste. Sur ma droite il y a une route, toute caillouteuse, qui part du Vaujany et sans hésitation je l'emprunte en changeant mon programme (aujourd'hui : tourisme). La route, après un début difficile, verre et cailloux, présente maintenant un aspect plus accueillant. Le goudron est roulant et la pente non négligeable, j'ai appris plus tard que la dénivelée entre le premier barrage et Vaujany respecte le 10% sur environ 6 kilomètres. L'ascension est fort agréable, je pédale tout en admirant le paysage, avec ces torrents, ces cascades et ces hameaux typiques, flambants neufs. Après Vaujany j'aperçois, sur ma droite, un remonte pente et la route continue toujours à monter, l'effort commence à se faire ressentir et je m'obstine à rouler jusqu'au bout du bitume. Maintenant l'asphalte a disparu et j'arrive à un dépôt d'EDF, de camions et de pierres. Un chemin semble flâner à travers la montagne, tout en gardant une direction ascensionnelle. Y aurait-il un col dans les parages ? Un nom nouveau à rajouter au palmarès ? Mes yeux pétillent de joie, mes oreilles sont dressées et aux aguets, mon vélo piaffe d'impatience à l'idée d'une découverte non programmée. Bref le pied...

Mes mains agissent automatiquement, je mets le petit plateau, un 30 dents, je grignote, bois un coup (tout en pédalant) et me voilà parti sur ce chemin hostile et interdit aux véhicules étrangers au chantier (il y a un joli panneau). Telle une aventure du Far West, ma monture cherche plusieurs fois à me désarçonner. Le passage des voitures, dédaigneuses ou admiratives, complique mon odyssee mais le moral, comme le temps, est au beau fixe. Le chemin se transforme en boulevard, boulevard de verre, de cailloux et de pierres. Les virages sont plus relevés, la trajectoire plus hésitante, les voitures plus rares et les marmottes plus bruyantes.

Tout à coup une corde élastique me barre le passage. Y aurait-il un guet-apens ? Je mets pied à terre, renifle le vent pour déceler la présence d'un ennemi. Il n'y a qu'un troupeau de vaches et je continue mon chemin. Quelques hectomètres plus loin, à la suite d'un virage, j'aperçois une pelleteuse. Arrivé à la hauteur de cette sentinelle je suis obligé de continuer à pied, le chemin n'est plus tassé. Je m'obstine et persévère pour l'attribution d'un nouveau col. Oh désespoir ! Après quelques minutes de marche commando, je découvre le flanc de la montagne, tout en granit, et un peu plus loin un drapeau à portée de mains, flottant au vent, qui symbolise le terme de cette excursion. Malgré ma décision d'abandonner provisoirement la bicyclette, je ne peux passer car je ne suis pas équipé pour l'alpinisme. Le col du sabot ne sera pas vaincu cette année, et je repars en maugréant sur la montagne et cet effort gratuit. Je regarde la face nord du pic blanc, au-dessus de l'Alpe d'Huez, avec ses glaciers et cette roche qui transpire de tous ses pores, puis je redescends, bredouille.

Le col du sabot sera peut-être une route goudronnée, en raison de la largeur de sa trace et de ses gués (des tuyaux de béton enterrés la traverse). Elle est parallèle à la vallée de l'Eau d'Olle et elle reliera les 2 retenues d'eau de Grand-Maison. Ainsi, avec ses 2100 mètres, le col dominera celui du Glandon et celui de la Croix de Fer, il faut lui laisser du temps pour se façonner. Je lui donne rendez-vous dans 2 ans, pour nous revoir. A bientôt.

Raymond CHARRAS (69)

GROS BRAQUETS S'ABSTENIR...

Nos vacances l'an dernier (celles que j'ai passées avec ma femme en septembre et non avec vous-autres au mois de mai) nous ont amenés à visiter les monts du Cantal et une partie du Pays Basque. C'est de ce dernier que je veux vous entretenir.

Je connais presque toutes les Alpes, presque tout le Massif Central et la moitié sud des Vosges (à vélo, s'entend) mais je vous jure que les Pyrénées vous réservent des surprises, même en dessous de 1000 mètres. Nous étions donc au camping de Etche Quequechose à Cambo-les-Bains, une fort gentille et accueillante petite ville, même en ces temps troublés et de ce camping on voyait une colline avec deux gros réflecteurs métalliques au sommet. D'après la carte, ce devait être le mont Artzamendi (926m) et je décidai d'aller y faire un tour en glanant quelques petits cols au passage.

Pour ceux qui ne connaissent pas, il faut dire que le Pays Basque est très vallonné. Ce n'est qu'une série de petites croupes, donc de descentes et de montées courtes : 500 à 1000 mètres de long pour 50 à 100 mètres de dénivelée, ce qui donne un pourcentage moyen de 10%, mais nous savons tous que la moyenne est une vue de l'esprit, ce qui fait que le 15% est courant à mi-hauteur de la sinusoïde (diable, je ne fais pourtant pas un cours de maths !). Pour résumer, disons que le Pays Basque, ça monte ou ça descend et, comme on passe plus de temps à monter qu'à descendre, surtout sur des pentes abruptes, eh bien ! Ça monte tout le temps. Voilà !

Me voici donc parti vers Espelette, une bien jolie bourgade avec ses maisons blanches à volets rouges (la Bretagne c'est blanc et gris, le Pays Basque c'est blanc et rouge) et ses industries artisanales, dont la culture et le séchage du piment rouge aussi, naturellement.

Dès la sortie d'Espelette je vois mon premier col, les Trois Croix (511 m) mais je suis obligé de regarder la carte IGN au 100.000e de très près pour y parvenir car il me faut suivre un dédale de chemins vicinaux en mauvais état, pour finir par du non goudronné très pentu, donc très raviné, donc très très caillouteux. La vue est belle, le temps étant bien dégagé et au loin on distingue la côte Basque, que je n'ai pas encore visitée mais les trois croix doivent être virtuelles, car je n'en trouve pas une.

En regardant le terrain et la carte, il me semble que le GR10 est cyclable et que le suivant pendant 5 km je pourrais arriver au col de Veaux (555m), au pied du Mont Artzamendi, tout en glanant au passage les cols de Zuharrateaco (566m) et de Gorospil (662m), au lieu de redescendre dans la vallée et de faire un détour de 15 à 20 km. Alea jacta est ! C'est parti mon kiki. Le premier kilomètre est en descente assez rapide (sur caillasses, naturellement) et je me dis que je devrais peut-être envisager l'achat d'un mountain-bike, mais pourquoi donc, puisque ça fait des années que nous, collectionneurs de cols, faisons tout ce que nous voulons avec nos vélos habituels, n'est-ce pas Michel Verhaeghe ?

Les 500m suivants, par contre, ça grimpe et ça grimpe bien; qu'importe, je les ferai à pied mais le moins possible car, je dois bien l'avouer, j'ai horreur de marcher; non pas que je trouve ça déshonorant, non, du tout, mais tout simplement parce que grimper une pente raide en poussant un vélo qui sautille sur des cailloux est encore plus désagréable que de pédaler en cahotant sur le 26/26. Du col de Zuharrateaco (ah ces noms basques !) au col de Gorospil, le GR10 est quasi plat, sinuant le long de la courbe isométrique. Je pédale donc à l'aise sur un sentier herbeux sur le flanc d'une pente abrupte. J'entends un bruit de moteur et vois bientôt dans un pré en contrebas un paysan maniant avec difficulté une moto-faucheuse sur une pente de bien 30%. Tout à coup il m'aperçoit pédalant bien tranquillement bien au-dessus de lui et je me dis que s'il doit avoir l'habitude de voir des cavaliers sur ce chemin (j'ai trouvé pas mal de crottin en route), il n'a pas du en voir beaucoup sur une monture bicycle !

Mais prenons un raccourci dans mon histoire : me voilà au col de Veaux, sur du goudron de nouveau et au pied de la route montant à la station radio-électrique du Mont Artzamendi. Je suis à 555 mètres, le sommet est à 926 mètres mais la route descend encore un peu avant de remonter et, à la regarder, elle a l'air ensuite de bien monter. Le bout de roue-libre étant terminé, je mets tout à gauche et j'attaque - oh ! Tout doucement. La carte Michelin indique trois chevrons et ajoute même en clair : 14%. Mon expérience me dit que

Michelin est bien en dessous de la vérité. De temps en temps, je m'arrête un instant pour reprendre mon souffle et puis je continue. Il n'y a que 3 km à faire mais ils valent leur pesant de sueur.

Alors que je suis à 500 mètres du sommet, je vois une fourgonnette des Télécoms qui redescend et je l'arrête pour savoir à quoi servent les curieuses antennes au sommet. Le chauffeur me dit qu'il s'agit de la liaison troposphérique des PTT avec le Portugal; il me complimente ensuite sur mon courage et me dit que la pente moyenne est de 18% avec des passages à 23%. Enfin, peu importe le chiffre exact du pourcentage, c'est raide, ça je peux vous l'affirmer.

Enfin le sommet. Je pose mon vélo, vide mon bidon et fais un tour à pied pour jouir de la vue dans toutes les directions. Et puis je retourne au camping, en attrapant mal au mains à force de serrer les freins sur la descente. Je n'aurai fait que 40 km mais des bons, de ceux qu'on se rappelle !

La fin de l'histoire, c'est que revenu au camping j'ai voulu emmener Nicole, mon épouse, jouir de la vue du Mont Artzamendi en cette belle fin de soirée. Nous voilà donc parti en voiture, ce n'est qu'à 20 km. Eh bien ça fait 7 ans que j'ai ma 504 et c'est la première fois que j'ai vu le radiateur bouillir ! Cela ne m'était jamais arrivé auparavant, même en tractant une caravane en plein été ! Nous avons donc laissé Idéfix (la voiture) le nez au vent et le capot ouvert pour retrouver son souffle pendant que nous faisons le tour à pied du sommet et, au retour, j'ai refait le plein du radiateur avec le jerrican d'eau que j'ai toujours dans le coffre depuis la Randonnée des Trois Cols (Bonnette, Larche, Lombarde) pour des cyclistes assoiffés.

Oui, les Pyrénées existent bien et si vous en doutez, venez y faire un tour. Mais avec de tout petits braquets...

Philippe MEYER
Leognan (33)

COLLADURATHÉRAPIE

Colonie de cols dans le colimateur pour la collection
Colloque entre collègues pour collaborer à la collecte,
Cols blancs, collets montés, cols bleus, colistiers en collusion,
Collégiale en colonne, colletons-nous à ces collerettes.

Posons colback, coltins, et colinettes
Vidons côlon du colombin de collations
Chassons colias, colaspidèmes et collètes
Gravissons sans colère, colosses en colimaçon

Aérien coli, légère collette, lunaire collins, pensons;
Jolies colchiques, creuses coloquintes, dopant cola en tête,
Forte colique, aeil à collyre, caeur collapsus, évitons;
Grand de Colombey, libérés de Colditz, héros de Colombes en fête.

Front colloï, marche en colpode, cheveux colgate,
Mains collodion, colloïde en besoin, collongite en poumons. descendons,
Vers collines, doux collets, chants colibris, sans hâte,
et colifichets colorés, fièrement collectivement recevons.

Colossalement votre POULAIN

UN PETIT TOUR EN PAYS BRIANÇONNAIS

Pour ce premier samedi de septembre, les C.T.G. ne sont pas nombreux et j'accepte, en compagnie de René, une invitation à Villard-d'Arène.

Le temps est beau, ce qui diminue un peu l'inquiétude que l'on peut avoir d'une randonnée préparée par Jules. Pourtant, aujourd'hui, la sortie ne sera pas pénible : 80 km environ avec 2000 mètres de dénivelée. Elle sera par contre d'un grand intérêt touristique.

Nous partons donc de Briançon. Après un passage chez le boulanger de Villar-St-Pancrasse, c'est un autre passage mais à 15% celui-là qui nous attend. En mettant son 32, René me dit en grimaçant : «ça commence bien !». Mais la pente disparaît brusquement. Le goudron aussi d'ailleurs. Nous voilà sur la route forestière qui nous conduit aux chalets de Melezen. Entre les mélèzes, le panorama sur le bassin du briançonnais est splendide et la pente est régulière à 6/7%. Après une petite descente, nous arrivons aux chalets des Ayres. Il nous faut continuer notre chemin en direction du Lac de l'Orceyrette.

La pente est plus dure et un automobiliste se gare pour mieux nous croiser, il doit être cyclo ! L'arrivée à l'Orceyrette nous ravit, le coin est magnifique. Après une crevaison (impair'latex) et une brève consultation de la carte, nous nous dirigeons vers le col des Ayes. Au milieu de la forêt, la pente devient encore plus dure et, entre deux cailloux, mon 32X24 me semble beaucoup trop grand. Heureusement le chemin s'arrête... Nous sommes à 2000 mètres et le col que l'on aperçoit est à 2480. Le sentier est bon, il se fait très bien en espadrilles. René et moi poussons nos vélos tant bien que mal alors que Jules l'a mis sur l'épaule et semble monter avec facilité.

Après 35 minutes de marche (pour René et moi) nous arrivons au col. Devant nous, le mont Viso et, derrière, les Aiguilles d'Arves. C'est avec ce panorama que nous nous installons pour manger un peu. Après une petite sieste, il nous faut descendre et lorsque René aperçoit Jules enfourcher son vélo sur cet étroit sentier descendant à 25%, il devient inquiet. Nous imitons quand même le président et, après quelques lacets qu'il nous faut prendre en marchant, Jules décide de prendre un raccourci... L'inquiétude de René grandit. Il nous faut rouler à travers les pâturages dans une traversée qui nous conduira aux chalets de Clapeyto. L'adhérence de ma roue arrière est symbolique jusqu'au moment où elle n'adhère plus du tout. J'entends Jules me demander si je ne suis pas tombé dans un trou de marmotte. C'est malin ! Finalement, notre guide avait raison, on roule mieux dans l'herbe que sur le sentier.

Nous arrivons aux chalets de Clapeyto, merveilleux oasis de verdure au milieu de la rocaïlle des montagnes environnant l'Izoard. Un torrent serpente entre les prés et les chalets; quelques vaches s'y abreuvent, d'autres s'y baignent et il y en a même une qui vient renifler ma sacoche...

Des touristes, étonnés, semblent chercher en vain la route par laquelle nous aurions dû venir et, après une petite conversation, nous plongeons vers Brunissard. Il reste 8 kilomètres pour atteindre le Col d'Izoard. Je garde un mauvais souvenir de ce secteur très difficile mais, aujourd'hui, tout se passera bien.

Halte et photos traditionnelles à la «Casse Déserte» et au sommet. L'ultime descente sur Briançon clôturera notre sortie. Sur le chemin du retour, dans la voiture, on pensait déjà au samedi suivant. Le Granon et les Rochilles, peut-être ? Ce sera justement ce que l'on fera, mais ceci est une autre histoire...

D CATTIN
Grenoble (38)

UN DE PERDU

Dans un chemin montant, sablonneux malaisé
et de tous les côtés au soleil expose,
Un pauvre cyclo rendait l'âme.
Maudissant Michelin, I. G. N. et consorts
Sans plus d'énergie ni ressort,
C'était pitié que de son sort!
Il avait jeté feux et flammes Le tout sans compte et sans mesure
Dans l'aventure...

Heureux qui comme uniste était parti fringant,
Et avait emprunté les sentiers de la gloire.
Méprisant les cols dérisoires,
Les ceuss des pelotons, goudronnés et brillants...
Les muletiers, s'était-il dit,
Voilà qui sent bon la nature,
La liberté, le paradis,
Hors des routes du tout-venant et des voitures,
Préférant sans plus palabrer,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais...

Grand courage et petit braquet
Et l'altimètre en bandoulière,
Derechef, il va s'embarquer,
Comme on s'embarque pour Cythère,
dans les fourrées, les fondrières,
En profitant des raccourcis,
Aussi. Mais sur le terrain, point d'Ariane,
Point de Petit Poucet Finaud,
Aux pattes d'oie, point de panneaux !
Voilà notre héros en panne !
Dois-je prendre à droite ou à gauche ?
Dois-je remonter ce torrent.
Le descendre sans anicroche,
Ou bien sauter de roche en roche,
Clopin-clopant ?

Alors, serrant la queue et portant bas l'oreille,
Trainant l'aile et tirant le pied.
Mal à l'aise dans ses souliers,
Jurant mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus,
Il dit : C'est pas demain la veille
Que je repartirai tout seul... C'est bien exclus !
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure,
N'est pas De Brébissons qui veut,
Aussi vous ferai-je un aveu:
A l'avenir, je reste au chaud dans ma demeure...

J. BENSARD
Grenoble (38)

UN OEIL MATHÉMATIQUE...

Classement, pas classement ?

Souvenez-vous : l'an dernier quelques cyclos, encore pleins de force malgré les cols qu'ils avaient franchis ou plutôt parce qu'ils n'en avaient pas assez franchi, s'affrontaient sur ce sujet. C'était la transposition au plan cyclo, d'une querelle scolaire. A l'école, les adversaires du classement ont gagné : il n'y a plus de premier, il n'y a plus de dernier, il n'y a plus de concours ; mais, devant les rares employeurs qui ont du travail à offrir, il y a le piston ou les entretiens : un autre classement...

On ne sortira pas du classement. J'aime, je n'aime pas quelque chose, quelqu'un : je classe. Mon nom commence par un M, celui de mon voisin par un B, je suis classé après lui dans une liste.

Le club des 100 Cols, dès lors qu'il veut faire connaître ses membres, classe; parfois par ordre alphabétique : c'est commode pour trouver un(e) ami(e); parfois par nombre de cols gravés: ça montre les cols qui restent à gravir, c'est stimulant.

Je connais un certain Georges de Biscarosse - je ne devrais pas donner cette précision : on va le reconnaître, le désigner du doigt, mais ça m'amuse tant de le faire enrager - dont le sang n'a fait qu'un tour quand il m'a vu avant lui sur la liste;

- Tu as eu beau te faire passer pour plus jeune et cacher ta résidence, je t'ai reconnu. Mais cette année, tu vas voir, tu peux t'aligner, les choses vont rentrer dans l'ordre, a-t-il prévenu.

Et de dresser la liste de ses nouveaux cols : oui, en 1985, l'ami Georges me passera... d'où le petit croc-en-jambe que je viens de lui faire en dévoilant son petit péché d'orgueil.

- Ne m'en veux pas, Georges. Ton péché est tout petit, petit, ridicule d'insignifiance à côté du mien, gros, «énorme», qui me catapulte vers les sommets normalement interdits.

Débutant dans la confrérie des 100 Cols, je reluquais tous les mosellans qui me dépassaient dans la liste. Je suis le premier maintenant ou peu s'en faut car j'exclus d'office deux «57» fraîchement importés des Pyrénées. En tous cas, dans ma catégorie, je suis le premier; le secret du bonheur, enfin d'un certain plaisir, n'est-il pas de trouver, voire de se fabriquer, une catégorie où on est le premier...?

Une relative place de premier atteinte, l'esprit dégagé de ce côté, j'ai pu alors batifoler et porter mes regards sur... les féminines.

- C'est du propre. Tu es bien comme tous les bonshommes, ne manquera pas de déclarer Annie quand elle tombera sur ce papier.

Je me défends par anticipation.

- Qu'est-ce que tu vas imaginer, c'est un oeil mathématique que j'ai...

Je parie fort qu'Annie rétorquera :

- Un oeil lubrique, oui ! Tu te trompes de mot.

Et pourtant, j'ai bien parcouru les colonnes à la recherche des femmes avec l'oeil que j'indique; mais , science ne se conjugue pas forcément avec froideur... La figure 1 représente la répartition des cyclos pour les classes qui sont en abscisse. Les classes sont à tendance logarithmique : un gros mot, presque ! Une telle échelle permet de faire de petits croquis - ces petits croquis dont Napoléon aimait à dire qu'ils valent mieux qu'un long discours; à la suite de quoi il créa l'Ecole Polytechnique pour qu'on y enseignât... les logarithmes. Elles sont quand même bizarres ces vilaines «bêtes» puisqu'elles reviennent à attribuer la même place à ceux qui ont gravi entre 740 et 1379 cols comme à ceux qui en annoncent entre 140 et 179 !

- Au voleur, au voleur! vont crier les premiers, gros collectionneurs de cols. Ont est brimés. Nous étouffons comment faire tenir nos 640 cols dans le même espace que celui imparti aux seconds ?

- Mais n'est-il pas plus difficile, plus méritant en tout cas, pour un débutant d'accroître son capital-cols de 40 unités que pour un «professionnel» de passer de 740 à 1379 ? Ce discours est orienté : je prêche pour moi.... d'abord.

Bref, le dessin de la figure 1 en bâtons - même les mathématiciens font des bâtons - est un histogramme comme Bison Futé en envoi sur le petit écran avant chaque départ en vacances. Le plus grand bâton est le repère de la banalité, là où se trouve «tout le monde».

La plus grande population des cyclos a ainsi gravi entre 180 et 259 cols. Je fais partie de cette masse; je suis un cyclo banal, pouah ! Je vais le rester encore cette année, re-pouah ! Une raison pour viser 300 cols : il y a toujours un stimulant quelque part.

L'histogramme de la figure 1 a, par ailleurs, une belle propriété: il est «normal», en dos d'âne. -Mais, c'est un col !

Saisi, je me recule de mon papier. Quelle découverte ! J'écris, j'écris, je fais de la mathématique et je monte un col ! Va-t-on me permettre de le comptabiliser ? Je suis fébrile, j'ai perdu mes idées. Que disais-je ? Ah oui, que l'histogramme était normal et de cela, les mathématiciens, les statisticiens, sont ravis; ils n'aiment que ce genre de répartition, ils en demandent puis ils s'en gaussent; ils appellent même cette distribution «gaussienne». Comme quoi, si psychologiquement il est un peu méchant de réduire la performance des grands mangeurs de cols en rognant sur leur espace vital, mathématiquement une telle découpe est justifiée : la mathématique s'excuse...

- Et les femmes ? questionnez-vous.

Oui, j'ai alléché lecteurs et lectrices et rien n'apparaît. Pour l'instant, ces cyclotes sont noyées dans la ou les masses qui représentent les bâtons de la figure 1.11 est temps que je les remette à flot : elles sont 174 sur 1963 soit 8,9 %. Au moins, dois-je préciser. Le décompte des féminines pêche par défaut car comment savoir quel sexe se cache derrière un prénom comme Claude, Camille, Dominique, Yannick... et derrière quelques initiales : Ch..., c'est qui? Allons plus loin et parlons de la figure 2 qui représente la proportion des femmes dans chacune des classes qui en font grincer certains. De 100 à 740 cols, cette proportion est d'une constance remarquable; au-delà, elle n'est pas ridicule. Certains, pas moi je le jure, auraient pu s'attendre à voir cette proportion baisser alors que le nombre de cols augmente. Eh bien non ! Cela montre qu'une femme sur une bicyclette va aussi haut qu'un homme :

- Alors, mesdames les cyclotes, n'est-ce pas une belle conclusion ?

Pour être complet, il reste à savoir comment mari et femme s'accouplent - pardon, vont ensemble à bicyclette. Pas de graphique, des chiffres.

Sur les 174 féminines qui sont inscrites aux «100 Cols» :

- 9 sont «supérieures» au mari.

- 19 sont "égales", strictement; 38 cyclos se sont unis, deux à deux, pour le pire et le meilleur, pour et par les cols.

- 13 totalisent de 1 à 10 cols de moins que l'homonyme qui habite le même pays et qui, selon toute probabilité, est le mari.

- 14 sont à 10 % du total du cyclo (j'allais écrire du «maître", je me suis retenu...)

- 13 sont entre 10 et 20 % au-dessous.

- 51 sont franchement «battues»; elles doivent avoir des circonstances atténuantes : travail dehors et dedans, maternités, moins d'années...

- 55 roulent seules, qu'elles n'aient pas rencontré le cyclo-frère, qu'elles l'aient rencontré mais opté pour le vélo libre, qu'elles laissent le mari à la maison pour faire la soupe et moucher les gosses, ou que tout bonnement je n'aie pas trouvé le mari dans la liste.

Le total fait bien 174. Le reste est littérature. J'espère que l'on ne le prendra pas pour violation du domicile vélocipédique, une chose d'ailleurs pas facile puisque par essence - un lapsus: par pédales - ce domicile est roulant, mouvant.

Ma conclusion découlera encore de la figure 2 : -Mesdames, cyclotes en titre ou à venir, oubliez la démonstration, oubliez le graphique, mais retenez et servez souvent à vos maris ou compagnons cela : «Nous sommes aussi fortes que vous, tra la la...» Si vous devinez un air dubitatif, pour être plus convaincantes, ajoutez à la rigueur : «C'est Bernard qui l'a dit et ce n'est pas le dernier des c...yclos»

Lequel Bernard vous salue bien, en vous regardant d'un oeil... mathématique ?

Bernard Migault, Metz (57)

NOUS IRONS TOUS AU PARADIS !

Je suis un vieux cyclo blanchi par la poussière
Qui sent venir sans joie sa minute dernière.
Tout au long de mes jours, tout au long de mes nuits,
Cette question m'obsède : irais-je au Paradis ?
A force de couvrir ce tracas qui me ronge
Je ne m'étonne pas d'avoir reçu en songe
Le spectacle édifiant du Jugement Dernier
Auquel chacun de nous devra se présenter.

En compagnie du cyclo que j'ai cartonné de bon coeur et expédié avec moi au fond du torrent boueux, je viens de pénétrer dans la salle d'attente du Tribunal Suprême où plusieurs dizaines de rappelés nous ont déjà précédés. On se croirait dans l'antichambre d'un médecin, à ceci près qu'il n'y règne pas la prostration muette qui sied d'ordinaire à ces lieux; au contraire, ici s'élève un brouhaha dense et confus ponctué d'éclats de rires, preuve d'une santé morale que n'altère en rien la solennité de l'instant. Remarquant mon émotion et ma pâleur, ma victime, peu rancunière, me pose la main sur l'épaule avec la paternelle condescendance d'un ancien vis à vis d'un bleu.

- Courage, camarade, il fallait bien que ça arrive, une fois.

-Ah! tu es belge ?

- Oui, mais je me soigne, comment as-tu deviné ?

- Un pressentiment; je regrette d'autant plus de t'avoir entraîné là. Tu aurais mieux fait de rester chez toi ce jour-là.

- Oh ! ne fait pas cette tête, sais-tu, ce n'est pas si terrible.

- Facile à dire, comme si tu le savais...

- Oui, justement, je suis déjà venu ici, une fois. - Ce n'est guère le moment de plaisanter...

- Mais si, c'était il y a quinze ans, j'ai même eu le temps de purger une semaine de Purgatoire avant qu'on s'aperçoive que je n'étais pas très mort mais plutôt comateux; et on m'a réexpédié dans mes foyers.

- Alors, comme ça, tu connais tout ici ?

- Je ne voudrais pas me vanter, mais...

- Eh! bien, explique moi d'abord pourquoi il y a tant de monde.

- Nous, on a eu de la chance, on arrive juste pour la session mensuelle; les autres, ils attendent depuis des jours et des semaines. Tu penses bien qu'avec un contingent moyen journalier de deux trépassés, en données corrigées des variations saisonnières évidemment, le Tribunal ne peut siéger en permanence.

- Bien sûr, ça ne serait pas rentable; autre chose : qu'est-ce qui les rend aussi sûrs d'eux ?

- Ils crânent parce qu'ils sont ensemble, comme les soldats qui sifflent les filles quand ils sont en groupe et qui piquent leur phare quand ils sont seuls. Et puis ils ont pris la précaution d'apporter leurs preuves de bons et loyaux cyclos : regarde, une fois, certains sont tout caparaçonnés de médailles, on dirait des maréchaux soviétiques; d'autres sont assis sur d'énormes valises, comme des bouledogues sur leur tas d'os.

-Qu'est-ce qu'ils ont donc là-dedans ?

- Tous les brevets pieusement amassés durant leur carrière édifiante, ainsi que leurs carnets de route tout noircis de coup de tampons. Avec ça, ils pouvaient prouver autour d'eux qu'ils n'étaient pas des bouffons et des traîne-patins.

- Je croyais que la bonne foi suffisait... Si on m'avait dit. A toi au moins ils ont fait une fleur avec ce sursis de 15 ans. Tu as pu vachement enrichir ta collection.

- Tiens !

Ici, mon compagnon étaye sa pensée d'un geste bizarre, en frappant violemment du plat de la main droite son biceps gauche, tandis que son avant-bras gauche se dresse à la verticale, poing fermé. Je crois comprendre le sens de l'allégorie...

- Mais alors, on les a couillonnés ?

- Et comment ! Que veux-tu, on est jeune, on veut bien pédaler mais plus pour des clous comme les dinosaures à pignon fixe; plus tard, on s'assagit mais la routine a pris racine; moi, je me suis fait posséder une fois, pas deux : ce coup-ci, rien dans les mains ni rien dans les poches. Viens, tu vas être édifié.

Mon guide bénévole me tire pantelant vers la porte vitrée qui donne accès à la salle d'audiences. Bien qu'il soit possible de tout observer à loisir, mais sans rien entendre, cette faculté n'intéresse visiblement pas les autres rappelés que rassure le poids de leurs pièces à conviction. En hasardant un regard par la vitre, je sens un malaise m'envahir à la pensée de cette faveur imméritée, un peu comme une fripouille recevant la Légion d'Honneur. Une lumière surnaturelle, insoutenable m'aveugle, mais par bonheur j'ai pu sauver mes lunettes noires au cours du plongeon fatal.

- Tu vois, reprend ma victime, j'avais raison, ils n'ont même pas fait ouvrir sa cantine au gars qui flageole devant eux. J'aimerais voir, une fois, la tête qu'il fait...

- Abrège, explique-moi plutôt qui sont tous ces gens ?

- Devant nous, trônant sur d'énormes selles rigoureusement d'époque, c'est Julocio, le Juge Suprême, et ses deux acolytes.

- Je t'en prie, épargne-moi tes plaisanteries de Vel'd'hiv'.

- Mais si, c'est Vélocio, mais depuis qu'il s'est pris pour Jupiter, il est devenu Julocio, c'était conforme à l'humour de ce temps-là. Le sceptre qu'il brandit, c'est la fameuse clé à huit trous qui lui sert à calibrer les entorses.

- Il ne juge que les estropiés ?

- Les entorses à sa Loi. Tu ne m'as pas laissé finir.

- Mais la Loi ne comporte que sept points !

- Ah! je vois que tu n'es pas tout à fait ignorant; mais il a bien fallu la réactualiser en fonction des technologies de pointe apparues depuis et qui permettaient aux plus malins d'embrouiller Julocio. La Loi actuelle, seuls les Trois Juges la connaissent, d'où l'effet de surprise totale. Bien vu, non ?

- Ça me semble tout de même un peu perfide et guère démocratique !

- Si tu veux, mais admets que ce serait trop facile si chacun savait ce qui est permis et défendu; quant à la démocratie, cite-moi donc un dieu démocrate ?

- C'est vrai, j'ai beau chercher...

- Et en plus ils se soutiennent tous mordicus au sein de leur toute puissante C.G.T.

- Eux aussi, on croit rêver...

- Oui la Confrérie des Gardiens de la Théocratie, mais rassure-toi, le rôle des deux assesseurs est justement de nuancer les jugements à l'emporte-pièce du Maître.

- J'ai l'impression d'avoir vu ces deux têtes-là quelque part...

- C'est bien possible, je t'expliquerai une fois plus tard. Celui de droite, c'est le bienheureux Pierre-Roch, émule du Pape; il tient ouverte sur ses genoux sa célèbre encyclique «Solem habeo in rationibus meis», recueil exhaustif des châtiments qui contient tous les cas de figure, en huit psaumes correspondant chacun à un trou de clé. A gauche, le Bienheureux Paul du Métatarse, un saint ascète ainsi nommé parce qu'il fait chaque année, pieds nus, même par les étés les plus rigoureux, le raid Menton-Damas. Regarde bien, il tient une pompe graduée prolongée par un rayon de vélo creux : c'est la sonde à intentions avec laquelle il sonde les reins et les coeurs, selon l'expression consacrée.

- Il ferait bien de sonder quelque fois les sacoches...

- D'accord, mais beaucoup n'en ont pas. Bon, n'insistons pas, je te résume le processus :

1/ la clé à 8 trous

2/ le tarif de l'encyclique

3/ la sonde à intentions

4/ le verdict final de Julocio.

C'est simple et équitable.

- Sans doute mais je ne saisis pas pourquoi les deux acolytes sont des vivants et non des saints confirmés du Paradis.
- C'est facile à comprendre. Tous ces élus sont morts depuis longtemps et ont plus où moins, comme Julocio perdu les pédales, c'est pourquoi il faut des esprits intègres ayant gardé les pieds sur terre et aptes à déjouer toutes les roueries des cyclos économes d'énergie.
- Quelles roueries ? je comprends pas.
- On voit bien que tu n'as jamais fait de brevets.
- Drôle d'histoire... Et quand Pierre et Paul seront morts ?
- On les remplacera par d'autres, sais-tu, les candidats ne manquent pas. Tu penses, une séance par mois. en heures supplémentaires au tarif syndical de la magistrature assise céleste, personne ne crache dans le nectar; et il y a les petits travaux annexes : révision périodique de la Loi, de l'Encyclique. Si je te disais que Pierre a même pu s'acheter une mobylette dont il ne se sert que la nuit, le traître !
- Pas de blasphèmes, ils peuvent sûrement nous entendre. Dis-moi, c'est le Diable, ce grand escogriffe poilu qui somnole à l'écart, appuyé sur une fourche télescopique à chasse variable ?
- Oui, c'est bien lui, le fameux Athanase, l'archange déchu, préposé à l'enfer.
- Je connaissais Satan, Lucifer, Belzébuth, Méphistophélès, mais Athanase...
- Allons, souviens-toi de ton catéchisme. Celui qui a voulu débaucher Julocio lui-même en l'embringuant chez les Cyclosporifs et qui s'est fait joliment souffler dans les bronches; «Vade rétro, Athanase», du coup, il était baptisé et en même temps excommunié. Moi, je trouve ça fumant !
- En effet, ça me revient maintenant... Et en toute logique, les élus, c'est cette phalange innombrable de séraphins aux ailes blanches qui tournent lentement et inlassablement derrière les Juges ?
- Affirmatif. Et pour leur ôter l'envie d'avoir la grosse tête, ils n'ont pour auréole qu'une jante de mini-vélo, ce qui du même coup rend improbable tout nouveau pugilat entre pro-650 et pro-700. On ne les entend pas d'ici mais ils n'arrêtent pas de psalmodier des versets de l'Encyclique. C'est ça le Paradis.
- Pas très jouissif, à première vue; il n'y a même pas une femme ! - Mais enfin, tu sais bien que les anges n'ont pas de sexe. Il en était justement question à Byzance quand les Turcs, à qui on ne demandait même pas leur avis, ont tranché le débat ainsi que quelques doctes têtes mitrées à coups de cimenterre bien appliqués, et depuis plus de 500 ans personne n'a osé rouvrir ce dossier scabreux, et les choses restent pendantes. Maintenant, sois tranquille, personne n'est jamais entré direct au Paradis, sauf bien sûr Julocio, et puis je vais te dire, ce Paradis un peu douceâtre vaut mieux que leur Purgatoire vicieux : j'en ai tâté mais pas assez longtemps pour être quitte. Purée !
- C'est si terrible que ça !
- C'est selon le barème de l'Encyclique et l'échelle de la sonde à intentions. Moi, j'ai été déclaré coupable de diagonalité frénétique.
- Avec un diagnostic pareil, tu as du en prendre un maximum...
- Va savoir, jamais on ne t'annonce la durée, de telle sorte que s'ils t'oublient, tu ne peux même pas réclamer
- On te reprochait quoi au juste ?
- De prendre mon pied à traverser la France d'un bout à l'autre et dans tous les sens, une année comme-ci, l'autre année comme ça. Comprends-tu ?
- Tu vois bien que tu aurais mieux fait de rester chez toi : mais où est le mal ?
- Ils ont appelé ça de la déviation, alors que j'allais toujours au plus court, mais pas possible de discuter ; ils ont estimé aussi que j'aurais dû prendre des photos, visiter des églises, des châteaux, des musées... et quoi encore ? Ils me font rire, comment j'aurais pu respecter les délais ?
- Et ensuite ?
- On m'a bouclé dans un grand vélodrome de forme hexagonale et confié un vélo de marque «Alléluia»(1) sur lequel je devais jour et nuit, en 30 x 28, joindre un angle à un autre, me cognant ici à un mur massif appelé «Central», ailleurs plongeant dans le «Marais Nostrum», dans un chassé croisé vertigineux avec les autres punis. Imagine un fois ! Et pas même un cornet de frites à chaque bout !
- Je te plains, mais il n'y a pas que ça ?
- Non bien sûr, mais il serait trop long de tout t'énumérer tant est féconde leur sadique imagination.
- Tais-toi, tu vas aggraver notre cas.
- Par exemple, sais-tu quel est le divertissement des coupables de collectionite ? Enfoncés jusqu'aux yeux dans une montagne de papier, tous les brevets apportés ici par des générations de cyclos, ils pédalent

désespérément sous une grêle serrée, non pas de frites là non plus, mais de médailles, de breloques, de coupes, de soucoupes et j'en rejoue : et le port du casque est interdit.

Ça ne vaut guère mieux que ton hexagone !

- Chut! Regarde ceux-là :

Une fois de plus la porte du Tribunal s'ouvre, livrant cette fois passage non à un seul prévenu, mais à un défilé d'une vingtaine d'automates raides, au pas cadencé. Une, deux, une, deux... Scandent certains d'entre eux. Interloqué, j'interroge :

- Pourquoi passent-ils tous à la fois, il y a des privilèges ici ?

- Non, c'est pour gagner du temps. Comme aucun d'eux n'a d'opinion personnelle, c'est leur conscience collective qui est jugée. Ce sont des Prussiens, ils vont rigoler.

- Pourquoi? Julocio n'aime pas les bons Aryens ?

- D'abord ce ne sont pas des Allemands, on les appelle ainsi parce qu'ils ont introduit dans leurs loisirs une discipline à la prussienne, en réaction, disent-ils, au laisser-aller qui règne dans leur vie professionnelle; alors ils ne roulent qu'en groupes compacts solidement encadrés par des sortes d'adjudants qui se gonflent du titre de capitaine et qui donnent la cadence: eins, zwei, eins, zwei.. Cette fournée-là a dû percuter un train sur un passage à niveau qu'elle n'avait pas vu venir, ou s'envoler en chœur dans un virage vicieux au cours d'un brevet montagnard.

- Un peu comme nous deux, alors ne te moque pas. A leur vue, la face de Julocio s'assombrit tout à coup, il fronce ses sourcils épais, signe avant-coureur d'un courroux majuscule. Dans son coin le sinistre Athanase qui, du fond de sa léthargie a pressenti une rare aubaine, raffermi sa poigne sur le manche de sa fourche télescopique à chasse variable et esquisse un sourire significatif.

- Ce n'est pas vrai, il ne va pas lui faire ce cadeau ? Ils n'ont fait de tort à personne.

- Non, mais ils ont infligé à Julocio le camouflet de haut de gamme en rejetant ce qu'il considère comme une faveur incomparable de sa part : la liberté. Remarque, sur le principe je l'approuve, sur le principe seulement, mais j'ai bien peur que ça chauffe d'ici peu.

On devine que Pierre et Paul, suspendus chacun à l'oreille du Maître qui est le plus à leur portée, plaident les circonstances atténuantes, mais il n'écoute même pas et la porte de la damnation s'est déjà refermée sur les malheureux prussiens, dans un grincement épouvantable que ne parvient pas à couvrir l'éclat de rire triomphal d'Athanase.

- Et maintenant ?

- Si rien n'a changé depuis ma première venue en ces lieux, ils vont être pris en mains par les suppôts-sportifs. - Qui ça ?

- Les cycloportifs, tu sais, cette secte de schismatiques fidèles à Athanase dont ils sont devenus ici les suppôts. Sur de pesants vélos de facteurs à vade-rétro-pédalage, de marque «Génial Lucifer» (1) ils harcèlent sans trêve de leur fourche à chasse variable les Prussiens qui font ce qu'ils peuvent pour esquiver, mais le sol infernal, délavé à leur intention, ressemble au Boul'Mich en mai 68, et ils n'ont que des cycles «Amen» (2), sans pneus à cause des risques d'incendie.

- Quelle horreur! Et cela pour toujours !

- Non, il paraît que Julocio finira par lever la punition, mais pas avant longtemps, afin que la leçon ait le temps de bien les imbiber.

- Imprégner, on dit en Français.

-C'est pareil. En tout cas, eux ne le savent pas. Et en fin de compte les seuls damnés éternels sont les cycloportifs qui se sont vautrés dans leur vice. C'est normal et il faut bien que l'enfer fonctionne puisqu'il existe. Oh ! mais voilà que nous sommes seuls, le dernier vient d'entrer. J'ai peur...

- Pourquoi, tu as mauvaise conscience ?

- Un peu quand même. Figure-toi que j'ai lâchement capitulé une fois ou deux sous des prétextes météorologiques, que j'ai monté honteusement à pied toutes les côtes d'un taux actuariel brut supérieur à 27,25% et de plus à reculons pour faire croire que je descendais.

- Tu parles, le truc est archiconnu. C'est tout ?

- J'ai bien grillé quelques Stop, mais c'était en Italie. Oh ! j'oubliais la sentinelle du palais princier de Monaco que j'ai éjectée de sa guérite après l'avoir ligotée (3) avec un câble de frein et bâillonnée avec un

démonte-pneu; il faut dire qu'il faisait nuit, qu'il pleuvait et que j'avais cherché en vain une grange dans toute la Principauté.

- Mais dis-moi, tu ne t'es jamais dopé ?
- Si, mais rien qu'avec des bananes, du lait et du miel.
- Alors, ce sera le supplice de Tante Anne
- Décidément, tu n'arrêtes pas de me terroriser. Ça consiste en quoi ?
- Allons, tu connais bien la légende de Barbe Bleue ?
- Oui, mais quel rapport ?
- Eh! bien, de même que du haut de sa tour, Tante Anne...
- Pardon, c'était soeur Anne
- Cesse de m'interrompre tout le temps, c'est Tante Anne sinon mon histoire ne tient plus debout et puis la soeur est souvent la tante des enfants de son frère...
- Evidemment, sauf si son frère n'en a pas...
- On s'égare... Je disais donc que comme tante Anne, tu seras le jouet de mirages perpétuels adaptés à ton cas: partout des bananiers ploquant sous le poids de leurs fruits, des fontaines crachant le lait et le miel, mais toutes ces gâteries se dérobent à ta convoitise coupable pour te narguer un peu plus loin, tu sais ? Comme ces cols qui reculent toujours devant tes yeux et à force de te démener, tu tireras une langue pas possible.
- Je me connais, je craquerai avant terme.
- Ce serait trop commode de s'évanouir. Ils te ravigotent de temps à autre avec une petite ondée bienfaisante, et tu repars pour un tour ! Justement en parlant de tour, c'est le tien à présent. Courage !... Mais je rêve, il s'évanouit pour de bon, l'imbécile, et je reste seul pour faire le bouche-à-bouche à ce débris...

Ainsi sous un baiser chaud comme une ventouse
Je me réveille hagard aux bras de mon épouse,
Sauvée du châtiment par l'amour conjugal.
Me voilà bien vivant, c'est là le principal,
Mais je ne peux chasser cette pensée morose
Qu'on n'a pas vu de femme en cette apothéose,
Et si je dois un jour partir pour l'au-delà
Je ne suis pas très chaud pour ce paradis-là.

- (1) A l'intention des jeunes qui pourraient douter du sérieux de ce récit je précise que cette marque de vélo a bien existé dans les années 30 à 50. Demandez aux anciens.
- (2) Je précise que je ne suis pas sûr que cette marque ait réellement existé.
- (3) Dois-je préciser qu'il s'agit de la sentinelle et non de la guérite.

M. PERRODIN
Talent

CIGARETTES, WHISKY ET... NIVOLET

Des cigarettes, de l'alcool maison !

Remo, notre hôte italien, ne saura jamais à quel point nous avons fait entorse à nos habitudes frugales, ce soir-là, pour honorer son invitation. Tout à l'heure, la traversée de Turin a été longue, trop longue pour des cyclo-campeurs passionnés de nature, malgré la rencontre tellement inopinée d'un motard avec qui nous avons échangé quelques propos sur la piste de Suse à Sestrière deux semaines auparavant, et une halte-pastèque bienvenue dans les faubourgs nord.

Mais ici, peu après Rivarolo, au sein de cette famille accueillante, nous oublions la circulation puante de la grande cité.

La nuit est tombée. Regagnons notre tente plantée à la limite du champ de maïs voisin... Ce matin, le soleil baigne à nouveau la plaine du Valle di Locana. Passerons-nous ? A une soixantaine de kilomètres vers l'ouest, le Col del Nivolet, 2612 mètres, suivi de pointillés énigmatiques, nous barre le chemin du Valle d'Aosta, d'où nous comptons remonter vers la France.

Quitte ou double ! Si on ne passe pas, cent cinquante kilomètres pour rien; le pari est sérieux.

Insoucians, nous remontons l'Orco, qui ne coule jamais bien loin de la route. Nous avons déjeuné les pieds dans le torrent et affronté la fournaise du milieu de la journée. A l'heure de la sieste, nous avons écarté nos cheveux ruisselants de l'eau de la fontaine, pour voir qui nous offrait le café du balcon d'un chalet. Là, dans l'ombre bienfaisante, on nous a questionné et félicité, sans lever l'hypothèque d'un éventuel échec au bout de notre ascension.

Quelques lacets, après la traversée de Noasca, nous annoncent loyalement les efforts qui nous attendent : 16... 18% et le vent contraire par rafales. Nous avons passé nos plus grandes couronnes et grignotons lentement les mètres. Sous un passage couvert particulièrement pentu, un jeune homme nous hèle, en français et nous propose sa bouteille d'eau minérale. La grimpe devient plus raisonnable; nous arrivons à Ceresole, dernier lieu habité avant le col. Un peu inquiets tout de même, nous interrogeons l'employée du syndicat d'initiative : non, il n'y a pas de route au nord, simplement un sentier, qui pique en lacets serrés, perdant 600 mètres d'altitude presque à la verticale. On peut passer... en portant les vélos ! Bigre ! Les sacoches vont peser lourd. En attendant, prenons un copieux goûter. Je lorgne en curieux deux superbes motos de trial rouges, garées à quelques pas mais les abandonne bien vite. L'effort physique me manquerait trop ! Les ombres s'allongent sur le lac. Nous repartons vers l'inconnu.

D'une voiture revenant du col sortent nos hôtes du chalet. Ils sont allés se renseigner: on ne peut pas descendre l'autre versant avec des vélos ! Tant pis. Saint Thomas, vous connaissez ?

Barrage, lacs, neige des bas-côtés, pics ensoleillés : cette montée ravit nos yeux amoureux.

Un couple compatissant de motards allemands nous lance au passage l'information désormais habituelle : on ne passe pas de l'autre côté, c'est sans issue. Ah oui ? Merci !

Une fourgonnette s'arrête. Nous reconnaissons notre jeune homme à l'eau minérale. C'est un Belge, presque voisin pour nous, en voyage de noces. Habitué des grandes distances à vélo, manifestement il nous envie. Sa jeune épouse écoute sans mot dire. Saura-t-il lui communiquer sa passion ?

Nous venons de franchir la limite du Parc National «del Gran Paradiso». Le spectacle qui nous entoure s'accorde parfaitement aux images qui peuvent naître d'une appellation aussi poétique.

A la fréquence et grandeur croissante des nids de poule qui ponctuent la route, nous pressentons la fin de l'enrobé et le franchissement du col. Nous abordons une sorte de petite vallée, un plateau en pente douce menant à l'à-pic-redouté.

La nuit est proche. Voilà la fin de la route revêtue, marquée par une barrière. Des automobilistes, s'apprêtant à redescendre, s'intéressent à notre sort. Ils ne parlent qu'italien; aussi est-ce principalement par signes que nous les informons de notre volonté de gagner la vallée nord. Dépliant une carte détaillée, ils nous montrent un chemin qui y mène. L'un d'eux, avec un geste d'une inoubliable gentillesse, nous offre

un morceau de pain et une boîte de conserve que nous refusons poliment, ayant pris nos précautions à Ceresole. Nous ne nous attardons pas et, contournant la barrière, nous nous engageons sur la piste. Le camping est interdit sur le territoire du parc, mais nous estimons devoir être assimilés aux marcheurs en bivouac avec notre mini-tente et nous avons bien mérité quelques heures de repos.

L'obscurité est presque complète quand nous finissons par trouver un replat de quelques mètres carrés, à peine à l'écart du chemin. Au-delà, le vide ! Je pique soigneusement la tente; le vent est heureusement tombé. Plus haut, une lumière brille sur un glacier. Elle veillera sur notre sommeil...

A l'aube, nous plions bagages sans traîner. Il vaut quand même mieux ne pas trop narguer les gardes ! Je scrute la vallée. Pas d'itinéraire évident à suivre d'ici; la piste s'arrête à une centaine de mètres plus loin. Nous aurions dû mieux regarder la carte de nos amis d'hier soir.

Une reconnaissance s'impose. Je laisse ma compagne à son importante tâche de rédaction du journal de voyage et pars à pied, près d'une heure, à la recherche d'un cheminement possible. Ma progression est de plus en plus difficile sur ce flanc de montagne. Un grand chamois bondit et s'enfuit vivement devant moi. Ce n'est sans doute pas par-là qu'on pourra s'en sortir. Je reviens sur mes pas et l'évidence me saisit: nous avons suivi bien trop loin cette route. Il fallait prendre, dès le col, ce chemin qu'on discerne à peine dans le fond de la vallée !

Nous devrions logiquement faire demi-tour et regagner le col lui-même mais l'esprit malin nous souffle de piquer directement à pleine pente, à travers roches et torrents. Les chaussures cyclistes, ce n'est pas le pied sur les dalles glissantes ! Mètres par mètres, bloc par bloc, nous traînons les bicyclettes et les bagages. Un puis deux torrents évités. Celui-là, on n'y coupe pas : nous nous déchaussons et passons une de nos montures à bout de bras, au-dessus du liquide bouillonnant. En fait, l'eau est si froide que je dois faire miroiter la perspective du pique-nique tout proche pour obtenir de mon équipière qu'elle s'y trempe à nouveau les orteils pour le passage du deuxième bicycle ! Deux heures pour perdre une centaine de mètres; pas rentable du tout mais faisable; la preuve : nous voilà à la Croce Roley qui devrait marquer le début de nos difficultés... La pratique intensive de ce début de journée nous a cuirassés; pourtant la pente, l'étroitesse de la sente et les épingles rendent malaisé le poussage des vélos chargés. Certains passages accrochés à la paroi rocheuse par des murs de soutènement font frémir ma compagne qui bloque désespérément les freins de son encombrante bécane. Nous croisons des randonneurs qui, étonnés ou admiratifs, nous cèdent aimablement la place.

Le village de Pont est enfin rallié. Pari gagné !

Dès que Remo aura reçu notre lettre, il pourra renseigner les prochains cyclo-campeurs : on passe le Nivellet... Même après avoir fumé ses cigarettes et son alcool !

Bernard MORIAME
Lille (59)

MON CENTIÈME

Depuis quelques temps je le voyais se profiler à l'horizon. Je n'en avais jamais été aussi près. 80, 85, 90 ça approchait. 92, 94 ça se précisait. 95, 96 un petit effort et on y serait. 97, 98 vas-y Bébér, tu les tiens tes cent cols Bientôt le centième. Il ne fallait pas que ce soit le premier col venu, la première petite bosse affublée du nom prétentieux de col, il me fallait un centième glorieux, à la hauteur si j'ose dire. Mon palmarès comptait déjà Galibier, Izoard Iseran et autres Ventoux, Vars, Cayolle et croix de Fer. Mon choix se porta sur un doublet final prestigieux consistant à relier Albertville à Bourg d'Oisans par la Madeleine et le Glandon. Ce serait donc lui, le Glandon, mon centième J'entraînais dans l'aventure mes amis Jean et Pierre et un matin du mois d'août nous quittâmes Albertville bien décidés à en découdre avec ces deux géants qui avaient l'audace de flirter avec les 2000 m d'altitude sans toutefois les dépasser. Le ciel de cette fin d'août était bien chargé de menaces pluvieuses mais le moral était lui au beau fixe.

La grimpe de la Madeleine se passa sans encombre : très beau col très long avec des passages sévères, paysages magnifiques avec un temps clément. Il n'en fallait pas plus pour remplir de joie les cyclomontagnards que nous étions Et nous voici, plongeant dans la vallée de la Maurienne non sans avoir avalé auparavant un substantiel casse-croûte Faut bien prendre des forces, car l'obstacle suivant est de taille.

Et puis c'est reparti. St-Etienne-de-Cuines : nous attaquons les premières rampes du col. Là, le temps commence à se faire plus menaçant et le sommet des montagnes est complètement caché par de gros nuages. Qu'importe, allons voir cela de plus près. Nous rajoutons quelques dents de pignon et en souplesse atteignons le petit village de St-Colomban. Là ça se corse vraiment. Nous croisons un cyclo qui redescend : «n'y allez pas» dit-il «j'ai fait demi-tour, il tombe des cordes plus haut» et comme pour accréditer ses dires, la pluie, fine jusqu'ici, se met à tomber beaucoup plus drue Nous nous abritons sous le balcon d'un de ces vieux chalets de montagne typique et attendons un peu que l'averse passe. Une brave dame se lamente sur notre sort : «ça monte terriblement plus haut, une pente à 25%». Sa notion du pourcentage est sans doute très personnelle, mais ça nous impressionne un peu, d'autant plus que la pluie continue à tomber dru. Il y a un certain flottement et le moral des troupes commence à baisser dangereusement. C'est Pierre qui stoppe sa chute vertigineuse : «allez ! on ne va pas priver Robert de son centième col pour quelques gouttes d'eau. En selle, bande de fainéants». Comment faire autrement qu'obtempérer ? Nous repartons donc. Dès la sortie du village ça se corse vraiment, la pente commence à devenir plus que sérieuse et ça ne s'arrange pas au fil des kilomètres. Fidèle accompagnatrice, la pluie ne nous abandonne pas mais consent à tomber un peu moins fort. Merci madame la pluie. Les conversations se sont tues et chacun monte à son rythme et dose l'effort qui se lit sur les visages. Et cette montée qui semble n'en plus finir. La pente ne démord pas et sans atteindre les 25% annoncés elle frise probablement les 12 ou 13% avec un bon 16% dans certains virages. Sur le bord de la route seules quelques vaches étonnées nous regardent passer avec, semble-t-il, au fond de l'oeil une lueur à la fois amusée et compatissante. Mais lire le regard d'une vache dans ces moments là n'est pas chose aisée vous en conviendrez. Enfin le bout du calvaire (que nous aurons bien cherché) approche et le dernier kilomètre semble encore plus terrible que les autres. C'est dans ces moments là qu'on jure bien qu'on ne nous y prendra plus et qu'il faut être plus que maso pour faire des choses pareilles, tout en sachant pertinemment que l'on recommencera vite. Enfin voici le sommet. Une sorte de joie immense m'étreint le coeur et la gorge et je pousse un «cent» retenti ...cent dont l'écho se répercute à travers les montagnes (là, j'en rajoute un peu, faut pas m'en vouloir).

Les rares touristes qui sont montés jusque là malgré le temps pourri me regardent bizarrement et je lis facilement leurs pensées : «il est pas bien ce type là, faut en tenir une sacrée couche pour faire du vélo dans ces coins là par un temps pareil».

Pierre et Jean arrivent cinq minutes après et leur visage est marqué de ce rictus de fatigue et de joie typique des cyclomontagnards fatigués mais heureux

Pierre est ravi, il vient de franchir ses deux premiers grands cols. Jean fait à sa manière une description de la pente des derniers kilomètres : «pour faire la route, ils ont du monter le goudron jusqu'au col et le laisser couler tout seul le long de la pente». Le moral est intact.

Toujours sous la pluie j'ouvre la bouteille de champagne que j'avais glissé dans ma sacoche en prévision de cet heureux événement et sous l'oeil de plus en plus étonné des quelques touristes présents nous savourons dans la joie et l'amitié «mon centième».

R. JONAC
Rillieux la Pape (69)

QUEL EST CE COL ?

Il est un col que l'on escalade au bord d'un mur. Au sommet, on surplombe ce mur et on aperçoit à une trentaine de mètres de distance un mur parallèle au premier.

Entre les deux murs, un interminable couloir de terre blanche et triste qui coupe la forêt en deux et, plus loin, une ville en deux. Ce couloir, soigneusement désherbé, est truffé de mines.

De l'autre côté, des miradors et des hommes en armes nous rappellent un état de guerre. Dans le regard du cycliste qui m'accompagne et me sert de guide, une profonde tristesse. Cet homme a 35 ans et il comprend difficilement pourquoi on l'oblige à pédaler en vase clos. Cet homme m'a guidé dans cette ville fascinante ou, tout est fait pour la sécurité du cycliste et ou, de pistes cyclables en pistes cyclables on passe des quartiers industriels aux villas de luxe, des lacs tranquilles aux forêts où les animaux sont rois. Oui, cette ville est vraiment fascinante et ce minuscule col rencontré sur notre route est très romantique si, évidemment, on le regarde d'un seul côté... à l'ouest.

Au fait, comment s'appelle-t-il ce fameux col qui ne figure sur aucune liste ? Appelons-le simplement le Col de Berlin.

Robert BELLONI
Berlin, ce samedi de juillet 1984

LES ALPES... VUES PAR GABY VION

Barrière étincelante, masse prodigieuse de murailles abruptes, d'aiguilles et de dents effilées, inaccessible d'aspect et pourtant...

Telles sont les Alpes vues du ciel.

Elles me fascineront toujours ces montagnes majestueuses que chaque saison rend différentes. Comment ne pas rêver devant ces vallées riantes entourées de belles cathédrales rocheuses.

Chauvinisme direz-vous ? Même pas n'étant pas de la région !... Attraction certainement...

Et comment découvrir tout cela ? Eh bien grâce à des amis j'ai opté pour le vélo. Depuis quelques années il m'a fait parcourir un certain nombre de kilomètre et ainsi visiter des coins extraordinaires. Bien sûr les routes sont un peu encombrées, alors essayons des chemins forestiers !

Pas toujours facile mais si tranquille et agréable... Et pour aller d'une vallée à l'autre nous avons des cols à passer. Les hommes ont construit des routes très jolies; mais souvent très dur pour nos vélos d'atteindre le sommet ! Enfin une fois en haut ils pensent à la descente. Seulement tous ces cols ne sont pas accessibles par route, eh bien qu'à cela ne tienne on emprunte les GR, et hop le vélo sur le dos, cette fois c'est moi qui souffre et les rochers peuvent témoigner : ils m'entendent marmonner... Mais je dois admettre que cela vaut la peine : pour ce qui est du calme, de la beauté sauvage du paysage, nous sommes servis et la difficulté est vite oubliée. En contemplant tous ces pics qui se reflètent dans la limpidité de petits lacs d'altitude, je trouve que nous sommes bien petits sur nos vélos. Et cela me fait penser à une phrase de Gonzague de Reynold qui dit : «Les montagnes sont au dessus de notre vie; pour les atteindre, il faut la volonté, le courage et l'effort et toutes ne sont point à nous accessibles...»

Sans fausse modestie nous avons bien ces qualités n'est ce pas ?

Gaby Vion

VOYAGER

VOYAGER

Voyager c'est beau, mais quel regret
Que ce soit trop cher, je trouve convenable
D'utiliser ma chère bicyclette,
L'amie très sincère et assez fiable.

Je vais partout, jamais pressé,
Ma compagne: toujours la fantaisie,
Pédaler c'est beau, mais il faut accepter
Un peu d'effort avec philosophie.

Ainsi avec mes jambes je vais roulant
Heureux, dans la pleine liberté
De celui qui n'est pas trop exigeant.

Les sports ont la grande qualité
D'être le message le plus éloquent
D'amitié et de paix pour l'humanité.

VIAGGIARE IN BICICLETTA

L'hobby del viaggjar assai mi alletta
Ma è troppo caro, per economia
Prendo la mia cara bicicletta,
L'amica piu' fidata che ci sia.

Posso andar ovunque, senza fretta,
M'accompagna ognor la fantasia,
Pedalare è bello per chi accetta,
Un po' di sforzo con filosofia.

Così con le mie gambe e poche spese,
Posso godere di quella libertà,
Che trova solo chi non ha pretese.

Ogni sport ha rara qualità,
D'essere il messaggio piu' cortese
D'amicizia e pace per l'umanità.

Giulio LEONARDI
22 août 1984

DOUBLE-ÉCHEC À PORT-CROS

A la lecture de la revue N° 12 j'ai été fort amusé par un passage d'un article (*) où l'auteur décrit les difficultés qu'il a éprouvées pour franchir le Col des Quatre Chemins et le Col de port Man quelque part dans le maquis du Massif des Maures, non loin de la route des crêtes qui relie Bormes-les-Mimosas au col du Canadel. Or il y avait belle lurette que j'avais repéré ces deux cols sur l'île de Port-Cros. Et à moins d'un mouvement géologique analogue à ceux qu'évoquait par ailleurs J.F. Mermet, je ne voyais pas comment ces 2 cols avaient pu quitter cette île pour la terre ferme de la forêt du Dom.

Il s'agit bien entendu d'une erreur, d'autant plus amusante qu'elle vient d'un appelé de la Marine Nationale et dont l'origine se trouve dans le guide Chauvot. En effet, ces deux cols y sont repérés aux numéros 83.6 et 83.7, avec les coordonnées suivantes : 3446 E 228(20) et 3446 E 236(17). Mais l'île de Port-Cros est en réalité à l'extérieur de la case 3446 E du quadrillage IGN, dans une case non numérotée et d'ailleurs à peine amorcée sur la carte N° 68 et qui pourrait logiquement porter le N° 3447 E. Ainsi notre jeune marié est bien passé aux points géographiques 3446 E 228(20) et 236(17) ou du moins à proximité immédiate mais il n'en a pas pour autant franchi le col des Quatre Chemins pas plus que le col de Port Man.

Pour ma part et après cette lecture, j'ai décidé d'y faire une tentative alors que je traînais du côté du Lavandou pour le week-end du 15 août. A cette date là, il était hors de question pour moi d'embarquer un vélo sur la vedette des Iles d'Or surchargée de touristes. Je comptais naïvement emprunter un vélo sur place, histoire d'épingler à mon palmarès ces deux cols, peu impressionnants au demeurant. Malheureusement je n'ai pu trouver aucun vélo sur l'île, pas même un mini-vélo et de plus j'ai appris qu'en raison du classement de l'île de Port-Cros comme parc national, la circulation y était réglementée et exclusivement réservée aux piétons. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur je me suis résigné à les faire en courant. Le terrain s'y prête d'ailleurs admirablement bien avec un réseau de pistes forestières bien entretenues au milieu d'un paysage très boisé et très parfumé. J'ai donc gravi la seule portion de route goudronnée qui mène au col des Quatre Chemins, poussé jusqu'au Fortin de la Vigie pour bénéficier du coup d'œil tout en reprenant mon souffle puis, après le passage de Port Man, je suis descendu d'où j'ai gagné la Pointe de la Galère avant de revenir vers la plage du sud par le Vallon de la Solitude.

Ce fut un bel effort, entièrement gratuit de surcroît, puisqu'il ne me permet même pas d'accrocher les deux cols en question à ma liste. En tout cas, voilà bien un contre-exemple à opposer aux béotiens qui affirment que les cols peu élevés ne devraient pas compter en raison de leur trop grande facilité. Je prétends que le col des Quatre Chemins et le col de Port Man du haut de leur centaine de mètres d'altitude, sont bien plus difficiles à faire (à vélo) qu'un Galibier ou un Tourmalet. En effet il faut d'abord arriver à les situer sur la carte ce qui n'est pas évident même à l'aide du pourtant réputé guide Chauvot. Or tout le monde sait bien où est le Galibier. Ensuite lorsqu'on les a repérés, il faut passer clandestinement un vélo sur l'île de Port-Cros et là braver les règlements du Parc National. Alors que rien ni personne ne vous empêchera jamais de grimper le Tourmalet à vélo, sauf peut-être la caravane du Tour de France (et encore une caravane... ça passe).

Pour «vaincre» ces deux cols je ne vois qu'une manière : organiser discrètement, à la morte saison de préférence et à l'insu des autorités, un débarquement de vélos dans une petite crique bien abritée de l'île de Port-Cros. Et je me demande si l'organisation d'une telle opération ne pourrait pas être confiée par exemple à certain ancien de la Marine qui aurait là une occasion de se racheter !

(*) Calle pédale s'abstenir par P. Javal

Claude BENISTRAND
CLERMONT-FERRAND (63)

26 JUILLET 1984 - CHABERTON - 1ER 3000

Chaberton - Chaberton ! Du Montgenèvre où je prends mon vélo tout terrain, la paroi m'impressionne par sa verticalité même si un ressaut trompeur me cache le sommet. L'itinéraire à vélo, c'est pas pour ce côté. Ton altitude seule me donne pour l'instant une idée de l'envergure de mon entreprise : 3136 m. Une descente de 13 km sur le goudron en guise de hors d'oeuvre.

- «Bonjour Monsieur le Douanier».

Je suis en Italie. Clavières - Cesana Torinese et voilà Fenils à 1300 m d'altitude. Sur le bord de la route un panneau directionnel insignifiant et bien vieux : Chaberton - point panoramique. C'est là que, levant les yeux et pour la première fois je te vois dans ton intégralité, dans ta sauvage minéralité, toi le Chaberton. On t'a dans le passé, doté d'une batterie de canon dont les restes coiffent ton sommet de monstrueux créneaux. Pour la desservir, on a ouvert la route que je vais emprunter, une piste plutôt, une sente parfois, que depuis des années plus personne n'a entretenue. Le temps et l'érosion s'efforce de l'effacer de la montagne. Les hommes eux l'on déjà effacée de leurs cartes. Elle n'est pas bien longue, cette route, 15 km à peine ce qui signifie donc, pour une dénivelée de plus de 1800m, un pourcentage moyen de 12%, le tout dans la terre, la pierre, l'eau des torrents et même parfois la neige. Je n'ai donc pas de mal à comprendre la vieille paysanne qui me déclare :

- «Le Chaberton à vélo ? Non Monsieur, ce n'est pas possible; il n'y a qu'un mauvais chemin et il faut de bons poumons pour aller tout là haut».

Encourageant n'est-ce pas ?

La piste, carrossable pour l'instant, s'élève brutalement au milieu des mélèzes. La pente est vraiment rude et un grossier pavage rend la montée cahotante. Deux motos me doublent; une troisième ? Ah non ! J'espérais en ces lieux plus de calme. En débouchant du lacet suivant, je retrouve ce dernier motard à terre, la moto sur lui. Chute semble-t-il sans gravité. Je propose par gestes mon aide car il est allemand mais celle-ci est énergiquement refusée.

- «ce n'est pas grave - au revoir Monsieur».

En fait, je le reverrai très vite car, victime d'autres chutes, il préférera abandonner laissant en souvenir à la montagne des débris de clignotants et de feux arrières.

Je grimpe déjà depuis 3 à 4 km. Les arbres s'espacent et je m'évertue à chercher dans la montagne le passage qui me donnera accès au sommet. Un coup d'œil à la carte; cette combe là haut, sans doute. Je traverse à présent une cour de ferme, sale à souhait. Merci les petits garde-boue ! la fille de ferme est à l'image de la cour et elle a un sourire amusé en me répondant, qu'effectivement c'est bien la route du Chaberton. Pour sortir de la ferme je passe sous un grenier à fourrage en encorbellement et c'est à nouveau la piste sauvage mais moins caillouteuse à présent. Deux, trois lacets, bien raides, coupés de raccourcis à l'usage des piétons, l'entrée d'une petite combe et deux voitures garées. Elles n'ont pu aller plus loin car la route a disparu sur une centaine de mètres, victime d'éboulements. A l'œil, d'après ma carte et les sommets environnants, je dois avoir passé les 2000m d'altitude. Plus d'arbres, le roc règne en maître absolu.

Chose unique sur ce chemin : un carrefour. La route horizontale dessert d'anciennes redoutes fortifiées, celle qui monte va au Chaberton. Il y a là aussi la borne frontière car la France recommence ici, le sommet ayant été rattaché à notre pays en 1947 en même temps que Tende et la Vallée Etroite. Je passe sans arrêt car il n'y a pas de gabelous ! Un coup d'œil au compteur : j'ai parcouru 8 km, pratiquement sans descendre du vélo. Il n'en sera pas de même pour les 7 restants.

L'ancienne route militaire pénètre à présent dans le vallon du Col de Chaberton. Le soleil est ardent. La pente, conçue pour des mulets ou des engins chenillés, la rocaille qui a repris ses droits, ne me permettent pas de rouler, aussi je pousse.

- «Tu te défends Chaberton, mais je t'aurai !».

Je profite ainsi d'un panorama exceptionnel et j'admire en passant les fleurs de la rocaille, la nigritelle noire et l'aster violacé.

Quelques lacets très raides me conduisent à l'entrée d'un passage impressionnant. Sur 500m, la route est taillée dans la falaise (type Ecouges) et à de nombreux endroits, la chaussée a disparu, happée par le vide. Des rails et des planches suppléent les parties éboulées et malgré la température, je tremble un peu en passant. Le passage ne m'inspirant pas une confiance sans bornes je me hâte pour atteindre un replat herbeux sur lequel batifolent les ruisseaux nés de la fonte des névés. Une petite fleur bleue attire mon regard. Elle est belle et annonce la proximité de la neige : c'est la soldanelle alpine. Deux tentes sont plantées là, taches insolites sur la roche claire. Leurs propriétaires ont du partir à l'assaut de quelque sommet. A part les motards et les autochtones, je n'ai toujours vu personne.

Au delà de l'herbe commence le pierrier final sur 5 à 600m de dénivelée. La piste le gravit en de très courts lacets qui disparaissent parfois sous la neige des névés. Le moral est au beau fixe car dans l'air limpide, le col puis le sommet semblent être tout près. Je marche pourtant plus que je ne roule et il en sera ainsi jusqu'au col qu'un sursaut d'amour propre me fait néanmoins franchir sur le vélo. Un de plus dans l'escarcelle des 100 cols, un bien dur, le col de Chaberton 2674m.

La vue bien sûr s'élargit soudainement. A 100m devant, deux casemates tournées vers le col ont jadis protégé le passage tandis qu'un ancien bâtiment militaire occupe une terrasse voisine. L'arête est aérienne, élégante dans un vide presque palpable.

La pente à présent s'adoucit quelque peu. Je peux rouler pendant un kilomètre au milieu des randonneurs pédestres montés nombreux par le sentier de Clavière et qui rejoint mon itinéraire au col. Deux promeneuses dont une américaine me font un brin de causerie mais le sentier devient si étroit et si encombré de gros cailloux qu'il me faut repartir, seul devant elles. D'ailleurs, voici le début des fortifications et je dois me méfier des barbelés, des câbles, des poutres métalliques qui parsèment le parcours.

- «Allez Rolland, un coup de reins».

Mais non, rien n'y fait, c'est à pieds que j'atteints la cime, fatigué certes mais radieux. Le tee-shirt des Cyclo-touristes Grangeois ne sera peut-être jamais monté si haut.

L'accueil est formidable et j'en suis tout surpris. Il est vrai qu'on ne doit pas voir beaucoup de vélos par ici. Des Italiens volubiles m'entourent, détaillent mon engin, me prennent en photo. Des Allemands et des Hollandais en font de même mais plus discrètement. Les motards viennent s'enquérir de mon temps de montée: 3h. 30 arrêts compris. Pour leur part, ils ont mis 2 heures.

Le coup d'œil circulaire sera rapide : c'est qu'on gèle ici ! Je revois de haut les cimes et les cols franchis à vélo durant ces vacances qui s'achèvent : La Bercia (2248m) - la Crête Suse Sestrière et sa litanie de cols, le Granon et ses 5 voisins muletiers, Montgenèvre à mes pieds. Je reconnais aussi quelques sommets, objets de randonnées pédestres: l'Eychauda et les Rochilles. J'admire enfin les grands sommets des Ecrins, du Grand Galibier, du Mont Thabor et du Someiller. Plus au sud, voilà le Queyras avec le grand pic de Rochebrune et puis tout en bas la vallée de la Durance et les toits de Briançon. Je n'ai pas d'appareil photo mais je n'oublierai jamais cette vue. L'émotion me servira de pellicule et le souvenir restera à jamais au fond de mon coeur et de ma mémoire : C'était mon premier 3000.

J'enfile mon K-Way et à moi la descente. Des randonneurs médusés voient sortir de la pente un vélo cahotant monté par un cyclo épanoui. Leurs bonjours sont amusés mais oh combien sympathiques. Je voudrai leur faire partager ma joie d'avoir réussi, mais la piste m'entraîne bien vite vers la vallée. Je me livre pendant 7 km à un exercice de style, à mi-chemin entre l'équilibre et le dérapage plus ou moins bien contrôlé. Mon tout terrain avale bien les pierres, reste stable dans le sable et supporte même de rouler sur la neige dure. Les freins à tambour apportent un bon confort et un sentiment de sécurité appréciable.

La falaise qui m'inquiétait à l'aller est bien vite passée, et revoilà déjà la borne frontière, toujours sans douaniers. Serez-vous surpris si je vous dis que je n'ai pas revu les jolies fleurs de la montée ?

Revoilà la combe et le grand éboulis que, prudent, je franchis à pieds. Qui vous décrirait mon voyage si je tombais dans la pente ? La piste à présent redevient praticable et c'est à bonne allure que je rejoins Fénils.

La vieille paysanne n'est plus sur le bord du chemin et ça me prive de l'occasion d'être un peu cabotin. Et puis c'est le goudron et l'ascension du Col de Montgenèvre, 500m de dénivellée en 8 km. Je vais le gravir lentement, très lentement, les yeux couvant le Mont Chaberton, «Mon» Chaberton.

Il ne me reste aujourd'hui de ce beau jour d'été pas même une photo et pas même une fleur mais un souvenir ineffaçable et la carte IGN pour support à mes rêves.

Et le Mont Chaberton garde de mon passage l'ombre fugitive d'un cyclo heureux, quelques traces de roues sur la neige sale et trois gouttes de sueur en hommage, au sommet.

R. ROMERO

Cyclotouriste Grangeois

LE RAID CERBÈRE - HENDAYE

710 km - 18 cols (du 26 au 29 août 1971)

J'avais lu près de vingt ans auparavant un article paru dans la revue «Le Cycliste» relatant la traversée des Pyrénées dénommée Raid Cerbère-Hendaye. Cette lecture, suggérée par un vieux cyclo, vélociste en semaine, je crois bien qu'elle fut le départ d'une vocation de randonneur, tant je rêvais d'un pareil voyage, fabuleux pour moi à l'époque de mes seize ans...

De fait, je m'entraînais sérieusement plusieurs semaines auparavant, effectuant chaque week-end un brevet de 200 km randonneur le samedi, avec ascensions de cols basques et la sortie du club le dimanche soit 125 km en août, avec les «fauves» de la section. A l'occasion d'un périple franco-espagnol, je devais d'ailleurs chuter douloureusement quinze jours avant la date du Raid et me peler l'épiderme de la cheville au cuir chevelu. Mais il en fallait plus pour annuler la réalisation de mon rêve d'adolescent et le 25 août, avec famille et bagages, je prenais la route de la Catalogne via le Roussillon. De ce voyage vers Cerbère, je garde le souvenir du château de Foix campé sur un éperon rocheux, des petits fortins surplombant la «Grande Bleue» au détour de la route sinuant en corniche entre la mer et des terres ocre, Collioure blottie au fond d'une crique défendue par une tour du château, avancée au-dessus des flots.

Le lendemain, après avoir fixé la plaque de cadre (n° 17-1971), je prends le départ à 8h30 à la suite d'une nuit agitée par le va-et-vient incessant des trains aux abords de la gare et par la chaleur émolliente qui sévit dans les contrées méditerranéennes. Il fait donc déjà chaud lorsque j'aborde les rampes du bord de mer qui mènent à Port-Vendres où je poste ma première carte et prends le petit déjeuner près du port ouvert sur l'immensité marine. C'est d'ici qu'en 1957 je pris le départ d'une randonnée en Afrique du Nord qui allait durer 27 mois...

Par Collioure et Argelès, on gagne la plaine du Roussillon qui s'étend au loin, quadrillée par les claies de roseaux au bord des champs irrigués par un système de canaux. Rien de bien saillant vers Elne, Thuir, petits bourgs où la vie s'écoule au ralenti sous les platanes. La route monte insensiblement vers Ille-sur-Têt (km 65) et rejoint la grande nationale de Perpignan. La chaleur augmente à Prades où je fais pointer une carte avant de gagner les premiers faux-plats, puis les premières rampes du col de la Perche. Le vent léger m'aide encore à Olette mais, brusquement, du haut de la vallée du Têt, s'élançait un vent terrible, chaud et suffoquant, qui me cloue sur place des kilomètres durant. Je m'arrête au km 110 pour me restaurer et surtout boire, exténué et le doute dans l'âme : les autans turbulents vont réduire mon rêve en poudre...

Il n'en sera rien cependant car, n'en déplaise au Maître Vélocio, l'amour-propre m'incite à tirer sur le guidon et à gagner peu à peu Mont-Louis (km 120) après 20 km d'ascension éprouvante, au milieu d'une nature prise de folie sous le vent de la Cerdagne. Dans les fortifications édifiées par Vauban, je poste ma carte de Prades sur laquelle s'inscrit mon impression du moment : «Bon vent léger favorable» Ô dérision !

De Mont-Louis au col de la Perche (alt. 1 579 m) il n'y a qu'un pas mais je dois lutter encore contre le vent debout et ce jusqu'à Bourg-Madame où je vire à droite en direction du col du Puymorens. Les fils d'Eole, pris de remords, m'aident cette fois à gravir les pentes faciles qui mènent à la cote 1915 et je contemple au passage les ruines des Tours de Carol avant de m'engager dans le défilé de la Faou qui précède les larges lacets du sommet du Puymorens. Là je m'arrête pour me restaurer un peu puis, après une photo souvenir, je plonge vers Ax-les-Thermes, terme, en principe, de la première étape. Dans la descente, je remarque à gauche l'embranchement de la route du col d'Envalira, je traverse l'Hospitalet à vive allure et, par une voie large, quasi rectiligne qui côtoie l'Ariège naissante, j'atteins Ax à 18 h (km 196) et décide du coup de poursuivre ma descente de l'Ariège vers Tarascon-sur-Ariège, aidé en cela par une brise vespérale et un faux-plat très roulant.

A Tarascon, je descends avec ma famille dans un petit hôtel très accueillant où je récupère après la douche, un repas excellent et un profond sommeil.

Le lendemain, à 6 h je repars, quoique blessé à la selle, en direction du col de Port dont les premières rampes se dressent très vite sous mes roues. La cadence est ferme dans la fraîcheur du matin mais vers le

milieu du col, de rudes pentes me font transpirer et m'obligent à employer le 42/26. Vers le haut, la route s'adoucit en traversant de grasses prairies, tandis que le soleil levant projette devant moi l'ombre dégingandée d'un cycliste en danseuse. A l'altitude 1249m, je bascule vers St-Girons par une vallée étroite et verdoyante que suit un bondissant cours d'eau. L'astre du jour est déjà haut lorsque je fais pointer une carte tout en déjeunant avec les miens; ma blessure à la selle s'avive et m'inquiète mais les jambes tournent bien sous le chaud soleil qui me poursuit de village en village vers les pentes du Portet d'Aspet. Passé le village qui porte le même nom, la pente déjà sévère un instant avant, devient raide comme une échelle de pompier et m'oblige à passer le 42/30 pour la première fois. Au sommet (alt. 1069m) je me restaure à nouveau sur l'aile de l'Escort, tout en contemplant de loin le somptueux massif de la Maladeta dominé par le Pic d'Aneto. Puis, l'imper enfilé pour pallier la sensation de froid qui se dégage de ces descentes encaissées et humides qui succèdent aux escalades en pleine sudation, je glisse vers la vallée qui s'ouvre sur le col de Buret et celui des Ares, après avoir laissé à gauche le désormais célèbre col de Menté. L'ascension du col des Ares s'effectue facilement, tandis que le soleil incendie collines et halliers. C'est là, dans l'herbe tendre que nous déjeunons en famille puis c'est la descente facile, qui se déroule en orbes réguliers vers le Pont de Chaum et la vallée de Luchon. Un doux zéphyr remonte comme d'habitude cette large chaussée qui conduit vers la cité thermale où je poste ma carte de Saint-Girons. Des badauds, me prenant pour Luis Ocana, m'encouragent de la voix. J'apprends ainsi que le champion espagnol a passé la semaine dans les cols en préparation du Championnat du Monde à Mendrisio en Italie.

Il n'est que 14h15 et je décide d'attaquer le Peyresourde et ses 15 longs kilomètres qui serpentent vers les alpages le long du torrent de Larboust. Commencée sous un soleil éclatant, l'ascension se poursuit à partir de Garin sous un soleil voilé qui favorise la pédalée vers les deux lacets qui terminent l'escalade. Au sommet, je me restaure une nouvelle fois respectant un des préceptes de Vélocio «manger avant d'avoir faim», je bascule de la vallée de Larboust vers celle de Luron et au cours de la descente facile vers Arreau-Cadéac, je découvre le massif de l'Arbizon qui culmine à 2830m.

Passé Arreau où flânent encore les derniers estivants, je vire à gauche vers les premières pentes du col d'Aspin. Je me sens encore fort mais la blessure à la selle me fait cruellement souffrir. Les nuages se sont amoncelés sur les pics et là-haut, au détour des circonvolutions de la route, apparaît le sommet, par instant noyé sous les nuées qui se déchirent... La cadence se ralentit avec les pourcentages plus marqués des deux derniers kilomètres mais j'arrive au faite de la grimpée assez fringant et couvert de fines gouttelettes de brouillard. Au loin l'Arbizon a disparu... Plus près de moi, dans l'alpage à 1489m d'altitude, me parviennent les «tintinnabulements» de sonnailles fantomatiques. Dans la descente, au milieu des sapins, je double une caravane tractée par une grosse voiture, dépasse la carrière de marbre de Payolle et longe le torrent de l'Adour avant d'atteindre Sainte-Marie de Campan et ses toitures d'ardoise bleue, qui abriteront ma nuit après 200 km d'un ruban en «scenic-railway». Le soir, après un bon repas en famille et avant de m'endormir, je rêve pour la première fois de la médaille d'or promise au randonneur qui descend au-dessous des 60h - arrêts compris.

Après une excellente nuit, un petit déjeuner réparateur, j'attaque à 6h30 le toit du raid, le seigneur des Pyrénées : le Tourmalet. Je me sens bien, quoique sérieusement blessé aux deux ischions, ce qui m'inquiète pour la suite. Les faux-plats jusqu'à Gripp se passent bien dans la lumière douce d'un matin d'été mais les rampes qui mènent à la Mongie, par delà le pare-avalanches sont pénibles et m'obligent à mettre la chaîne à gauche sur le 42/30. Après la station de ski, le soleil inonde soudain les monts et les vallées et fait étinceler l'Adour naissante où se cache la truite vagabonde. Les derniers lacets à 2000 m et plus me mettent à l'ouvrage et, dans ce cadre majestueux, ma femme prend un cliché de «son» cyclo qui achève le géant pyrénéen à 8h10, couvert de sueur malgré l'heure matinale. Collation encore, boisson toujours, jambières et imper par-dessus le maillot et cuissard, le cérémonial immuable prélude à une descente rapide mais contrôlée vers Barèges, sur une chaussée parsemée d'éclats de roche, encombrée par des chevaux qui font feu des quatre fers au cours d'une fuite éperdue devant le cyclo. Là-haut, le dôme de l'observatoire du Pic scintille comme diamant... A Barèges, je poste la carte de Sainte-Marie de Campan et poursuis ma descente dans les schuss qui succèdent aux virages de Barèges, vers Luz où j'apprends que la poste est fermée et que de ce fait, je ne pourrai pas envoyer, comme convenu de télégramme au responsable du Raid. Le vent est toujours favorable dans les gorges sombres de Luz et sur le 50/15 je débouche sur Argelès-Gazost, pim-

pante station de vacances, au carrefour des grands cols. Tout de suite, je suis dans la côte d'Arras, sous un soleil de feu et un ciel bleu Floride. Plus haut à Aucun, je m'asperge à l'abreuvoir et poursuis ma route vers Arrens, d'où s'échappe la route bucolique du col de Soulor, en huit kilomètres qui comptent pour le cyclo qui réapprend ainsi les vertus de la patience et de l'humilité : de temps en temps un petit coup en danseuse, de temps en temps le bidon de feu sur la bouche en pierre, les épaules roulent, les genoux descendent d'aplomb et la chaîne ronronne au fil des kilomètres qui s'étirent à n'en plus finir. Enfin, vers 11h, débouche au sommet à 1450 m le maillot bleu d'azur sur fond d'azur, parmi les bovidés qui chassent, flegmatiques, les taons, d'un coup de queue... Quel panorama! Devant moi le cirque du Litor ouvre son abîme, tandis que la cime du Grand Gabizos flirte avec les 2700 mètres au-dessus de la route en corniche qui succède à la courte dégringolade de Soulor. Le passage des tunnels, humides comme une muqueuse, m'amène vers de vastes prairies d'altitude et les bas-côtés de la route sont parsemés de bruyères roses et de genêts jaunes, alors que je découvre de loin l'hôtel du col d'Aubisque qui se découpe sur la crête à 1710m. Après avoir admiré, près de la stèle érigée à la mémoire d'André Bach, cyclo palois mort en déportation, le Pic de Ger d'une part, le cirque du Litor d'autre part, je plonge vers les Crêtes Blanches et Gourette, sur une route difficile. A Gourette, je tamponne la carte de route chez Arripe, l'ancien champion de ski. La descente se poursuit à grande vitesse vers Eaux-Bonnes, passé le pare-avalanches et l'imper claque au vent comme les voiles d'un galion qui virerait de bord. La cascade du Valentin rafraîchi l'air limpide un court instant puis le long des buisseries, je glisse par delà Eaux-Bonnes, au pied des grands conifères plantés sous Napoléon III, vers Laruns où je poste la carte et d'où je poursuis mon effort le long du Gave d'Ossau, vers Izeste, Louvie, Arudy en position aérodynamique et sur le «grand moulin». Je bifurque soudain vers le Bois du Bager où l'on vire tant et tant...

Bien que blessé douloureusement à la selle, les pieds échauffés par la chaleur qui s'exhale du bitume, je roule fort jusqu'à Mauléon persuadé qu'il m'est possible de m'offrir la médaille d'or du Raid... Las ! Je réalise un peu tard qu'il reste 133 km et 5 heures pour ce faire et, d'ailleurs, une défaillance sournoise due à la fringale me cueille dans la plaine, en direction du col d'Osquich : j'ingurgite sans attendre salade de tomates, boissons sucrées, sandwiches, fruits, puis le corps satisfait, l'âme en paix je chemine dans la fournaise vers le petit Osquich d'où je découvre la vallée du Saison qui s'éloigne de moi, au rythme du coup de pédale en danseuse car il m'est de plus en plus pénible de m'asseoir sur la Brooks. A Larceveau, je rencontre une noce en pleine liesse, qui s'amuse en débraillé. Je me demande un instant, compte tenu de ma fraîcheur s'ils n'ont pas raison et si 720 km et 18 cols en 3 jours ne sont pas un cas de folie douce... D'ailleurs, après les raidillons de Lacare, je m'arrête pour soigner mon séant dont les plaies sont infectées et j'en viens à souhaiter les escalades qui me permettent la position en danseuse, tandis que sur le plat... Après Saint-Jean Pied de Port, je file le long de la Nive, dans la verdoyante vallée et, à la nuit tombante, j'arrive à Bidarray pour dîner, ce qui me redonne tonus et espoir d'en finir dès ce soir car après tout, tel l'aigle de pierre de Bidarray qui surplombe la Nive, je peux voler d'un coup d'aile vers l'océan distant de 55km seulement et atteindre le but du voyage cette nuit même.

C'est ainsi que je reprends la route de nuit, avec maillot à manches longues, jambières et lampes-torches fixées sur la machine : la trirème d'Amilcar reprend le large et, dans le faisceau des phares de l'Escort, j'escalade les bosses du Pays basque, dévale vers Espelette, après force coups de rein, dans la nuit froide et bleue constellée d'étoiles. A Espelette, où je pointe une carte dans un café, j'entrevois un court instant à la télévision, deux champions en maillot de soie, qui dispute la finale de vitesse des Championnats du Monde sur la piste de Varèse : brève rencontre du routier fourbu et anonyme avec deux pistards de renom, éclatants de santé...

La longue côte à la sortie d'Espelette m'éprouve encore un peu mais je récupère dans la descente vers Dancharria où je poste la 7ème carte avant que de m'enfoncer dans les ténèbres poursuivi par les phares de l'Escort. Encore de traîtres faux-plats, toujours des raidillons dans ce pays Basque que j'aime et qui m'offre enfin le col de Saint-Ignace comme ultime bastion que je force à bonne allure puis dévale prudemment vers Ascaïn où jadis Pierre Loti écrivit Ramuntcho. Voici Urrugne, puis voilà la Croix des Bouquets, bouquet que je cueille, après avoir vu par moments les croix d'un chemin plein d'embûches et, tandis que je jouis de l'instant présent, j'amorce la descente vers Béhobie et manque de peu de déraper dans un virage en réfection invisible de nuit...

«In cauda venenum» me dis-je, après avoir surmonté frayeur et aperçu des visages effarés qui derrière les vitres des voitures nombreuses sur la RN 10, cherchent à identifier ce cavalier de l'ombre qui dévale vers Béhobie puis Hendaye, la porte océane où vers minuit, je sens enfin la respiration marine de la vague qui bruit sur la plage, 64 heures après avoir quitté les rivages méditerranéens et la «mer qu'on voit danser le long des golfes clairs»...

Francis SAUZEREAU
Bayonne (64)

LA BICICLETTA

Nel roseo lume della prima aurora,
Nella vermiglia pace dei tramonti,
O nel meriggio che avvampando indora,
La messe al pian o la vendemmia ai monti.

Lungo la siepe che di salvia odora,
Lungo iverdi sentier le fresche fonti,
Dove il guardo è intercluso e dove esplora
Meravigliosi e liberi orizzonti.

Presso il giardin ridente o il campo arato,
O nella selva ove sussurra il vento,
Tra il canto degli eccelli o i fior del prato,

Sovra il ferreo corsier passo contento,
Come a novella gioventu' rinato,
E SANO... E BUENO... E LIBERO mi sento.

Olindo GUERRINI, (1845 - 1916)

MA BICYCLETTE ET TOI

C'était il y a trois semaines. Elle fêtait son dix-neuvième anniversaire. Tout de suite, je la remarquai dans sa belle robe rose. En l'espace d'une soirée nous devenions très bons amis et nous nous promettions de nous revoir bientôt. Trois jours après, nous nous retrouvions sur les berges de l'Ill. Et si j'ai décidé d'écrire aujourd'hui, c'est pour essayer de lui faire comprendre non pas mon amour pour elle, qui est grand, mais pour sa rivale : la bicyclette. De vive voix, je n'y suis pas parvenu. Alors je prends la plume, qui est l'instrument par excellence des timides et des renfermés qui tout de même aimeraient s'exprimer un peu.

Tout d'abord, et ce fut le cas pendant bien des années, la bicyclette a été pour moi un moyen de locomotion qui me permettait une autonomie de cinquante kilomètres au départ, puis de cent à cent cinquante kilomètres à force de volonté et d'entraînement. C'est ainsi que j'effectuai ma première véritable sortie, le 27 juillet 1975, à l'âge de treize ans. Cinquante kilomètres dans une seule après-midi. Cette escapade me valut d'ailleurs une sacrée raclée de la part de celle qui me mit au monde. Aujourd'hui encore je m'en souviens comme si cela s'était passé hier. Deux années plus tard, je repartais avec un copain et deux copines dans le but de passer une agréable journée entre nous. Nous sommes rentrés heureux. La suite fut à la fois la réponse à un défi et à une aspiration. Un défi, parce que mes amis estimaient que dépasser les cent kilomètres dans une seule journée ne faisait pas partie du domaine du possible. Une aspiration, parce que je voulais découvrir l'Alsace autrement qu'en automobile. J'avais soif d'aventure et, pour moi, à cette époque de mon enfance, approcher Sélestat représentait une véritable aventure. Et c'est ainsi que, le 25 août 1977, je réalisai ma première randonnée longue de 125 kilomètres, et cela en compagnie de mon cousin. Tout s'était passé pour le mieux du monde. Nous avons visité quelques églises et découvert de belles fontaines richement sculptées. Nous avons traversé Benfeld, Dambach-la-Ville, Andlau, Barr et bien d'autres villages. Il nous fut même donné, oh joie suprême ! de voir deux cigognes dans un pré, le long de la route. J'avais conclu le récit de cette journée, il y a cinq ans de cela, par ces mots : «Je suis fatigué car j'ai parcouru 125 kilomètres, mais je sais déjà que, ce soir, je regarderai la carte pour préparer ma prochaine virée.» L'enthousiasme est le même, aujourd'hui encore.

La bicyclette était donc le symbole de mon indépendance. Toute distance perdait de sa superbe. J'avais réalisé 125 kilomètres, je pouvais sans aucun doute faire mieux. C'est ainsi que je passais de 125 à 175 kilomètres. En changeant de bicyclette, j'augmentais encore le kilométrage. Avec les années, les sorties d'un jour ne suffisaient plus, et c'est ainsi que je me rendis à Paris en compagnie de mon ami Fabien, aujourd'hui membre des Randonneurs de Strasbourg. C'était en août 1979. J'avais dix-sept ans. Je dus me battre en premier lieu avec mes parents pour pouvoir partir, puis avec moi-même car le voyage fut très éprouvant physiquement. J'eus cependant beaucoup de joies. Celle de découvrir Paris, notamment, où je me rendais pour la première fois. Je découvrais la joie de vivre et, surtout, j'apprenais à vivre indépendamment de mes parents, qui m'étouffaient.

La bicyclette, pour peu qu'elle soit pratiquée avec raison, est donc un excellent et agréable moyen de locomotion. Ainsi à ce jour, j'ai découvert bon nombre de pays grâce à la petite reine. Le Luxembourg, la Belgique, les Pays-Bas, la République fédérale allemande, la Suisse, l'Italie, l'Autriche reçurent tour à tour notre visite. Je pense que la culture passe par les voyages, qui - et ce n'est pas moi qui l'ai dit - forment la jeunesse. Bien sûr, il y a cent façons de voyager mais la bicyclette m'a toujours paru comme étant la plus intéressante. Ni trop vite, ni trop lentement. De plus, les contacts avec les personnes rencontrées sont facilités grâce à la bicyclette. Combien de personnes ont été surprises de voir de jeunes Français si loin de chez eux. A mon sens le vélo est le meilleur ambassadeur et nous toujours été très bien accueillis dans tous les pays traversés.

Mais la bicyclette, c'est aussi le goût de l'effort. Mes vacances préférées furent celles de l'année passée, qui nous avaient conduits dans les Alpes aux routes tourmentées. Pourquoi cet attrait ? Peut-être parce que la nature y est si belle, si pure. L'homme semble écrasé par la montagne qui le domine. La nature ne ment pas. Tout y est pur, l'artificial de notre vie courante n'existe pas en elle, et je l'aime, cette nature. Et qui aime

la nature aime les hommes qui la peuplent, malgré leurs imperfections vis-à-vis de celle-ci. La bicyclette m'a appris cela aussi. Et bien d'autres choses encore. Le respect de la vie, qu'elle soit animale, végétale ou humaine, l'amour des belles choses et de la vie en général. La bicyclette, c'est aussi l'amitié du peloton. On se partage tout, personne n'y reste dans le besoin. Tu as faim ? On te donnera à manger ! Tu as soif ? On te donnera à boire ! C'est cela, un peloton. Une solidarité à toute épreuve. De plus, la bicyclette - comme bon nombre de sports - draine l'agressivité naturelle de l'être humain par les efforts qu'elle demande. J'ai personnellement constaté ce phénomène à maintes reprises. A cela, il faut ajouter que la bicyclette permet au corps de s'exprimer pleinement. Les muscles habituellement oisifs prennent alors toute leur importance, sollicités qu'ils sont par l'effort.

Parfois, il m'arrive de faire de la bicyclette lorsque je suis triste et, en ce moment, je le suis à cause de toi. Ne pas te voir durant tout le week-end, cela me déprime. Alors, tel l'alcoolique recherchant l'oubli au fond d'une bouteille, je fais de la bicyclette pour oublier que tu n'es pas là, près de moi. Un sentiment de rejet m'envahit. Car tout seul je me sens. Et si j'ai beaucoup roulé à bicyclette, cela s'explique aussi par le fait que j'ai rarement été accepté, et c'est au travers de mes «performances» à bicyclette que j'ai bien souvent forcé le respect et l'admiration de mon entourage. Grâce à la petite reine, je sortais de l'anonymat. Je devenais quelqu'un. Mais il ne faut pas se leurrer. Cela n'a pas été facile. J'ai parfois été à l'extrême limite de mes forces et de la souffrance. Pourtant, je crois que cela en vaut vraiment la peine, oui, vraiment.

Voilà, j'espère que, par ces quelques mots, tu comprendras ce que représente pour moi la bicyclette. Mais sache une chose cependant. Si je peux rester une semaine sans rouler, je ne peux rester quelques jours sans toi. Tu me manques dès la première seconde où tu me quittes. La bicyclette et toi me prouvez une chose : que j'existe, que je compte. La bicyclette est un objet que je manie à ma guise. Toi, tu as ta volonté propre. Alors, je t'en prie, ne me laisse plus seul. Reviens vite. Je t'aime.

J. SCHULTHEISS
Strasbourg (67)

L'ÉPHÉMÈRE ET L'ÉTERNEL

«Je cherche en même temps l'éphémère et l'éternel» c'est de G. Pérec récemment décédé... Et je te cherche, Eve, de Sens, de Sète, de Brest, d'Eze, très belle femme entre les femmes, mère créée et recréée, fête céleste de l'été mêlée de rêve et de réel... L'avez vous remarqué ? Tout ceci n'est écrit qu'avec une seule voyelle : le «e» ! C'est à cela que je m'amusais tout en pédalant vers les sommets après avoir quitté les jardins d'oliviers... Qu'est-ce que le temps ? Le temps d'une grimpee ou d'une vie : une poussière d'éternité... Dans le bal des planètes qui se courent après comme des cyclistes sur un vélodrome, ça s'appelle une syzygie... Et qu'est-ce que le temps historique ? Nous avons la chance ici d'être les descendants de l'homme de Grimaldi et de la femme du Vallonnet de Roquebrune Cap Martin : ils ne se sont probablement jamais connus parce qu'il n'y avait alors ni route du bord de mer ni nationale 7, ni autoroute... Seulement le Pas de la Mort qui devait être à cette époque barbare antérieure à la civilisation des barbelés et des CRS le Pas de la Vie... Ils ne se sont jamais connus parce que l'homme de Grimaldi, qui est une femme d'ailleurs, vivait il y a 20 000 ans et que la femme du Vallonnet exhibait déjà ses seins nus sur nos rivages_ il y a 1 000 000 d'années... Chiffres avancés par le CNRS !

C'est précisément cette femme du Vallonnet qu'Alain Decaux a choisie pour commencer son histoire des Françaises... Il en a eu de la chance Alain Decaux de pouvoir visiter les grottes du Vallonnet... Pas facile à trouver, j'ai fouillé longtemps avant de ne pouvoir que les approcher et je n'ai trouvé précisément qu'un panneau tout rouillé indiquant que ce lieu est placé sous la protection de la gendarmerie nationale et qu'il est interdit de fouiller ! Suivant des articles du règlement avec les sanctions prévues pour les contrevenants... Avec les dévaluations les amendes finiront par ne plus être très onéreuses, mais les peines de prison ne peuvent pas espérer être raccourcies encore que selon le calendrier de référence les mois et les années puissent ne pas avoir la même durée : l'année musulmane est plus courte, c'est bon à savoir, nous sommes en 1402, les Hébreux sont en 5742, les chrétiens en 1982 et encore ça dépend du rite, les républicains sont en 190... Et les Perses ? et les Egyptiens ? et les Bouddhistes ? et les Chinois ?... Et moi, et moi, et moi ? en 49 ! Et en ce mois de Germinal ou d'avril selon d'autres, il m'a plu de tenir le pari que je m'étais fait à moi-même de faire le Pas de la Mort à Noël et.. Le Berceau pour Pâques ! C'est fait, pari tenu, voilà pourquoi ce lundi de Pâques 12 avril 1982 des Belges en vacances ont été bien étonnés d'apercevoir un cyclo entre l'Orméa et le Restaud sur la frontière italienne... Ce sera bientôt en Flandre et en Wallonie la dernière histoire française... Rien d'exceptionnel dans cette grimpee pas très raisonnable ni très rationnelle, pas très catholique non plus selon la plus pure orthodoxie cyclotouriste : chacun ses hérétiques... J'étais là entre le 43e et le 44e parallèle par 7° et quelques de longitude est par rapport au méridien international ou 5° et quelques par rapport au méridien de Paris.. Mon altimètre indiquait 1080 mètres et ma montre 9° ! Oui car elle donne aussi la température. Quant à l'heure ce n'était pas l'heure de colle infligée aux potaches ni l'heure payée au SMIC...

C'était l'heure de vérité, hors du temps chronométré des compétitions et du travail, l'heure exquise, l'heure du bonheur... Et je ne me prends pas pour autant pour un aigle ou tout autre rapace ou carnivore comme aiment à s'appeler la plupart des Cyclos : cannibale comme Merckx, blaireau de Bretagne, aigle de Tolède ou de l'Iseran, aiglons Niçois ou monégasques, taureau du Vaucluse ou du Tessin, sanglier des Ardennes, bête du Gévaudan ou louve du Morvan... Comme à l'habitude j'étais une simple petite fourmi, obstinément indépendante, un peu complexée de n'être pas coccinelle... Une fourmi joyeuse pour qui un coucou n'a cessé de chanter pendant plus d'une heure... Je n'étais pas hors du temps... A 13 heures, j'essayais d'écouter un bulletin d'informations sur mon mini transistor de 32 grammes... Je tombais sur une speakeringe italienne d'une volubilité musicale comme j'aimerais pédaler...

Je l'imaginais comme un homme peut imaginer une femme, comme un cyclo peut imaginer une cyclote : bien roulée et bien roulante... N'est ce pas Jacqueline ?

Paul ANDRE
Menton (06)

RENCONTRE AU SOMMET

PREAMBULE :

Paris - mai 1975 - Je ne suis qu'un jeune cyclo inexpérimenté (21 ans, aucun col au-dessus de 2000 m, aucun brevet de 200 km) et je découvre au hasard de mes rencontres parisiennes, grâce à de vrais cyclos, l'existence de circuits permanents, brevets montagnards et d'un club des 100 cols ! Claude Morin, étudiant en mathématiques à Paris (il sait compter) inscrit au club dans les temps héroïques (N° 222) me vante les buts louables de ce club et la motivation qu'il entretient pour aller toujours plus loin et plus haut. Ayant un instinct de collectionneur et aimant la montagne, je décide d'utiliser une part importante de mon énergie vitale à grimper les marches des cols et du classement. Je quitte Paris en 1977 et perds Claude Morin de vue, notre seul lien restant la revue annuelle du club.

LA LUZETTE. LA MUSETTE OU L'AMUSETTE - CEVENNES - JUILLET 1984

Tout cyclotouriste atteint de «collite aiguë» ne peut pas échapper à l'attrait du Massif des Cévennes. Réservoir important de cols de qualité (c'est-à-dire une dénivelée convenable, une échancrure visible à l'œil nu et des odeurs de montagne) et de routes ressemblant plus à des pistes cyclables qu'à des autoroutes, il ne peut que combler de bonheur l'athlète à la recherche de sensations fortes. Si, en plus, la pureté de l'effort se conjugue avec des rencontres du troisième plateau (voir ci-après) décuplées par l'extrême réceptivité du cerveau, alors l'extase n'est plus descriptible : elle est, c'est tout, c'est vain (c'est vaine dirait ma femme!) d'en dire plus.

Bien entouré par ma femme Claude (dont nous pouvons féliciter au passage son entrée fracassante dans notre haute confrérie avec un capital confortable de 130 cols) et mon ami Jean-Louis dont l'excitation estivale n'a d'égal que son hibernation profonde lui permettant une épuration et un ressourcement total, je pouvais me satisfaire de cet environnement humain de qualité. De plus, la femme de Jean-Louis nous suivait de loin en loin au volant de sa puissante automobile et sa présence active valait bien celle d'Europe Assistance.

Mais mon bonheur, mon équilibre devrais-je dire, n'avait pas encore atteint son acmé. Premier signe précurseur : en pénétrant dans le camping de la Fare (à 3 km au nord-ouest d'Alès), je tombe guidon à guidon avec un de mes anciens bons collègues qui pratique le vélo avec une certaine passion sans pour autant arriver à accumuler cent cols différents (personne n'est parfait...). Georges, c'est son titre, vient de passer 3 semaines dans la région dont il me vante les montées fantastiques (Valleraugue-Mont Aigoual : 1200 m de dénivelée...). Je le remercie de ces bons conseils qui recourent les trois circuits que j'ai mis au point et qui permettent en quelques 500 km d'épingler une cinquantaine de cols. Avec un tel programme nous ne pouvons pas louper les meilleurs objectifs de cette montagne cévenole.

Après deux premières journées merveilleuses mais sur lesquelles je ne m'étendrai pas (Tour du Mont Lozère, en évitant et le col de Finiels et le col du Pré de la Dame juste pour avoir envie de revenir, d'une part et Corniche des Cévennes via le Col des Planettes (au-dessus de Cassagnas) dont je vous conseille le détour, d'autre part). Un dernier circuit (le lendemain, je devais être aux Houches pour le tour du Mont Blanc à pied !) absolument infaisable était proposé au menu : 220 km, 5300 m de dénivelée, 26 cols dont 15 km de muletiers. Insensible au charme et au confort du camping 4 étoiles qui nous accueillait, je réveille mes troupes à 5h.15 pour quitter en voiture à 6h40 le camp endormi (la barrière, retenue par un cadenas ouvert, ne résista pas longtemps à la perspicacité de ma femme). Nous rejoignons Anduze et enfourchons nos machines de guerre à 7 h. Je cite pour information les premiers cols de la journée :

Traviagues 277 m, Bane 410 m, Puech 348 m, Tourte 423 m, Rédarès 381 m, Bantarde 624 m.

Nous passons au magnifique village de Saint-Romain de Cordières qui mériterait un col. Puis Triballe 600 m et Cabanne 490 mètres.

Tout ceci pour plonger à 11 heures dans la vallée de l'Hérault, altitude 250 mètres. Tout reste à faire pour l'Aigoual.

Nous attaquons donc réellement le Massif de l'Aigoual par le Mazet et Caleyrac et le CD 323. Au début, cette départementale vraiment intime s'extrait de la vallée principale pour suivre à plat une rivière au site paradisiaque : tout l'espace cultivable est occupé de façon systématique et harmonieuse : la succession des petits oignons, des vergers de pêches, d'abricots et autres poires surprend dans ce décor globalement assez rude. La moindre plate-forme est travaillée et nous pouvons cueillir des pêches sans descendre de vélo (ou presque) ! Cette traversée de l'oasis nous démobilise quelque peu et arrivés à Caleyrac au pied de la muraille alors que l'on devine les lacets dans une abondante végétation, nous hésitons à reprendre le collier. Cependant, pressés par la passion dévorante des espaces inclinés nous attaquons courageusement cet effort de 5 km à 10% (1er acte). Ma femme n'apprécie guère ce passage sans transition des douceurs aux douleurs (elle n'avait pas pu garder la pêche dégustée frauduleusement en bas). Elle supporte si mal mes louanges de l'effort (sur un ton, je peux l'avouer aujourd'hui, un tantinet agressif) que je ne dois qu'à mes foudroyants réflexes de rattraper sa belle machine balancée dans le vide comme un vulgaire noyau de pêche (elle m'est restée sur l'estomac, celle-là !). Vu la gravité de la situation (ma femme gravissant à pied le Mont Aigoual distant de 25 kilomètres sans même un train pour ramener son vélo en bagage accompagné) je tente par des subtilités psychiatriques inspirées par l'excellent livre «comment concilier la pédale et la mariée» du Docteur Selledemère, de ramener la défaillante à des vérités plus cycliques (et ce ne sont pas six claques qui y suffisent !). Nous reprenons un rythme régulier dans une chaleur suffocante et grâce à la pente marquée, nous sortons de la vallée comme si nous étions portés dans un téléphérique.

Nous voici enfin sur la crête et la route ne correspondant pas à ma carte Michelin, nous épinglons en fait deux cols (Peyrefiche et Vieilles) dans un décor sec de genêts et de pins. Nous apercevons à nos pieds les profondeurs de la vallée paradisiaque. Le changement brusque de paysage et de végétation nous prouve une nouvelle fois la rapidité de déplacement qu'offre cette machine plus fiable que beaucoup de moteurs (voir les épaves fumantes dans les côtes de Laffrey et du Ventoux). Mais les difficultés n'ont livré qu'une partie de leurs défenses. En levant la tête (pas les pieds car ils sont coincés dans les cale-pied serrés à bloc pour vaincre les passages à 12%), nous constatons que la montagne occupe encore une surface importante du décor.

La route redescend jusqu'au hameau de Puech-Arnal (alt. 700 m) et nous retrouvons la vraie route de la Luzette en provenance du Vigan. Nous avons accumulé un gros retard et il reste encore 35 km de bosses que nous devons parcourir en 1/2 h. pour arriver à l'heure à l'Espérou où la femme de Jean-Louis nous attend. Ma femme a retrouvé une santé certaine mais non le goût de l'effort extrême et inutile. Or, voici le dilemme : le chemin le plus court pour l'Espérou ne peut éviter la Luzette mais mesure 15 km avec un col. L'itinéraire prévu fait 35 km et 6 cols. Ma femme ne pouvant momentanément (!) plus supporter ni son mari, ni les kilomètres inutiles, me propose que chacun suive sa route, elle la plus courte, moi avec Jean-Louis la plus longue. Vu la tension locale et l'intérêt de la proposition, j'accepte volontiers ce marché et laisse ma femme se ré-alimenter alors que nous attaquons les premiers lacets de la Luzette. Je ne connais absolument pas cette côte et il me semble qu'elle ne peut être ni bien longue, ni bien pentue. Ce n'est jamais que le Massif Central ! Après trois lacets serrés, nous arrivons sur un replat accueillant pris dans un cirque d'où on ne voit pas trop comment la route pourra s'échapper. Un bruit de moteur me réveille de mes réflexions. Il me semble, vu l'origine du son, qu'il s'agit d'un avion, mais en relevant la tête, à la verticale dans un désert uniforme de caillasses, j'aperçois une toute bête voiture de série. C'est donc que la route passe par là ! Eh bien, allons-y !

J'ai besoin de me défouler et je garde le 42 x 24 malgré une pente de 10° et une fournaise de 40°. Le décor d'une pureté et d'une simplicité préhistorique me soutient dans mon déhanchement systématique et primitif. Après 10 minutes, j'atteins le point où j'avais localisé la voiture. Je vois Jean-Louis 200m derrière (il a du sortir son plateau fétiche de 30 dents à cause duquel je ne l'ai encore jamais vu essoufflé, le traître) et ma femme tout en bas encore dans le replat.

J'ai quelques remords de l'avoir abandonnée à l'orée de ce passage particulièrement éprouvant (il est 12h15) mais je la sais suffisamment expérimentée pour le négociier en douceur. Ma présence à ses côtés serait plus une perturbation qu'un soutien à moins de poussettes innocemment distribuées mais son amour-propre ayant progressé avec ses capacités athlétiques, lui ferait refuser cette médiocre assistance réservée aux fumeurs et aux mangeurs de gâteaux à la crème, deux sinistres confréries auxquelles elle n'appartient pas.

Encore deux lacets et la route toujours à 11 % quitte la pierraille pour pénétrer dans une forêt de pins. Il me semble qu'une pente pareille (ça vaut le Granon) ne peut continuer et j'appuie un peu plus fort pour arriver plus rapidement en haut. Mais le revêtement se détériore et la pente dans les lacets s'accroît. Mon souffle devient rauque et bruyant alors que mes jambes flanchent et la route continue à dérouler son tapis pentu. Encore un peu et j'atteins mon premier 3000 en vélo ! Enfin une maison forestière me donne un but et un motif de pause au milieu de ce gros effort. Jean-Louis arrive dans les 3 minutes et nous finissons les 1500m de côte ensemble en souplesse.

En fait le col, le passage de la Luzette (non mentionné sur Michelin) est un accès au plateau que constitue la montagne de l'Espérou. Nous sommes sur le toit du monde cévenol, là où l'homme n'ose plus habiter où les voitures sont rares et les cyclos inexistantes. Je pense à ma femme seule dans l'enfer de la Luzette. Si j'avais su, j'aurais pas venu... ou, plutôt, j'aurais revu mon circuit à la baisse ! Mais le programme est encore chargé et nous continuons dans une vaste forêt de jeunes résineux, qui semble la seule ressource des montagnards appauvris. Nous croisons quelques familles en pique-nique mais qui ne l'ont pas mérité (ils sont couchés à l'ombre de leur voiture). Ces spectacles alléchants ajoutés à un effort réel (deux fois 600 m de dénivellée en 6 kilomètres à 10%) agissent sur notre équilibre physiologique et au milieu d'une ligne droite et horizontale, c'est-à-dire un lieu où tout «cyclocoliste» prend des boutons d'allergie s'il y reste plus qu'il ne faut, nous stoppons les machines, nous nous laissons glisser sur une herbe rare et grignotons quelques gâteaux alors que l'eau nous manque. La situation est délicate : une certaine fatigue, plus d'eau, ma femme dans la souffrance, encore 20km vallonnés alors que l'Espérou est à 4 km par la route directe, la femme de Jean-Louis qui attend avec impatience car elle aimerait bien retrouver ses enfants, tout ceci me laisse sans énergie.

Dans quelle folie collective nous mènera donc ce club de 100 cols : destruction des organismes, destruction des couples, destruction des familles, destruction des vélos soumis à des efforts surhumains (cassure d'une manivelle de pédalier dans Laffrey en 1981), destruction d'une vie douce, simple au profit d'une vie dangereuse et épuisante ! L'année prochaine, je fais la Baule et ses transats ! Les progrès de la technologie et de la recherche du moindre effort, j'y ai aussi droit ! Les maladies cardiovasculaires dues à une vie trop sédentaire, les cancers dus à une alimentation déséquilibrée, les stress d'une vie sans but et sans saveur, les spasmophilias de l'homme dérégulé d'être trop bien réglé, ma dose quotidienne de cholestérol et de goutte, je veux me rouler dans ce monde insipide et inintéressant qui pourtant préserve les centaines de milliers d'emplois du milieu médical et de la Sécurité Sociale ! J'en suis là(s) de ces sinistres pensées auto-destructrices lorsque apparaît au bout de la ligne droite dans un nuage de poussière «rayonactif» (la roue tourne...) un homme sur sa monture rouge.

C'est le premier vélo que nous voyons sur l'Aigoual et mon attention se fixe sur ce courageux qui est venu se perdre dans la même galère que nous. Pendant deux minutes, sa silhouette se précise à mesure qu'il approche et mon regard sans énergie, ni passion, reste accroché à ce symbole de la vie. Mais arrivé à notre hauteur, au lieu du simple salut rituel, il s'arrête descend du vélo et vient à nous. Quel est donc cet homme courtois et non avare de son temps de loisirs ? Je cherche dans ma mémoire embrumée sans trouver le personnage équivalent. Et soudain, c'est le déclic : j'ai en face de moi, le soleil lui faisant une auréole, totalement justifiée, Claude Morin, mon ancien maître, celui à cause de qui je suis là ! (voir le début du texte). Il n'a pas changé : un bon vélo mais assez lourd, des baskets, une sacoche chargée, un short de plage, tout du touriste dilettante mais dans ses yeux cette détermination de vaincre l'inutile au prix d'une préparation physique et intellectuelle sans faille. Il semble toujours aussi jeune d'esprit (comme tous les membres ACTIFS du club) mais n'a pu emmener sa femme (pourtant membre du club) qui est restée au camping

de Saint-Jean-du-Gard avec les deux enfants en bas âge. Nous échangeons nos impressions sur ces routes fantastiques puisque nous effectuons sensiblement le même circuit mais en sens contraire. Bien que nous nous soyons perdus de vue depuis 7 ans, nous sommes bien informés des faits et gestes cyclotouristiques de l'autre grâce à la remarquable revue du club des 100 cols, lien international irremplaçable.

ET VOICI, DEPUIS 6 ANS, NOS ÉVOLUTIONS RESPECTIVES :

Année	Cols MORIN	Place	Cols POUESSEL	Place	Ecart cols
1979	236	188	205	239	+31
1980	262	205	256	214	+06
1981	338	191	347	182	-09
1982	342	191	391	158	-49
1983	444	167	467	146	-23
1984	497	184	512	171	-15

Avouez que les écarts sont faibles (3% en 1984) et que l'émulation reste vive entre nous. Et après un bref interrogatoire discret mais efficace, Claude Morin avoue sur la place publique (composée de deux auditeurs rendus à moitié sourds par l'altitude) son programme 1984 :

- Je vise cent nouveaux cols, me dit-il triomphant et toi?

- Moi aussi, cols nouveaux cent (n'oubliez pas que j'effectue son circuit à rebrousse-poil). Mais tu penses un peu plus ou un peu moins de cent cols ?

- C'est très précisément mon objectif, à moins que Chauvot invente de nouveaux cols !

- Bon, si je comprends bien, je n'ai pas intérêt à m'endormir sur mes lauriers car 15 cols d'avance, cela ne représente qu'une petite journée dans les Cévennes. Puis la discussion court sur les meilleurs itinéraires et les plus belles pentes de la région, dont la Luzette où ma femme est toujours en équilibre. Nous nous quittons émus, nous souhaitant une bonne route facile avec le moins de cols possibles, ce qui en fait toujours trop quand ils tombent dans la comptabilité du voisin. Et toi, cher lecteur, qui dévore goulûment ces lignes épiques et qui est pris à la gorge par ce suspens insoutenable, tu peux connaître le vainqueur de cette compétition pacifique : reporte-toi à la fin de la revue et cherche les classements de Claude Morin (sociétaire N° 222) et François Pouessel (Sociétaire N° 573). Quel que soit le résultat, sache qu'il sera remis en cause dès l'année prochaine ! Mais, en ce jour du 22 juillet 1984, à 13h, dans ce lieu sublime où le temps et les lois physiques ont cessé un instant d'imposer leur dure loi (les esprits flottaient dans ce nirvana immatériel inconnu des automobilistes et autres téléphiles), nos routes ont du se croiser à l'instant précis où nous possédions le même nombre de cols (Claude étant plus avancé dans sa saison).

Une fois de plus, le club des 100 Cols, considéré souvent comme un simple repère d'anciens collectionneurs de timbres en manque de classeurs, avait atteint son but : réunir des hommes fait d'énergie inépuisable et par la même occasion, élever le nombre total de tous les cols escaladés par tous les membres du club (environ 400 000).

Je repartis tout ragaillardi. Claude Morin retrouva ma femme à la Luzette et lui donna de nos nouvelles. Le gris devenait bleu. La douleur laissait place au plaisir de vivre son autonomie. Tant qu'il y aura des hommes... Tant qu'il y aura des cols... Tant qu'il y aura des vélos permettant à des hommes de vaincre des cols et eux-même par la même occasion, l'espoir en un monde meilleur fait d'efforts, de générosité et de don de soi éclairera ma route.

François POUESSEL
LONS-LE-SAULNIER (39)

HONG KONG - QUELQUES COLS CHINOIS !

Nous avons quitté hier la Chine populaire, en traversant, le vélo à la main, les couloirs compliqués du bâtiment des douanes. Après une nuit à Macao, les vélos soigneusement ficelés sur le pont de l'hydroglisseur croisaient leur première jonque, ce matin, en rade de Hong-Kong. Nous avons gagné l'hôtel, l'«Airport Méridien», en apprenant la conduite à gauche, les bus à impériale qui viennent tout droit de Londres, la couleur et le bruit des rues de cette fourmilière qui appartient encore à sa Gracieuse Majesté jusqu'en 1997. Ensuite les cols de Hong-Kong deviendront des cols... Mao, si du moins le Grand Timonier n'est pas totalement oublié à cette date.

Car des cols, il y en a, à Hong-Kong. La carte au 1:25000e que l'on achète à l'office du tourisme, à la sortie du «Starferry» n'a rien à envier à nos cartes IGN, agréable à lire et précise. Nous braverons donc la circulation infernale du centre ville pour sacrifier à notre passion collectionneuse.

15 Janvier - Nous quittons l'hôtel pour le trafic dense et bruyant de Prince Edward road qui longe l'aéroport. La route est à 3 voies et nous rasons soigneusement le trottoir de gauche, en surveillant les bus qui se succèdent. Quelle joie ! La montée vers les hauteurs des «nouveaux territoires» commence juste après l'échangeur, entre des HLM immenses, piqués sur le flanc de la montagne.

Nous peinons dans la longue côte, alors que les Chinois, peu habitués à voir des étrangers sur des vélos ici, nous dévisagent sans sympathie. Un premier col : Cha Liu Au vers 160 mètres et la route plus calme de Clear Water Bay, qui suit les crêtes, jusqu'à un petit parc national qui termine la presqu'île. A notre gauche, les célèbres studios de Hong-Kong où les séries historiques «Kung Fu» se tournent par centaines... La route monte, descend, remonte, comme toutes les routes des crêtes. La ville est loin et a laissé la place aux splendides villas et aux broussailles qui mènent à la mer, cent mètres plus bas. C'est un peu Collioure ou la Corse du Sud. Seuls quelques arbustes tropicaux nous situent sur le globe.

Au quinzième kilomètre, voici Tai Au Mun, un deuxième col. La «baie de l'eau claire» est devant nous. Des fragments de plage et ce curieux bus anglais qui fait si anachronique sur cette route de corniche. Tai Mi Au, dernier col de la route, face à une île rocailleuse : Tung Lung Chau. Pour aller plus loin, nous passons une espèce de porte sans trop nous soucier des gesticulations d'un automobiliste arrêté sur le bord. Nous n'avons pas fait cinq cent mètres qu'un camion venant à notre rencontre nous rappelle à l'ordre fermement : les talkie-walkies ont fait leur travail et on ne plaisante pas avec les voies privées, ici.

Retour au nord. Nous refaisons une partie de la route inverse et plongeons rapidement vers Sai Kung. Le port de pêche est pittoresque, avec ses jonques à moteur entassées en longues rangées. Pour quelques dollars et avec un long marchandage, on peut faire un tour du port sur un petit sampan piloté par une chinoise au chapeau traditionnel. Nous flânonons un peu dans le marché aux poissons, animé, grouillant de monde qui nous bouscule à tout instant. Dans de grandes bassines en plastique, des huîtres géantes, des serpents de mer, des crabes colorés, des coquillages. A la sortie, un petit temple consacré aux déesses de la mer. Après un achat de rafraîchissements (les délicieux jus de fleurs de chrysanthèmes !), nous reprenons la route du bord de mer, vers le parc et le réservoir de «High Island». Les bords de la route sont équipés de petites aires de pique-nique et de barbecues de plein air. En ce dimanche après-midi, ils sont tous pris d'assaut par des jeunes, des familles qui déjeunent de brochettes. La route continue à serpenter sous les arbres et devient finalement interdite aux voitures en entrant dans le parc naturel de Sai Kung. Nous accédons aux bords du High Island Réservoir, au milieu des marcheurs. Deux barrages de quelques centaines de mètres de long ont délimité cet immense plan d'eau, entre l'île de Leung Shuen et le continent. A 70 mètres au-dessus du niveau de la mer, rempli par les pluies diluviennes de la mousson, il lutte contre le manque d'eau de Hong-Kong : 5 millions d'habitants et pas une source ! La promenade est splendide, entre ces barrages où les 8 km² du lac surplombent la mer, en admirant les découpures compliquées de la côte basaltique.

Retour encore, vers Sai Kung, puis enfin un col sérieux avec le Tai Lo Au. Le pourcentage est respectable, et au-dessus de 300 mètres d'altitude, nous voilà seuls sur une route minuscule qui domine la mer de très loin. La végétation est plus dense, luxuriante. A 520 mètres d'altitude, nous voici sur Tung Shan Le soleil se couche sur Kowloon et Hong-Kong et des centaines de gratte-ciel se découpent en contre-jour sur la mer, en dessous de nous. La piste de l'aéroport s'avance comme un doigt dans la baie et nous distinguons à peine les avions, minuscules jouets qui atterrissent toutes les trois minutes, frôlant les toits. Nous paressons longuement, perchés au-dessus de l'une des villes les plus folles du monde, très irréaliste en contre-bas de ses pics désertiques.

Nous descendons - Tiu Tso Ngam, Sha Tin Pass, tous freins serrés car la route est vertigineuse et étroite. Un bidonville peu attrayant et nous descendons toujours, maintenant au niveau des toits des gratte-ciel d'habitations. Les derniers kilomètres sont bien à 20%, avant de retrouver la circulation, les longs bambous horizontaux à chaque fenêtre sur lesquels sèche le linge, les enseignes lumineuses. Un décèle de rues commerçantes et nous rentrons dans l'hôtel, après avoir effleuré la célèbre Kowloon City, le repère des truands évoqué par les bouquins d'espionnage, qui se rétrécit comme une peau de chagrin sous les coups des bulldozers. Demain, se sera l'emballage des vélos, et l'avion du retour. Pourquoi faut-il que se terminent les vacances ?

Joëlle et Philippe GIRAUDIN
Paris (75)

L'ÉTOILE ALPINE SUISSE

Ce mardi 3 juillet je me trouvais en Suisse à Andermatt. Ce charmant village touristique allait me servir de base pour les trois boucles de l'Etoile Alpine, épreuve de 400 kilomètres avec une dénivelée de 10000 mètres.

Arrivé à 13h.15 en retard sur mes prévisions car le passage en voiture du Susten Pass avait été difficile, neige et verglas. Ça me promettait bien du plaisir pour les trois jours à venir. Installé à l'hôtel Badus dans une belle chambre avec douche. J'y avais trouvé un accueil très courtois que l'on trouve rarement en France. Pour le vélo, j'allais être obligé de le laisser dans la voiture car le garage est ouvert à tous les vents.

A 15 heures je suis allé faire un petit tour de reconnaissance en direction de l'Oberalp Pass, une ascension de 11 km qui ne m'a pas semblé dure car très régulière. Au sommet 2044 mètres, il se met à neiger et, pour redescendre sur Andermatt, ça pince dur. Au centre du village il y a un baromètre qui marque 9°. Pour un mois de juillet il n'y a rien de trop. Pourvu que le temps change car il fait vraiment trop froid pour la pratique du vélo en haute montagne.

Mercredi : départ à 7h. Il fait froid et il tombe du grésil, c'est encourageant. La montée du Saint-Gothard n'est pas trop pénible jusqu'aux pavés de la vieille route car, comme ils sont mouillés, attention à la chute. Cette route pavée qui s'élève dans la brume, bordée par deux hauts murs de neige a quelque chose d'irréel et d'angoissant. Au sommet qui se trouve dans un épais brouillard, après avoir contrôlé, pour descendre sur Airolo, je bifurque sur la nouvelle route «l'autoroute Gothard Strasse» car une descente sur des pavés glissants, très peu pour moi. Les travaux réalisés pour construire cette route sont formidables, certains lacets sont dans le vide, soutenus par d'immenses piliers.

A Airolo où j'arrive gelé pointage de la carte puis direction Nufenen Pass le plus haut col de la région : 2478 mètres. Le temps est toujours aussi maussade et un fort vent du nord se lève que j'aurai de face pendant toute l'ascension qui me paraît très longue. Enfin me voilà au sommet pas très frais et il reste la Furka Pass à 2431 mètres. Photos, contrôle et pause casse-croûte. Puis descente sur Ulrichen, un village typiquement suisse aux chalets fleuris, ensuite direction Glestch mais, pour y arriver, il y a 7 km de grimpe avec de fortes rampes. En arrivant sur le village on a une vue sur la Furka Pass et son glacier du Rhône, une vue terrible, l'adversaire va être de taille, je vais souffrir - fausse impression car je monterai plus facilement qu'au Nufenen - il faut dire que le site est grandiose, à gauche le Grimsel Pass étale ses imposantes épingles (menu des prochains jours), devant moi les lacets de la Furka, marches taillées dans l'imposante masse glaciaire et tout en haut le glacier du Rhône aux reflets bleutés. Je suis sidéré par le spectacle, que la montagne est belle et que de beaux souvenirs à emmagasiner. Au sommet il ne me restera qu'à me laisser descendre sur Andermatt pour terminer cette première boucle.

Journée assez dure car il a fait froid et il faut être vêtu comme en hiver ce qui pour monter n'est pas l'idéal. Jeudi : au départ, il est visible qu'il va faire beau et j'attaque la montée de l'Oberalp Pass qui me semble moins facile que mardi. Au sommet : premier contrôle, un coup d'œil sur les cimes environnantes et je me lance dans la descente sur Disentis pour ensuite escalader le Lukmanier Pass 1916 mètres, un col facile avec d'interminables faux plats et c'est le plongeon sur Biasca, une descente de 41 km pour se retrouver à 300 mètres d'altitude et dire qu'il va falloir remonter à 2108 mètres ! Le vent du nord se lève et il recommence à faire froid. Au pied du Saint-Gothard, je retrouve la route pavée du val Tremola mais cette fois les pavés sont secs et ils passent bien, 15 km de montée, je vais pouvoir m'aligner dans Paris-Roubaix. Cette journée a été plus facile qu'hier, de quoi demain sera t'il fait ?

Vendredi : la journée commence bien, je comptais partir à 5h.30 et je me suis trouvé prisonnier dans l'hôtel jusqu'à 6h.45. J'étais furieux. Du coup la montée de la Furka Pass est passée comme une lettre à la poste. Je retrouve avec la même émotion le site tant admiré mercredi, avec le beau temps en prime. Dans la fraîcheur du matin, de nombreuses marmottes fuyaient devant moi. La descente sur Glestch par contre m'a semblé longue car verglacée et fort dangereuse. Puis c'est la montée du Grimsel Pass (2265 m.), les

nombreux lacets passent bien. Au sommet j'admire le lac couvert de glace et les congères de neige où se reflète le soleil. Contrôle et casse-croûte avant de descendre sur Innertkirchen. Des portions de route sont en réfection et ça me retarde quelque peu. Il est 13 heures quand je commence la montée du Susten Pass - 2224 mètres - le dernier col de cette randonnée. Une ascension de 30 km en plein soleil avec une intense circulation et c'est la descente vertigineuse sur Wassen, il ne reste plus qu'à remonter sur Andermatt et la réussite est au bout.

Pour trouver une épreuve aussi belle que celle-ci ça va être difficile. A moins que la randonnée Alpine Léman-Côte d'Azur ? Un rêve s'achève, un autre commence. C'est chouette !

Roland POIVRE
DIJON (21)